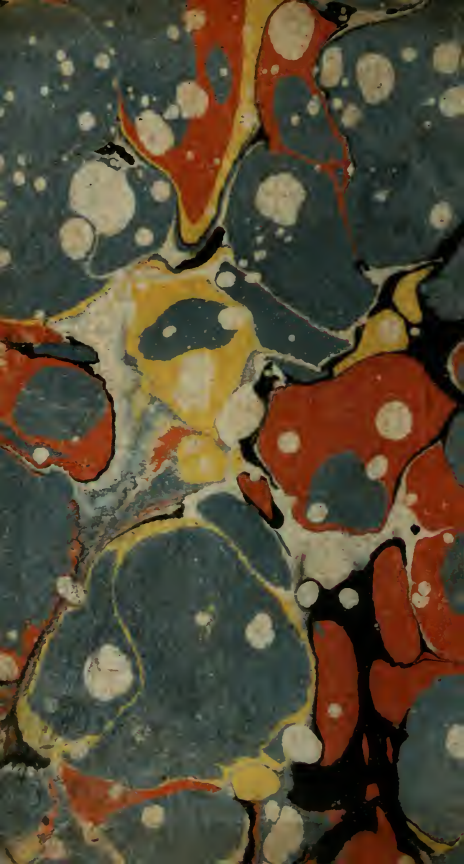
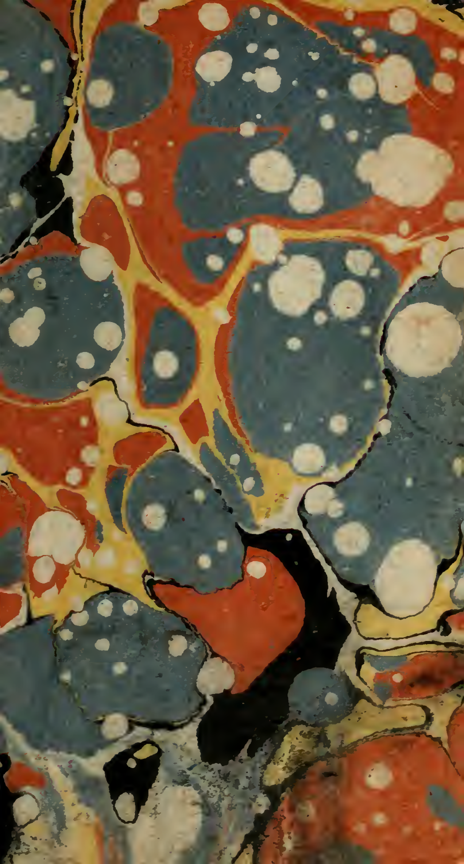








GÉNEVIEVE

DE CORNOUAILLES.



GÉNEVIÈVE
DE CORNOUAILLES,

ET

LE DAMOISEL SANS NOM,

ROMAN DE CHEVALERIE.

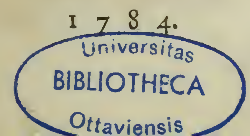
PAR M. DE MAYER.

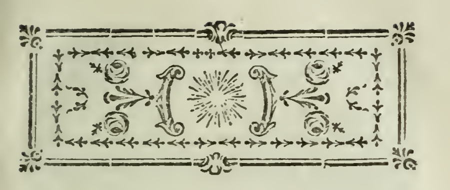
NOUVELLE ÉDITION.



A LONDRES.

1784.





A MADAME

LA DUCHESSE

DE POLIGNAC,

GOUVERNANTE

DES ENFANS DE FRANCE.

MADAME,

SOUFFREZ que vous présente mon Damoisel : le connoissez jà ; car lisez ce

tant plaiſant Livret qui a nom Bibliothèque des Romans, *& qui n'eſt pas tant Livre bleu que mal on le penſe ; pas tant n'eſt chétive ſa renommée ; & moulte fois flatté fus de la penſée qui me diſoit : Seras lu de Dame noble, accorte comme Dame Jules. Le voilà, ce Damoiſel ; plus ne ſe voit Chevalier tant courtois, tant reſpectueux, tant fidèle, tant brave ! l'ai formé dans ſes voyages. A pris en France (& le verrez bien)* le je ne ſais quoi qui plaît, *y a baillé des* parfaits contentemens ; *a trouvé dans cette Cour une Reine. — Bien Reine eſt-elle, a-t-il dit ; bien le ſeroit-elle, ne fût-ce que par ſa beauté & ſes tant belles manières. — A vu Dame qui avoit votre gentille pourtraiture. — Ah ! vrai Dieu ! s'eſt-il dit, comme l'aimerois ! — Dame, faites connoiſſance avec lui ; ne dédaignez de l'accompagner dans le Palais de Beauté, où bien ſe voit aux graces de votre minois frais & mignon qu'êtes*

entrée, tant êtes aimable & belle. Accordez-lui honneur & accointances. Pas ne vous sera chose mal-aisée de vous ramentavoir, que bien en-delà d'hui, dans ce temps où Chevalerie étoit au berceau, où les Romains se laissoient vaincre par des Barbares : dans ce temps, votre noble Maison avoit un Prélat célèbre par sa naissance & par son esprit ; aimoit les Savans, Savant étoit lui-même (1). *Cet Esprit s'est conservé dans la Famille, ainsi que Bonté. Eh ! qui ne se souvient du Cardinal qu'avons presque vu naguères aussi savant & aussi bon que possible étoit?*

---

(1) En 466, Sidoine Apollinaire, Evêque d'Auvergne, Auteur de Poésies, de Lettres, & des Panégyriques de Majorien & d'Anthémius, appartenoit à la Maison de POLIGNAC. Il étoit Gendre de l'Empereur Avitus. Quoique Laïque & marié, il fut nommé à l'Evêché d'Auvergne. Ses vertus & son esprit lui procurèrent cet honneur.

Tout cela, & puis votre courtoisie, me donnent vraie confiance & hardi vouloir. Vous requiers merci ; & souvienne-vous que cetui qui vous historioit ces mots-ci, plein étoit pour vous & pour les vôtres d'un respect, d'un respect... C'est (vous le jure) tant.... que c'est plus que beaucoup.

MADAME LA DUCHESSE,

Votre trez-humble & trez-obéissant
Serviteur, DE MAYER.

Paris, 22 Janv. 1783.



DISCOURS

SUR LES ROMANS.

La satiété suit de près l'abondance, & l'abondance a nui aux Romans. On en dévoroit autrefois la lecture ; maintenant on leur demande quels sont leurs titres. Ce que c'est qu'un Peuple penseur ! On veut de la philosophie ; on a raison : on ne veut plus de Romans ; on a tort. Un peu de l'un, un peu de l'autre, ce seroit, à mon avis, un parti sage. Il faut honorer tous les genres ; il n'est permis d'avoir de l'enthousiasme que pour les jolies Femmes. Je vais produire les titres du Roman d'un genre dans lequel, depuis

cinq années, j'ai fait mes preuves (1). Peut-être aurai-je pour amie cette aimable portion du monde que mon imagination s'eſt ſi ſouvent rendue tributaire; ſexe charmant, qui ſait plaire encore plus qu'il ne ſait aimer, & qui toujours ſut trouver des momens pour l'amour, pour l'amourette & pour les Romans.

Ces enfans chéris d'une imagination fleurie, naquirent avec le monde. Dans cette première enfance, ils charmoient les loiſirs des Humains; ils ſuivoient de près la Poéſie, & cueilloient des fleurs dans les mêmes corbeilles. Dans la décadence des Arts, on les a vus échapper à la dégradation commune : pourquoi cela? c'eſt qu'ils ont toujours parlé un langage que tous les hommes pouvoient entendre; c'eſt qu'ils eurent dans chaque âge, le

(1) Dans la Bibliothèque des Romans.

mérite d'être mieux écrits que toutes les autres Productions littéraires. Jamais contraint, le Romancier a pu s'asservir, quand il l'a voulu, aux règles de l'Epopée; tous les tons lui sont permis; toutes les couleurs lui conviennent : il peut faire verser des pleurs, produire le rire malin de la satyre; il osa quelquefois dire ce que l'Historien timide trembloit de révéler : c'est quelquefois Marforio devant la statue de Pasquin, ou, si l'on veut, Arlequin, qui, à l'aide d'une transposition de nom & de scène, voit tout, a tout appris, chemin faisant de Bergame à Paris.

Quand le Roman étoit l'unique livre des Habitans de la terre, il prêtoit des fictions à Hésiode, à Homère; il étoit mythologique. S'il peignoit l'Amour, c'étoit un Dieu armé de flèches & de traits. Quand la civilisation eut donné des lisières

au monde, le Roman ne rendit plus des oracles; un Prêtre ne l'inſpira plus. Devenu domeſtique, il peignit les mœurs nationales; une fois arrivé à ce période, il n'a pas pu s'en éloigner. Sous cette forme, il s'eſt promené chez les Nations modernes. De la Grèce, il paſſa à Rome; de-là, en Arabie, chez les Sarraſins, en Provence, en Italie, en Eſpagne, en Iſlande. Partout il fut fabuleux, obſcur comme l'Hiſtoire; il peignit en Eſpagne la galanterie Grenadine, les brillantes Fêtes de Cordoue, ce luxe charmant que Louis XIV introduiſit dans ſa Cour; il peignit en même-temps ces Eſpagnols galans juſqu'à l'adoration, dévots juſqu'au fanatiſme, guerriers & braves juſqu'à la frénéſie. Il créa la Chevalerie; &, toujours conforme aux uſages, il coupa ſa proſe par des chanſons, tant que la Muſique & la Poéſie furent les compagnes des Amours. Telle

fut ſa marche juſqu'au neuvième ſiècle. Il fleuriſſoit depuis trois ſiècles en Bretagne. La France qui n'avoit point encore une Langue, ſe borna à traduire, depuis le dixième juſqu'au douzième ſiècle, les Romans Bretons en latin. Dans les deux ſiècles ſuivans, parurent les Commentaires ſur Ariſtote, & les Romans mêlés de Chevalerie & d'Hiſtoire. Ceux de la Table-Ronde & les Amadis remplirent la ſcène juſqu'au XVIIe. ſiècle (1).

(1) La chronologie des Romans eſt déja indiquée par ce que nous venons de dire; voici les premiers connus.

L'Hiſtoire de Turpin, dont l'Auteur eſt né en Provence, qui eſt le fonds des Romans de Charlemagne. Le Sangraal les précéda. Après ces Romans de la Table-Ronde, vinrent les Romans hiſtoriques, en rimes ou en proſe, tels que le Vœu du Pan, les Romans d'Alexandre ou d'Hector, Judas Macabée, & les aventures des Héros Grecs; enſuite les Amadis.

Je m'arrête un moment au reproche de frivolité dont ce genre eſt entaché. Parmi ſes détracteurs, je trouve *Angelo-Apoſto* qui le qualifie de *Foli Romanzi.* Pétrarque nomme les Romans *Infami e ſtolidi Romanzi.*

Faut-il en conclure que ce genre eſt mauvais ? non ; mais que les Ouvrages de

---

Les Romans de Féerie ſont nés en Provence, dans le douzième ſiècle. Le premier eſt le conte de l'adroite Princeſſe, ou les Aventures de Finette ; les Orientaux & les Iſlandois ſont les inventeurs de ce genre de Féerie. Les Provençaux avoient écrit des Romans dès 1130, tels que ceux de Gerard de Vienne, de Raymond Berenger, du Chevalier de Bechada, & de Pierre de Provence.

Le Roman de la Roſe, que l'imagination de Jean de Meung avoit ſouillé, & où fut décoché contre les Dames un trait cruel, *Vous étes, vous ſerez ou fûtes*, ne prouve que la corruption de la Cour de Philippe-le-Bel.

ces

ces temps étoient plus que médiocres. Si Pétrarque avoit voulu juger les mœurs des Papes, & de la Cour d'Avignon, il auroit ſenti que les Romans devoient être corrompus comme les mœurs.

Pluſieurs Règnes après, Philippe de Mezières prémunit Charles VI contr'eux. Eſt-il bien étonnant que, ſous le Règne d'Iſabeau de Bavière, les Romans fuſſent dangereux ? les mœurs étoient affreuſes, les Romans étoient affreux comme elles. On ne peut peindre que ce que l'on voit ; on ne peut parler que la langue du Pays. Antoine Arlègre ſe plaint encore dans ſon Traité du mépris de la Cour, que les Gens de Cour ne liſoient guères que des Romans, ceux d'Amadis, de Philocope. Eh ! quel temps encore que ce ſeizième ſiècle ! quelles Femmes que la Comteſſe d'Angoulême, Catherine de Médicis, Marguerite de Valois, & ces Dames & ces

Courtisans dont Brantôme a rempli les pages de ses Livres ! Quels étoient les Spectacles à la mode ? des farces de Pantalons, des scènes de Capitans, les Pantomimes Italiennes, des Rodomontades Espagnoles, des Supplices en Place publique auxquels la Cour assistoit : des passe-temps cruels ; des Voltigeurs qui descendoient sur une corde des Tours de Notre-Dame ; les Nemours, les Guise, qui descendoient au galop les escaliers de la Ste-Chapelle ; Tavannes & beaucoup d'autres, qui franchissoient d'un toît à l'autre la rue St-Germain-l'Auxerrois ; enfin les horreurs des Guerres civiles. Que pouvoient donc peindre les Romanciers ? Alors Montaigne pouvoit s'écrier : Quelles mœurs ! sans le *bon Plutarchus, tout étoit perdu.* Ce ne fut point, quoiqu'on l'ait prétendu, la lecture des Amadis qui accrédita le Calvinisme. Nos mauvaises mœurs, la foiblesse.

de notre Miniſtère, les Soldats d'Allemagne, l'argent d'Eliſabeth, & la cruelle politique de Philippe II, voilà quelle fut l'origine de la réforme.

Plus près de nous, Madame Dacier, dont le pédantiſme fut ſi ridiculement célèbre, l'Abbé d'Aubignac, & Mylord Cheſterfield ont déclamé avec moins de fondement contre les Romans. Perſonne n'a oſé les aſſimiler à l'Ouvrage ſur l'eſprit des Loix, ni à l'Eſſai ſur l'entendement humain; ils ont un plus mince mérite: mais ils en ont un; je le ferai bientôt ſentir. Parmi les Apologiſtes du Roman, je trouve le ſavant Huet, Evêque d'Avranches; l'Abbé Lenglet, Bellicar, & beaucoup d'autres, qu'il eſt inutile de nommer: mais ce qui conclut en faveur du Roman, c'eſt le nombre des Romanciers qui forment la colonne la plus nombreuſe de la Littérature. Les plus célèbres Littérateurs

ſe ſont exercés dans ce genre, & c'eſt preſque le juſtifier & l'ennoblir.

Je reviens au dix-ſeptième ſiècle, & on ſentira enfin le mérite des Romans, dont la tâche eſt de peindre les mœurs, de ſuivre l'Hiſtoire, de marcher de front avec elle. Tandis que l'Hiſtoire racontoit des combats, le Roman décrivoit des combats; la Cour avoit des Guerriers, on les retrouvoit dans les Romans. Le Régime féodal retenoit les Châtelains dans leurs tourelles: on s'y raſſembloit; on y tenoi de longues aſſiſes, eſpèces de Diétines Provinciales que la Cour voyoit ſouvent avec peine; les cheminées étoient larges, les ſalles vaſtes, & tout étoit grand, juſqu'aux perſo nnages, qu'on voyoit peints ſur la tapiſſerie. Tels étoient les Romans qui arrivoient à l'aide de quelques converſations, juſqu'au douzième volume. La mode ayant mis en réputation les Voya-

geurs, on ne vit plus que des voyages dans les Romans, des aventures turques, chinoiſes, américaines : les Romanciers conſervoient le ton & le coſtume François ; ils mettoient, comme naguères nos Comédiens, un chapeau ſur la tête de Méhémed ou du Sophi : on entroit dans le ſérail du Sultan, auſſi aiſément que dans la cabane d'un Jardinier.

Les Romans, ainſi que tous les Arts, ſubirent une grande révolution ſous le règne de Louis XIV. Tout étoit grand autour de ce Monarque, ſouvent monté comme Bellérophon ſur une chimère ; mais ſa chimère étoit deſcendue des Cieux. Le nom de Grand fut peut-être trop prodigué dans ſon ſiècle ; on rencontroit un peu trop de Grands-Maîtres ; c'étoit un bel excès : du moins on n'y trouvoit pas tant de Petits-Maîtres qu'aujourd'hui. Le Grand-Condé, nommé à ſi juſte titre le

Grand-Maître, n'avoit pas deviné qu'une qualification qu'il donnoit aux Jeunes-Gens qui lui composoient une Cour, deviendroit le surnom ou l'injure d'une nombreuse classe d'importans nommés Petits-Maîtres, dont la plupart ne portent pas leur noblesse dans l'ame comme Condé, mais à leurs talons, comme le leur reprochoit Baudouin.

Scudéry & la Calprenède tiennent la place la plus distinguée parmi les Romanciers de ce règne. Boileau, qui n'a jamais rien senti, jetta du ridicule sur ces deux Ecrivains : le plan de leurs Ouvrages annonçoit cependant du génie. Si leurs personnages étoient des géants, c'est que Louis XIV avoit imprimé un grand caractère à son siècle. Louis XIV, que Frédéric a nommé le Grand-Magicien, parce qu'il a pétri les têtes de ses Sujets, n'aimoit que ce qui portoit l'empreinte de la grandeur.

Je ne prétends point étendre cette Apologie jusqu'à la texture des anciens Romans ; mais je sais que leurs défauts peignoient des mœurs étrangères, & venoient de notre penchant à l'imitation. Nous avons emprunté des Espagnols les épisodes, ces dénouemens arrivés par des bagues, des écharpes, des ressemblances, des suppositions, des équivoques & des rencontres. Ces mêmes défauts se retrouvoient sur la scène Françoise. La Comédie n'a pas toujours avoué les larcins qu'elle a faits aux Romans. Elle y vint souvent prendre des situations, des intrigues & les costumes. Hormis les Pièces de caractère, toutes les Comédies historiques & à intrigues furent tirées de cette mine féconde. Les Italiens jettèrent les Romanciers dans la métaphysique d'amour, dans les monologues, dans les soupirs. De-là tant de Précieuses, & ces dédaigneuses Princesses

qui ſe courrouçoient à la déclaration des Chevaliers; tant de Chevaliers qui s'évanouiſſoient; des enlèvemens ſi reſpectueux, des nuits ſi virginales! On n'étoit pas tout-à-fait ainſi dans le monde. Nous devons avouer, quoi qu'il nous en coûte, que les François imitèrent un peu trop les Etrangers. Ils ont beaucoup perfectionné: ils ont peu inventé. La France dut les Contes aux Provençaux & à Boccace; les Lettres de Voiture à celles d'Annibal Caro, de l'Arétin & du Tolomei: Scarron imita le Bernin; nos Critiques imitèrent Boccacini, & Errico dans ſa Guerre di Parnaſſo. Le chef-d'œuvre d'un inconnu, eſt une imitation du célèbre Comento di Ser Agreſto, ſoprà la ficata del Padre Ciceo. Quant à nos Poëmes, le Taſſe, Milton, l'Arioſte furent nos prédéceſſeurs. Les Eſpagnols furent les pères de notre Comédie. Il nous reſte les Chanſons où nous mettons

trop d'eſprit, les Epigrammes dont nous ne devons point nous enorgueillir, & les Romans que nous avons calqués ſur nos mœurs.

Une fois arrivée à Louis XIV, l'adulation bannit les vraiſemblances. Les Héros Grecs & Romains avoient les deux queues, l'écharpe & les grands canons. Orondate & Palamède naiſſoient, mouroient à Verſailles, & ſe promenoient ſur leurs deſtriers de St-Germain à Marly. Ce ridicule diſparut ſur la fin du règne de Louis XIV. On ſe ſentoit des beſoins publics; les cercles du Roi étoient métamorphoſés en comités de banque. Il n'étoit plus queſtion d'imaginer des fêtes, il falloit imaginer des reſſources. Qu'il étoit grand cependant Louis dans ſes revers! » Ecrivez-moi, » diſoit-il à Villars, ſi vous avez perdu la » bataille; j'irai à Paris votre lettre à la » main: je connois les François, ils me

» ſuivront. Allez, diſoit-il aux Généraux,
» je ſuis le plus vieux Soldat de mon
» Royaume; j'irai vous défendre «. A la
Cour on imaginoit alors des impôts, on
en établiſſoit ſur les armoiries, ſur les
lanternes. Quelle criſe ! Eh ! combien
Villars & M. de Vendôme furent utiles à
la France ! Les eſprits ſuivent toujours le
cours de la politique. De-là ces Romans
moraux, politiques, hiſtoriques, ſatyriques. La Carte géographique de Buſſi-Rabutin, dans laquelle les myſtères de la
vieille Cour étoient dévoilés, trouvoit des
Lecteurs. Les Contes de Perrault n'en trouvoient plus que dans les Provinces. Rabelais avoit perdu ſa renommée, depuis la
publication *du Royaume de Coquetterie, des Fleurs, Fleurettes & Paſſe-temps.*
Parmi ces futilités, le Télémaque jouiſſoit
d'une réputation méritée, & s'aſſuroit
d'une place indépendante du genre, &

beaucoup plus noble. Auroit-on cru que Fénelon eût eu des rapports avec Buſſi-Rabutin ? L'un & l'autre furent exilés pour leurs Livres. Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Fénelon n'échappa pas non plus aux traits de la ſatyre. Ce tribut que le génie doit à l'envie, il le paya comme un autre ; & il eut, comme tous les hommes de génie, des Satyriques mépriſables. Ce ſont en général les Littérateurs les plus minces, qui ſe permettent d'inſulter aux Ecrivains célèbres. Un Gueudeville, un Leſconvel osèrent le critiquer. Ce dernier prétendoit avoir ſurpaſſé Fénelon dans ſon Iſle de Naudely. Un Abbé Faydit étoit fier d'avoir produit la Télémacomanie. Juſqu'à quand des Etres avilis abuſeront-ils de la liberté d'écrire ? Fénelon garda le ſilence ; il faut donc imiter Fénelon. J'obſerverai qu'à cette époque la Baſtille s'ouvroit pour les Financiers, les Magiſtrats, les Savans &

les Proteſtans. Cette aſſociation eſt un peu ſingulière.

C'eſt en 1700 que tous les Romans de mauvais goût, que tous ces Ouvrages nés de l'occaſion ou de l'à-propos, *la Marmite rétablie*, *le Raſibus des Capucins*, *les Jéſuites mis ſur l'échafaud*, furent unanimement rejettés. Le Roman fut hiſtorique : les Mémoires, les Lettres pullulèrent ; les Satyres auſſi. La liberté alla, comme les mœurs, juſqu'à l'indécence. Un *franc parler* ſur les matières de Religion, les ſarcaſmes permis contre les Moines & les Religieuſes, préparèrent, formèrent cet eſprit philoſophique qui a mis ſon ſceau ſur les Productions du dix-huitième ſiècle. Le Régent fut inſulté. Sous le nom du Prince Aprius, on écrivit ſa vie privée.

Louis XV mit des bornes à la licence. Le Roman n'oſa plus paroître avec ſon

ancien héroïſme, ſes éperons & ſa Chevalerie; il s'ajuſta à notre taille, & parut ſous la courte forme de Contes, de Nouvelles, de Lettres, d'Hiſtoriettes. Il ſe permit quelques écarts diſcrets, & le Sopha & Tanzaï révélèrent à petit bruit les myſtères des boudoirs. Le Roman n'étoit plus que le Journal de nos petits ſoupers, de nos petites maiſons, l'Opéra & le Fauxbourg Saint-Germain. De-là les Egaremens de l'Eſprit & du Cœur, les Confeſſions, le Spectateur & le charmant recueil des Contes Moraux. Je ne parle point de la Nouvelle Héloïſe qui ne caractériſe point nos mœurs, & qui eſt un Ouvrage à part. Les Anglois ont donné un nouveau caractère au Roman. Les traductions du Docteur Swith, de Fielding & de Richardſon, ont amené la révolution. A meſure qu'on a eu de bons livres dans d'autres genres, le Roman a perdu de ſa célébrité. Il n'eſt

plus à craindre que la Presse soit désormais uniquement occupée à les réimprimer, comme elle l'étoit dans le dix-septième siècle. Henri IV lisoit les Hermaphrodites; Richelieu, ce Ministre sanguinaire, lisoit l'Argenis de Barclay, dans lequel il prétendoit trouver les règles d'un bon Gouvernement, & dans lequel on a prétendu que Fénelon a puisé la politique qu'il a si bien embellie dans son Télémaque. Pierre Camus, Evêque du Bellay, affligé de l'empressement qu'on avoit pour cette lecture, voulut purifier le genre, en publiant des Romans dévots. Le genre l'entraîna quelquefois; il peignit ce qu'assurément il ne s'étoit point proposé de peindre. Dans le même temps, Olivier, Evêque d'Angers, prétendoit prouver que les femmes étoient la cause de nos maux. Ni l'un, ni l'autre ne réussirent à nous convertir.

Telles ſont les variations que le Roman a éprouvées juſqu'aujourd'hui. Je n'invoquerai point à l'appui de ce que j'avance, ni Fauchet, ni du Cange ; il ſuffit d'être ſenſible, & d'avoir lu nos meilleurs Romans. On peut leur faire deux reproches : c'eſt d'altérer l'Hiſtoire, & de défigurer quelquefois les perſonnages connus & les époques nationales. A cela je réponds : Malheur à qui lit aujourd'hui l'Hiſtoire dans les Romans ! Qu'on y cherche nos mœurs, nos modes, le ton du jour, du ſtyle, de la ſenſibilité, la peinture des paſſions, & rien de plus. Le ſecond reproche eſt mieux fondé : c'eſt de n'avoir pas ſuivi la trace des Grecs, d'avoir perdu de vue le joli Roman de Daphnis & Chloë ; d'avoir négligé la langue d'Amyot, les images de l'amour paſtoral, de l'amour bourgeois, de cet

amour ſi pudibond, ſi novice, qui pour habiter dans le comptoir d'un de nos Fauxbourgs ou dans un Verger, n'en eſt pas moins digne d'exercer nos pinceaux.

Nous avons abuſé du genre ſi ſimple, ſi touchant, de la Romance que les Grecs aimoient à parler, qu'ils paroient des atours du Village; & qui diſoit les amours du canton, non point avec des intonations pretintaillées, des arpégemens, mais avec un luth tendre, harmonieux & ſoutenu. La Romance charmoit par ſa ſimplicité, faiſoit verſer des larmes. L'eſprit François l'a perdue. L'eſprit & l'amour! oh! ce ſont deux choſes. Il eſt des nuances pour peindre chaque état. Ces nuances ne ſont pas ſeulement extérieures; il faut les ſaiſir dans l'idiome & dans les ſyptômes des paſſions. Il me

ſemble que c'eſt dans la claſſe inférieure qu'on peut recueillir nos mœurs privées. Dans un rang plus haut, ce n'eſt plus cela; tout eſt preſque de convention. Pierre-le-Long & Blanche Bazu peindroient cette innocence d'amour, ſi M. de Sauvigny avoit mieux déguiſé ſon but, qui n'eſt pas innocent. Il ſemble qu'on n'a voulu peindre le peuple que pour le défigurer. Les Romans les plus obſcènes l'ont ſouillé à nos yeux. C'eſt-là que Molière a cherché George-Dandin, le Cocu imaginaire, & qu'un Auteur moderne a placé le berceau de ſes Courtiſannes. Oh! que les Grecs étoient bien plus purs & plus proches que nous de la Nature! Nous avons trop d'eſprit. Depuis Voiture juſqu'à Crébillon le fils, le bel eſprit eſt allé en augmentant : tant pis pour nous. Le bel eſprit a bien vîte cor-

rompu les ſources des Beaux-Arts. Notre ſiècle reſſemble un peu trop à celui des Antonins, qui n'étoit plus celui d'Auguſte. Nous avons le défaut qu'on reprochoit à Sénèque, qui fut le dernier des Ecrivains de Rome. Peut-être y a-t-il trop long-tems que nous ne ſommes plus un Peuple nouveau.

Il ne me reſte plus qu'à nommer les Romanciers les plus célèbres; leur nom achevera l'apologie du Roman. Depuis le ſeizième ſiècle je trouve Mendozza, qui fut Ambaſſadeur au Concile de Trente; Machiavel, Scaliger, Picolomini, Guichardin, Pallavicini, Firenzuola, le Cavalier Marini, Thomas Morus, Boccace, la Reine de Navarre. Parmi nos Modernes, Voiture, Balzac, Charpentier, Bourſault, Gombaud, Gomberville, de Larrey, le Miniſtre

Claude, l'Abbé d'Aubignac, Perrault, Regnard, Hamilton, l'Abbé de Saint-Réal, Saint-Hyacinthe, le Sage, du Verdier, la Fontaine, Galland, de Ramſay, Fénelon, l'Abbé Nadal, le Père Daniel, l'Abbé Terraſſon, l'Abbé Pernetti, l'Abbé Prévoſt, l'Abbé Desfontaines, Moncrif, Madame de Graffigny, le Comte de Caylus, Voltaire, Marivaux, Duclos, Monteſquieu, le Marquis d'Argens, J. J. Rouſſeau, Crébillon le fils, Dorat, l'Abbé de Voiſenon, M. Marmontel, M. le Chevalier de Boufflers, M. le Comte de Treſſan, l'Abbé Coyer, M. le Marquis de Paulmy, M. d'Arnaud, M. le Chevalier d'Arcq, M. Imbert & Madame la Comteſſe de Genlis. Tous ces Ecrivains célèbres dans plus d'un genre, prouvent que le Roman eſt une des fleurs de la Littéra-

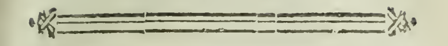
ture, digne d'être conſervée dans le parterre des Muſes.

Par M. DE MAYER (1).

---

(1) J'ai publié cette Diſſertation beaucoup moins étendue qu'elle n'eſt ici, dans le Mercure du 21 Décembre 1782, pag. 126 & ſuiv.





EPITRE

A MONSIEUR

DE MAYER *.

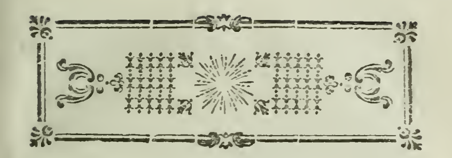
Des rives de la Seine aux Villes de la Loire
Vous courez, vous courez, & par monts, & par vaux,
Portant en croupe, avec les Muses & la Gloire,
Des Romans, des Amours & des projets nouveaux.
Pour servir vos Amis, vous crevez vos chevaux;
Vous vous tuez, pour vivre au Temple de Mémoire . . .
Pour Dieu ! ménagez-vous, mon charmant Damoisel !

* M. de Mayer est un des Auteurs de la Bibliothèque universelle des Romans, & de l'Histoire des Hommes.

Le miel eſt doux, mais l'Abeille eſt cruelle.
Songez à ce pauvre Chapelle ;
Il en prit un peu trop, ainſi que tel & tel,
Qui ne battent plus que d'une aîle.
Accordez mieux que lui la prudence & le zèle ;
On ne donne qu'aux Morts le brevet d'Immortel.
Mais mon Chevalier rit à ce mot de prudence ;
(Pour la timidité, nous la prenons en France).
Un voyage, des bals, des hiſtoires, des vers,
Des courſes, des ſoupers, un roman, des concerts :
Voilà votre *Agenda* pour l'an qui recommence.
Vos Epîtres font foi de ces projets divers,
Et votre activité les garantit d'avance ;
D'ailleurs, vous êtes sûr d'avoir en ſurvivance
La ſanté, les talens & le cœur de Boufflers.

Par M. BERENGER.





GENEVIEVE
DE CORNOUAILLES,
ET LE DAMOISEL SANS NOM,
ROMAN DE CHEVALERIE.

Il nous eſt bien doux de revenir à la Grande-Bretagne : ce nom nous rappelle la Cour du vaillant Roi Artus, de ſes Preux ; &, par ſuite, nous reporte dans les Gaules, où vécut Charlemagne, où le bon Archevêque Turpin écrivit l'Hiſtoire de la Chevalerie, où les Amadis firent tant de proueſſes, auxquelles on ne croit plus. C'étoit un bon temps que celui de ces fa-

bles ; c'en étoit un bon encore que celui où elles trouvoient des Auditeurs crédules : c'étoit une preuve que bravoure, foi, loyauté & naïveté avoient encore quelques charmes qui remuoient les ames. Ce n'eſt pas nous qui oſerons dire : *Il eſt paſſé ce temps* ; nous qui avons vu lire avec tant d'intérêt ces Amadis, ſi bien rajeunis, & nos Rômans de Charlemagne , & tous nos Ouvrages qui ont porté le caractère de la belle Chevalerie... Non, il n'eſt point paſſé, ce temps ; nous pouvons parler de la belle Geneviève & du Damoiſel ſans nom.

Vivoit, non loin du petit Bourg de Lanſton, dans le Comté de Cornouailles, la jeune Geneviève : dix-ſept ans faiſoient ſon âge ; je ne dirois pas âge heureux. Geneviève n'avoit pas encore connu le bonheur ; elle grandiſſoit ſans ſavoir ſi elle étoit belle ou non. Sa mère, la dolente Onolorie, avoit défendu à ſa Nourrice de prononcer devant Geneviève le nom de beauté.

Onolorie,

Onolorie, qui pleuroit toujours, s'écrioit sans cesse : — Ma beauté m'a perdue ; j'ai trop cru à ses charmes ; j'ai trop cru qu'elle pouvoit me tenir lieu de tout : j'ai trop cru au bonheur d'être recherchée : je l'ai été, & m'en repens —. Ces plaintes, sans explication, étoient une énigme impénétrable pour la belle Geneviève. Les pleurs d'Onolorie étoient une autre énigme bien plus cruelle pour elle : sa bonne Nourrice évitoit toutes les explications. Geneviève étoit dans une ignorance absolue de son sort. Elle ne voyoit ame qui vive, hormis sa mère, sa Nourrice ; Francion, vieux Domestique, dont la fonction étoit de roder, escorté de Gripart, vieux chien, autour du Château. Le Château étoit bâti dans un fond, entouré de hautes collines ; le soleil y dardoit à peine quelques rayons à son midi : une verdure pâle & froide frappoit éternellement les regards de Geneviève ; quelques brebis, quelques chevreuils, voilà tous les êtres animés qu'elle rencontroit. Elle ne demandoit pas si le monde étoit plus grand ; elle s'en doutoit, puisque Pal-

merin ſon père devoit revenir d'outre mer. A quoi s'amuſoit-elle ? à tourner un fuſeau, à lire les hauts faits des Preux du temps préſent & du temps paſſé, à entendre les contes des Géans. Un jour ſuccédoit à l'autre, ſans apporter le moindre bien à ſa ſituation : c'étoit, le ſoir, toujours la même promenade ; le matin, toujours la même occupation : c'étoit l'ennui à toutes les heures du jour. Sa Nourrice en avoit auſſi une teinte : Francion n'en étoit pas exempt. On n'entendoit, dans ce Château, ni cris de joie, ni cris de douleur, ni chant, ni bruit, ni trépignement de pieds ; ſans le murmure ſourd d'une fontaine, on eût pu l'appeller le Palais du Silence.

Onolorie répandoit la triſteſſe autour d'elle. Pourquoi pleuroit-elle ? pourquoi ſe cachoit-elle ? pourquoi vivoit-elle loin de ſon époux ? C'eſt ce que vous ne ſaurez pas ſi-tôt : il faut auparavant vous faire connoître le beau Damoiſel ; & guères ne le connoîtrez, ſi par-là entendez le nom, comme il arrive à bien des gens qui n'ont qu'un nom à vous préſenter. Le Damoiſel n'en avoit

point; il devoit en chercher un, ou plutôt s'en faire un, ce qui vaut mieux. Le nom d'un père ne doit pas être compris dans ſon héritage. Vous ne ſaurez donc que l'Hiſtoire du Damoiſel; &, chemin faiſant, ſaurez peut-être un jour ſon nom.

Dans la Principauté de Galles & dans l'enceinte des montagnes de Merioneth, s'élevoit le Château d'Harlech, qui, par un angle applati d'une montagne, regardoit à l'oueſt la mer d'Irlande; là étoit arrivé juſqu'à l'âge de vingt-deux ans le Damoiſel ſans nom. Point n'étoit venu à cet âge ſtupidement; point n'avoit vécu en enfançon : ſa jeuneſſe avoit été tourmentée par des Maîtres durs, qui faiſoient ſuccéder, ſans interruption, un travail à l'autre; auſſi étoit-il fort. Quand il donnoit du cor, l'écho du rivage lui renvoyoit ſes ſons bruyans & nourris. Quand il étoit à cheval, il auroit défié le Centaure le plus aguerri, le plus ſouple & le plus vigoureux. Quand il prenoit ſa lance, on eût dit Ogier le Danois, au milieu d'un pas d'armes, ou le beau Triſtan, ou le brave Huon de Bordeaux. Comme il ſavoit

paſſader avec nobleſſe, ménager ſon dextrier, enlever ſon adverſaire des arçons, & tourner autour de lui ! Amadis n'étoit pas plus terrible, & les Payſans Ecoſſois ne ſavoient pas mieux parer les coups, & faire, avec leur bâton, un moulinet autour de leur corps. Tous ſes Maîtres s'applaudiſſoient de ſon éducation. Vint enfin le jour où tous ſe réunirent dans la ſalle du Château ; il ſoutint de ſon mieux ſon examen ; tous n'eurent que cette réponſe : *Il vaudra ſon père, qu'il aille le venger.* Il ne comprenoit rien à ces mots ; car jamais il n'avoit été appellé du doux nom de fils. Une bonne Nourrice, & déja vieille, avoit eu ſoin de ſa tendre enfance ; deux Serviteurs, qui ſembloient être plutôt les Majordômes du Château, rempliſſoient auprès de lui la charge de Gouverneurs. Ils l'avoient élevé durement, dans le ſens phyſique ; mais Artus, dictant les articles de Chevalerie, ne parloit pas plus ſagement ni plus noblement qu'eux. Ils avoient paſſé toute leur vie avec des Chevaliers : ils avoient ſuivi pendant toute leur vie un Chevalier d'un

grand renom & de haut parage. Ils avoient recueilli les préceptes qu'ils avoient tranſmis au Damoiſel. Telle étoit la tâche de ces Ecuyers, qui, devenus vieux, étoient les Précepteurs des enfans de leurs Maîtres. Ils répétoient ce qu'ils avoient lu dans le livre de la vie ; ils citoient des exemples & peu de diſcours. Ceux-ci pleuroient encore leur Maître. — Beau Damoiſel, dirent-ils à leur Elève, nous eſt défendu de vous dire ce que êtes : c'eſt à vous à chercher votre père ; le trouverez, ſi point ne vous laſſez : auparavant, allez vous faire un nom ; ne le connoîtrez que quand n'aura qu'à ſe glorifier de vous. — A donc voulez que je parte ? — Le faut ; oiſiveté ſeroit vice à votre âge ; à votre âge, faut chercher les combats & la gloire. — Pas mieux ne veux. — Eſt un danger qu'éviter faut. . . les femmes . . . — Les éviterai. — Vous éloigneroient du chemin de la gloire. — Les éviterai. — Empêcheroient d'aller ſur les traces de votre père. — Les éviterai. — Vous empêcheroient de le venger. — Le vengerai ; mais que lui eſt-il arrivé ? — Ils ne vou-

surent point lui dire qu'il étoit mort : ils lui apprirent seulement qu'il s'étoit battu avec Palmerin ; que Palmerin l'avoit vaincu par une perfidie cruelle, que le bon Ecbert, Roi de la Grande-Bretagne, avoit punie, en lui interdisant l'approche des sept Royaumes. Ils lui dirent que le Roi savoit qu'il avoit été élevé dans le dessein de venger son père, & qu'il l'avoit permis ; & qu'il devoit commencer par aller à la Cour de la Grande-Bretagne en obtenir la permission. — Irai, avoit répondu le Damoisel ; irai chercher mon nom & mon père. — Pour votre nom, l'aurez bientôt des plus brillans ; pour votre père, en serez glorieux. Mais, las ! guère ne jouirez de ses caresses. — Aurai vu du moins mon père ; sens que l'aime autant que le dois aimer. O mon père ! recevez le serment que vous fais de vous venger ou de mourir, & de vous trouver ou de mourir. — Point cependant trop ne faut éviter les Damoiselles, les Princesses, les Dames ; seriez appellé le beau Sauvage, & Chevalerie vous commande accointance & courtoisie : faut avoir envie de leur plaire ; faut pour elles faire

tout ce que loyale affection demande : mais point ne faut prendre encore les liens du ſervage ; les prendrez ces tant doux liens, quand gloire & honneur vous auront dit, *ſuffit*. Quand aurez fait votre nom, alors permis vous ſera de ſentir bienveillance, & de requérir un doux guerdon. — Ah ! ferai comme le commandez. — Vous reverrai, lui dit un des Gouverneurs, là où faudra que je meure ; ai rempli mon devoir auprès de votre perſonne. Vais retrouver mon Maître : faſſe le Ciel qu'y veniez bientôt tel que vous le ſouhaite. — L'autre ajouta : — Saurai tout ce qu'aurai fait ou entrepris ; vous en ferai accuſer ou glorifier. Allez dormir ; demain vous leverez au chant du coq : prendrez l'armure que voici, & partirez. Recevez nos embraſſemens ; demain, point ne nous retrouverez ici. — Des larmes groſſes & chaudes couloient le long des joues du Damoiſel. — N'ai point connu d'autre père que vous, mes bons amis ; ſi point ne m'avez donné ces carreſſes, qui, le ſens bien, m'ont manqué, du moins m'avez dreſſé à l'honneur ; m'avez donné mon cou-

rage ; m'avez formé à la fatigue ; m'avez honoré : ne puis me séparer de vous sans être moult affligé. — Avez le cœur bon, serez un loyal Chevalier ; serez bien recherché des Dames, puisqu'êtes sensible : serez honoré des Preux, puisque savez être reconnoissant. Regardez votre armure : elle est d'acier, mais bien trempé ; le poli égale l'éclat du diamant ; tous les coups vont glisser sur ce bouclier ; il est sans chiffre. Pour celui-là, Dame de bien vous le fera graver, & saurez bien le conserver. Pour la devise, c'est à vous à la choisir ; parlez. — Eh bien ! gravez : *Au Damoisel qui va cherchant son nom & son père, honneur & merci.* — Pour vos couleurs. — Verd. — Ce sera l'espérance. — Pour aigrette. — Des plumes. — Portez-les noires toute votre vie. — Vous obéirai. — Le Roi Ecbert, quand l'aurez mérité, vous conférera l'Ordre de Chevalerie. En attendant, voilà une épée qui fut terrible dans la main de votre père ; il ne l'avoit point quand il fut attaqué : c'est avec celle-là que vous devez le venger. — Jamais ne la quitte-

rai : viennent les aventures, viennent tous les périls. — Allez dormir. — Il étoit remonté dans sa chambre pour se coucher. Là, l'attendoit le jeune Chapelle, le fils du Jardinier. Chapelle tomba à ses pieds, & lui demanda la grace de permettre qu'il lui servît d'Ecuyer. — Irai par-tout, ferai tout ce que voudrez; rien n'est que pour l'amour de mon jeune Maître ne fasse ; n'y a rien que je craigne. — Si le voulez, bien le veulx; allez vous coucher : pars demain; à la pointe du jour, soyez prêt, & arrangez votre cheval & mon destrier. — Serez content. — Il se coucha, & dormit d'un bon somme.

A la pointe du jour, Chapelle étoit au bas du Château, debout contre les deux chevaux qu'il avoit attachés à deux anneaux de fer. Le Damoisel, maillé, chaussé, gantelé, prêt à mettre son casque sur la tête, cherchoit ses deux Gouverneurs. Le Concierge lui dit qu'ils étoient partis, & avoient pris deux routes différentes, & lui avoient commandé de fermer le Château, & de n'en baisser le pont qu'à son retour. Le Damoisel

laiſſa encore échapper quelques larmes. Il monta ſur ſon cheval; &, avant de s'éloigner, fit le tour des murs du Château. Enfin, il paſſa ſur le pont-levis, s'arrêta ſur le parapet des foſſés, & vit avec douleur les deux aîles du pont s'élever & en fermer l'entrée. Le Concierge, immobile ſur la petite porte, le ſaluoit du geſte & des yeux. Il s'éloignoit : ſa hache & ſa maſſue pendoient à l'arçon de ſa ſelle; ſon bouclier & ſa lance étoient attachés de l'autre côté : ſon cheval trottoit. . . Ils n'avoient point franchi la paliſſade à clairevoie du potager, que Chapelle apperçut ſon bon homme de père; il ſe mit à ſanglotter, & s'arrêta tout court. Le Vieillard laiſſa tomber l'arroſoir de ſes mains, & accourut vers ſon fils : — Dieu te garde, mon fils, de malencontre; ſonge à ton père : reviens lui fermer les yeux, & n'oublie point tes deux ſœurs; recommande-les à la bonté de notre jeune Maître : dans ſix ans elles ſeront bonnes à marier. — En diſant ces mots, il ſanglottoit, & preſſoit contre ſon ſein la cuiſſe de ſon fils. Le Damoiſel les conſidé-

roit le cœur ſaiſi, pleuroit, & diſoit : — Eſt donc bien doux d'être père ; ah ! je ſens qu'il doit être auſſi doux d'être fils. Oh ! quand aurai-je retrouvé ce père qui me manque, & quand l'aurai-je vengé ? — La vengeance étoit encore éloignée ; & ſon père . . . . , il ignoroit où il le trouveroit ; & il n'eſt pas temps que j'apprenne à mes Lecteurs dans quels lieux le Damoiſel devoit retrouver le cénotaphe de ſon père. Les plus impatiens diront que c'eſt mal-adroit à moi de laiſſer ignorer au Damoiſel le lieu de la ſépulture de ſon père : je réponds à ceux-là que le nom, la ſépulture d'un Héros, ſont des monumens immortels que tous les Peuples annoncent, & que cette voix devoit guider le Damoiſel. Une fois arrivé ſur le tombeau du Héros, il devoit y apprendre le ſort de ſon père. Laiſſons-le ſortir de ce Pays montagneux, & revenons au Château de Lanſton ; c'eſt trop long-temps perdre de vue la belle Geneviève.

Geneviève & Onolorie n'étoient point ſorties de ce triſte Château ; les yeux d'Ono-

lorie ne s'étoient point dégagés de leurs ſombres nuages : ceux de Geneviève ſembloient refuſer de s'ouvrir ſous ce Ciel épaiſſi. Geneviève aimoit ſa mère : Onolorie ne la careſſoit point, mais elle ſouffroit ſes longues careſſes ; c'étoit quelque choſe pour Geneviève. Elle eſſayoit en vain de faire cauſer ſa Nourrice. Celle-ci ne ſavoit que ſoupirer, prendre Geneviève dans ſes bras, l'embraſſer & ſe taire ; ou bien elle trompoit ſa curioſité, en la portant ſur d'autres objets.

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'Onolorie étoit conſumée de triſteſſe. Elle n'avoit plus d'eſpoir de revoir Palmerin ; elle étoit la cauſe de la mort du brave Alfred. Elle s'étoit retirée dans ce Château ſolitaire, pour ſe dérober à la colère de Grimmer ſon père, Comte de Pembrock, qui avoit juré de venger ſa honte dans ſon ſang. Palmerin n'étoit pas ſon époux : Geneviève étoit un enfant de l'Amour ; enfant aimable, & qui, à cette époque, n'étoit point grevé d'opprobre. Bâtardiſe & concubinage n'étoient point déshonorans comme aujourd'hui ;

d'hui ; on ne rougiſſoit point du nom de bâtard. On ſait que le beau Dunois en étoit glorieux, qu'il en plaiſantoit avec le brave la Hire. On ſait avec quel honneur Charlemagne traita ſes Concubines ; &, un ſiècle après, un Adultérin fut Souverain d'une partie de l'Iſle de France.

Onolorie avoit donné ſon cœur à Palmerin ; ce Héros avoit triomphé de ſa vertu, au ſortir d'un pas d'armes, ſoutenu pour elle contre les vingt plus vaillans Chevaliers de la Bretagne. Il étoit couvert de gloire ; il avoit ce que n'a pas toujours un Guerrier, beaucoup de cicatrices, mais point de laideur, beaucoup de hauts faits & peu d'années. Une grande renommée & une belle taille, de la force & un maintien plein de graces, la tête d'un Héros & le cœur d'un aimable Courtiſan, n'eſt-ce pas avoir excuſé d'avance Onolorie ? Ce n'étoit point-là ſon crime. Elle avoit déja reçu les hommages du brave Alfred. Ce vainqueur de l'Ecoſſe, ce libérateur de l'Irlande, long-temps le bouclier de l'Heptarchie Anglicane, avoit ſoupiré pour elle ; il étoit réſervé à la plus

belle de soumettre le plus grand de tous les Guerriers. Alfred avoit espéré une préférence bien méritée par sa tendresse, par sa foi, par sa constance imperturbable. Espérance, bonheur, tout ce qui, dans la vie, peut avoir quelque prix aux yeux d'un Héros, il avoit tout placé sur le cœur d'Onolorie. Ce cœur étoit plus vain que tendre ; il fut ingrat : le plus jeune des Guerriers l'emporta. Palmerin fut écouté, Alfred se plaignit. Onolorie, pendant long-temps, lui imposa silence. Alfred soumis s'indigna d'être trompé. Palmerin, non moins hautain, non moins impérieux, rougit d'un partage. La rivalité éclata aux yeux de toute la Cour ; l'imprudente Onolorie osa se déclarer ouvertement en faveur de Palmerin ; Alfred renonça, en apparence, à l'espoir qui l'avoit déçu. La guerre & la gloire l'éloignèrent des bords de la Tamise : son front étoit courbé sous le poids des lauriers. Une Princesse de l'Asie Mineure, belle comme on l'est encore sur les bords de la Circassie, fit trève à ses chagrins. Il parut vouloir se consoler auprès d'elle : elle mourut, en donnant le jour au

Damoiſel. Alfred n'avoit fait que divertir ſa douleur par un ſecond attachement; le ſouvenir d'Onolorie n'étoit point ſorti de ſa penſée : l'injure étoit reſtée bien avant dans ſon cœur. Il n'étoit occaſion qu'il ne ſaisît d'attaquer Palmerin. Dans tous les tournois, c'étoit à lui qu'il s'adreſſoit; dans tous les combats à outrance, c'étoit contre lui que Palmerin tiroit l'épée : les défis entr'eux étoient nombreux & cruels. Il n'eſt ſorte de proueſſe que leur rivalité ne déployât. Ces animoſités ne pouvoient finir que par la mort de l'un des deux. Fatigués d'importuner la renommée de leurs querelles, ils ſe donnèrent rendez-vous près de l'embouchoure du Séjour, & ſe livrèrent un des combats connus dans la ſuite par la dénomination de combats à la barrière, qui remettoient le vaincu à la diſcrétion du vainqueur, & le corps du mort à la voracité des vautours. Alfred fut vaincu, fut bleſſé, tomba à la renverſe; Palmerin, maître de ſa proie, en diſpoſa comme il lui plut. On ſaura, dans le cours de cette Hiſtoire, ce qu'il en fit. Alfred

ne reparut plus ſur la terre. Le bruit de ſa mort ſe répandit dans la Bretagne & dans les Gaules. Palmerin fit élever un obéliſque ſur la place où il l'avoit vaincu ; il y fit appendre à un anneau d'or l'épée d'Alfred, & ſon bouclier mis en pièces, avec ces mots gravés ſur la baſe : *Victoire de Palmerin* ; ſur l'autre angle : *Pour l'Amour* ; ſur la face du nord : *Alfred vaincu* ; & ſur le côté expoſé au midi : *Honneur à Onolorie.* Cette arrogance avoit indigné tous les Chevaliers, qui étoient prêts de ſe réunir contre lui. La volonté d'Alfred les avoit arrêtés. Ce Guerrier avoit écrit à ſon fidèle Ecuyer d'élever un vengeur dans ſon fils, & lui avoit ordonné de publier qu'il ne vouloit être vengé que par ſon fils, qui, juſqu'à ce moment, ne pourroit porter ſon nom. L'Ecuyer avoit ſuivi les ordres de ſon Maître, & s'étoit conſacré, avec ſon ami, à l'éducation du Damoiſel, ainſi qu'on l'a vu. Le Roi Ecbert avoit laiſſé éclater ſon indignation à la nouvelle de la mort d'Alfred ; il en avoit appris tous les détails : on lui avoit dit que Palmerin avoit égorgé ſon rival, dans le moment qu'il ſe

baiſſoit pour relever ſa mentonnière. Cette perfidie atroce l'avoit engagé à faire ſommer Palmerin, par ſes Hérauts d'armes, de ſortir des ſept Royaumes, & de n'y jamais rentrer, ſous peine de mort. Palmerin avoit oſé, naguère, ſe préſenter à la Table-Ronde; auſſi-tôt un Ecuyer Tranchant étoit venu couper ſa nape, & ſéparer Palmerin des autres Chevaliers. Outré de cet affront, il avoit paſſé dans les Gaules, ne reſpirant que vengeance. Onolorie venoit de mettre au monde Geneviève : Grimmer ſon père la pourſuivoit, & avoit juré ſa mort. Pendant que Palmerin s'embarquoit pour paſſer dans les Gaules, Onolorie s'enfonçoit dans les terres, & venoit s'enſevelir dans le Château de Lanſton. C'eſt-là qu'un importun regret la tuoit; là, elle pleuroit ſes torts, ſa beauté, ſon égarement. Que deviendra Geneviève? c'étoit-là une de ſes douleurs; pour elle, c'étoit dans la mort qu'elle mettoit tout ſon eſpoir. Elle craignoit Grimmer encore plus que les plus affreux ſupplices. Ce redoutable Comte avoit la réputation d'être cruel; il ne par-

loit que de ſang, que de feu, que de gibet. En vain elle avoit fait répandre le bruit de ſa mort : l'implacable Grimmer couroit les Campagnes pour la chercher ; il vouloit la retrouver vivante ou morte. Sortons encore une fois de ce triſte Château, pour n'y plus rentrer ; ſuivons les traces du Damoiſel, qu'une deſtinée inviſible va conduire, par des routes d'épines, de contrées en contrées, pour l'arrêter à un terme que vous êtes bien éloignés de ſuppoſer. Devant lui, à une demi-journée de diſtance, marchoit un de ſes anciens Gouverneurs. Ce fidèle Ecuyer d'Alfred, après avoir appris au Damoiſel tout ce qui procure de la gloire, vouloit finir ſa vie, en lui en frayant le chemin ; il vouloit le conduire par des guides cachés, toujours la viſière baiſſée. Il s'étoit promis d'accoſter le Damoiſel, & de lui donner des avis, quand il ſeroit ſur le point de ſe fourvoyer. Il devoit lui inſpirer auſſi de grands deſſeins, & ſur-tout le conduire à à la vengeance. L'autre Gouverneur s'étoit allé placer auprès du tombeau d'Alfred, pour y reconnoître le Damoiſel, & pour

lui donner ſon nom, s'il étoit digne de ſon père. L'Ecuyer conducteur, que nous nommerons *Griel*, devançoit donc le Damoiſel.

Le Damoiſel fut arrêté dans la forêt noire qui bordoit à l'eſt le long rivage de la Tamiſe. Dans le carrefour le plus étroit, il rencontra un arc très-abaiſſé, & ſur un perron à côté, il lut cet écriteau : *Si ne veulx être félon aux Loix de Chevalerie, garde-toi d'outrepaſſer cet arc placé par les mains d'un Chevalier que ſa Dame condamne à livrer vingt combats dans ces lieux pour l'amour d'elle ; ſi vaincu ſuis, iras lui rendre ſon image, & la dégager de ſes ſermens ; ſi vainqueur ſuis à mon tour, iras atteſter à ſes pieds mon triomphe & ſa beauté. Si as déja aimé, paſſe ton chemin : faut un cœur neuf pour me combattre ; faut un cœur neuf à ma Dame Graſilinde, pour la dédommager du mien, qui onc n'aima qu'elle. Prends ce cor, ſonne trois coups, & ſoudain me verras paroître.* — Monſeigneur, dit Chapelle, adonc vous faut commencer les épreuves qui mènent à la gloire & à Chevalerie. — Le veulx bien. — Il prit le cor, ſonna trois fois, & vit venir à lui un Che-

valier de haute taille, vifière baiffée & la lance en arrêt. Le Damoifel prit du champ, s'arma de fa lance, baiffa fa vifière & s'avança. Au premier choc, le Damoifel fentit le bouclier tourner dans le bras de fon adverfaire : quoique celui-ci parût robufte, & qu'il portât des coups vigoureux, il n'avoit pas la défenfive auffi bonne que le Damoifel. Les lances, au troifième paffer, s'étoient rompues; la fueur découloit de leur front, & l'écume couvroit le poitrail de leurs chevaux. Ils mirent pied à terre, & une lutte des plus vigoureufes fuccéda à la lance. Le Damoifel ne perdoit jamais terre, & fon genou, ferme & nerveux, répondoit toujours avec adreffe fur l'eftomac de fon adverfaire. Il fallut en venir à l'épée. Le Damoifel tira la fienne, en porta la poignée avec refpect fur fa bouche. — O mon père, dit-il, puiffé-je honorer ton épée ! — Il fe mit en garde; il montra bien qu'il fauroit un jour fe fervir avec gloire de cette arme redoutable. Il avoit atteint la poitrine de fon adverfaire, & n'avoit pas été touché: il n'en vouloit pas à fa vie; il tourna avec

tant d'adresse, écarta si bien le fer du Chevalier, qu'il vint à bout de le serrer & de le désarmer. Il le renversa à terre, posa son pied sur l'estomac, la pointe de son épée levée sur sa poitrine. *Vaincus suis*, s'écria le Chevalier; *prenez le portrait de ma Dame, la rencontrerez à Londres: moi, vais cacher ma déconvenue; mon armure & mon cheval sont à vous.* Le Damoisel s'empara de ses dépouilles, & partit. C'étoit son premier trophée, il en étoit glorieux. Il écrivit sur le poteau: *Le Damoisel sans nom a vaincu le Chevalier qui a élevé ce trophée; respectez cet arc.* Ce fut le champ de son premier combat.

Il cheminoit gaiement, & découvroit déja, par un des points du bois, toute la Tamise, qui s'élargissoit, écumoit & grondoit sur les flancs alongés d'une superbe Ville; c'étoit la Cité de Londres, le berceau de la Chevalerie. La nuit s'épaississoit. A travers les cîmes des arbres, la flèche d'un donjon pointilloit & annonçoit un Château. — Allons de ce côté-ci, dit Chapelle; y trouverons un meilleur gîte que

dans la forêt. — Ils tournèrent vers le ſentier qui paroiſſoit y conduire. A peine ils avoient fait quelques pas, qu'ils reconnurent que le ſentier menoit à la demeure de quelque Chevalier de renom, ou de quelque grande Châtelaine. Le Damoiſel (car vanité eſt le péché mignon des Damoiſeaux) s'ajuſta de ſon mieux, ſe remit du déſordre du combat, fit frotter ſon armure & le caparaçon de ſon cheval, ſuſpendit nonchalamment le portrait de Graſilinde ſur la houſſe du cheval du Chevalier vaincu, & s'avança au petit trot. Il n'y eut pas juſqu'à Chapelle qui ne relevât ſes cheveux, & ſecouât la pouſſière de ſa caſaque & de ſes brodequins; Chapelle étoit jeune auſſi. L'avenue s'élargiſſoit à meſure : le Château paroiſſoit en plein. La ſoirée étoit belle : ſur le perron, le Damoiſel vit une grande Dame qui le conſidéroit; &, dans la grande avenue, de jeunes Damoiſelles s'avançoient en folâtrant. — Chapelle, n'eſt-il pas vrai qu'elles ſont bien jolies ? — Voirement, oui, Sire; le bon gîte ! — Le Damoiſel qui n'avoit point tremblé devant un Chevalier armé, ſe trou-

voit dans une émotion dont il ne devinoit point la cause. — Ne sais pas quoi que je sens, dit-il à son Ecuyer. — Ne moi non plus, Sire ; mais crois que c'est l'effet de la présence de ces Dames. — Seroient-elles pas enchantées ? — Rien ne vous en dirai ; en tout cas, si l'éprouvez comme moi, l'enchantement est doux. — Dites vrai ; mais me souviens de l'ordre que m'a été fait d'éviter les Dames. Faut, m'a-t-on dit, les fuir ; si vous aller à la gloire, aller sur les traces de votre père, & le venger. — Ferez comme voudrez ; mais, Sire, qu'avez à appréhender ? êtes brave, êtes armé, & puis, une nuit donnée aux Dames est sans conséquence. Qui nous empêchera de partir demain dès l'aurore ? — Avez raison, Chapelle ; allez leur dire qu'un Damoisel, sans nom, requiert merci & asyle pour cette nuit tant seulement. — Le bon Chapelle piqua son cheval, & s'avança vers les Damoiselles, tandis que le Damoisel se rangeoit modestement près le tronc d'un arbre. Chapelle n'eut pas plutôt annoncé son message, que les Damoiselles se prirent à rire, à l'entourer

& à lui demander ſon âge. — Vingt ans, dit Chapelle. — Tant mieux, répondirent-elles ; eſt-il beau ? — Beau comme vous. — Aimable ? — Rien n'en ſais, ne l'ai point vu encore auprès de belles Damoiſelles comme vous. — N'a donc aimé encore ? — Non, mes Damoiſelles. — Bénie ſoit la fortune qui nous envoie un tant joli Damoiſel ! — M'eſt d'avis que va ſe trouver à une terrible épreuve. — Pendant qu'un Ecuyer alloit porter cette annonce à la Dame Châtelaine, Chapelle cherchoit des yeux quelque choſe de moins haut parage que ces Damoiſelles : mais un minois auſſi gentil qu'elles, une aimable & vive Dariolette, l'apperçut contre une charmille, tint ſon œil en arrêt ; & auſſi-tôt qu'elle leva les yeux ſur lui, il ne manqua pas de s'incliner : elle lui fit la révérence, & Chapelle reſpira. — Suis, ſe dit-il, en pays de connoiſſance. — La Châtelaine ayant fait une réponſe gracieuſe, il courut vers ſon Maître, qui s'avança. Quand il fut preſqu'en préſence des Damoiſelles, il mit pied à terre, donna la bride de ſon cheval à Chapelle, & marcha,

marcha, la tête découverte & une main dégantelée; de l'autre, il tenoit ſon caſque. Il fit une révérence reſpectueuſe, en approchant ſes deux mains vers ſon cœur. Les Damoiſelles, qui s'étoient avancées ſur une même ligne, lui rendirent ſes ſalutations d'une manière affectueuſe. Comme elles étoient vêtues d'étoffes de différentes couleurs, qu'elles étoient fraîches & jeunes, il lui ſembloit être au milieu d'un parterre, & voir les plus belles fleurs s'incliner ſur leurs tiges. Nous n'aurons point le courage de répéter le compliment qu'il leur adreſſa. C'étoit la première fois qu'il voyoit des femmes; jugez s'il dut être embarraſſé. Il balbutia; mais cet embarras, ſa rougeur, la vivacité du feu qui brilloit dans ſes yeux, ſon attention à les fixer toutes l'une après l'autre, & à les couvrir toutes de ſes regards brûlans, en diſoient aſſez. Déja Coriane avoit dit, en penchant ſon joli menton ſur l'épaule de Falye: — Eſt neuf le Damoiſel; qu'il eſt gentil! — Chapelle s'étoit avancé derrière le Damoiſel, & lui avoit dit tout bas, en frottant une main contre l'autre,

& en regardant le Ciel : — Vrai Dieu, que tu les as faites belles ! quel plaisir de les voir ! & puis, quel plaisir après ! — La troupe de Damoiselles s'étoit arrondie autour d'eux, & tous ensemble cheminoient vers la Duchesse de Septimanie. La belle, mais un peu vieille, Dodane s'étoit retirée dans ce Château, où elle tenoit sa Cour. Dodane, femme savante, & qui avoit été une des merveilles du monde, croyoit l'être encore. La beauté étoit passée, l'esprit lui restoit. C'étoit quelque chose : l'esprit peut tenir lieu de beauté ; &, à coup sûr, donne de l'amabilité & des graces. Dodane avoit tout plein d'amabilité : mais ses graces étoient un peu douairières. On sait que quand les Graces sont veuves des Amours, elles semblent ne plus faire un pas, & rester au même point où les Amours les ont laissées. Plus de formes nouvelles, & les vieilles formes ne flattent pas absolument. Dodane avoit encore son cœur ! Je vous tromperois, si je vous disois qu'elle l'avoit conservé entier. Les Amours l'avoient percé de trop de flèches : il y avoit bien des années qu'il

étoit découpé par les plaiſirs ; en vain vouloit-elle le réunir par des projets de réforme : le goût des Voluptés venoit bientôt déchirer l'appareil que la Décence & la Raiſon avoient mis ſur ſes amoureuſes cicatrices. Dodane reſſembloit à beaucoup d'autres Dames de bien ; elle avoit ſenti qu'il n'y avoit plus pour elle qu'un moyen, celui de céder à l'aimable inſtinct qui l'entraînoit. Eloignée de la Cour du Roi Ecbert, elle attendoit les aventures dans ſon Château. Les vieux Chevaliers ſe gardoient bien d'en prendre la route ; les jeunes Ecuyers, les gentils Varlets, les Damoiſels ſans expérience, y venoient ; & mal leur en advenoit : mais jeuneſſe aime tant le plaiſir ! Dodane, environnée de la plus aimable Cour, tendoit ainſi des piéges aux paſſans. Le Damoiſel y fut accueilli avec diſtinction. — Où allez-vous ? lui dit mignardement Dodane. — Chercher mon père, le venger, courir les aventures, & me faire un nom. — Vous vous nommez ? — Le Damoiſel ſans nom. — Elle ſe mit à rire : — Ah ! ſais, dit-elle, le beau nom qui vous convient ; vais vous le

dire. — Et ſe tournant vers les Damoiſelles : — N'eſt-ce pas qu'il faut l'appeller l'Amour Damoiſel, ou voire le Damoiſel l'Amour ? — Toutes l'appellèrent auſſi-tôt l'Amour, & toutes s'empreſsèrent de former chacune une couronne, qui de roſes, qui de myrte & de laurier, qui de renoncules : toutes les lui préſentèrent, & toutes les effeuilloient en partie ſur ſa tête. Le Damoiſel ne ſavoit pas où ce accueil pouvoit le conduire.

Au ſouper, placé à côté de Dodane & en face des Damoiſelles, qui toutes, comme elle, cherchoient à attirer ſes regards, il fut ſervi avec délicateſſe ; mais il ne put manger, par excès d'émotion : ſa vue s'égaroit, ſon ſein palpitoit, ſa main trembloit. Une des Damoiſelles lui verſoit à boire dans ſa taſſe ; c'étoit un breuvage, le même dont la belle Yſeult avoit éprouvé les amoureux effets. Le Damoiſel, qui n'avoit pas ſoif, ſe contentoit de porter la taſſe ſur les lèvres, & de la remettre à Chapelle, qui la vuidoit avec joie. Mal en alloit advenir au gourmand Chapelle. Le Damoiſel conſerva le ſang-froid qu'il eſt poſſible de garder auprès d'une

troupe de Damoiſelles. Dodane attendoit avec impatience l'effet du breuvage : l'ivreſſe du Damoiſel ne paſſoit pas plus loin que ſon cœur. La nuit s'avançoit ; il n'étoit pas queſtion de repos ni de ſommeil. Des danſes, des chanſons, des inſtrumens, marquoient toutes les heures. De petits jeux ſuccédèrent à ces plaiſirs-là. Des petits jeux, qui, ſi ſouvent, deviennent ſi grands, achevèrent la veillée. Dans ces paſſe-temps, que je n'oſe dire enfantins parce que l'Amour y joue de malins tours, que je ne dirai point raiſonnables parce qu'il y a trop d'enfantillage, Dodane finiſſoit par demander aux Chevaliers une proueſſe difficile. Elle montroit une bague qu'elle portoit à ſon doigt, qui n'étoit ni d'or ni d'aucun métal, bague vraiment magique, car tous ceux qui y touchoient ſentoient, en y touchant, une émotion vive, & qui les faiſoit tomber en pâmaiſon. Mais ce moment paſſé, on reprenoit ſes ſens. Les Damoiſelles portoient chacune une bague ſemblable : les unes en avoient de ſi petites, de ſi jolies, jamais on n'eût cru qu'un doigt pût les porter.

C'étoit une de ces bagues qu'il falloit enlever ; le Chevalier pouvoit choiſir parmi les Damoiſelles, mais Dodane exigeoit la première épreuve. Hélas! il les éprouva toutes, mais avec un embarras, une maladreſſe.... Ce jeu fut long, & ne laiſſa point d'eſpoir, Dodane ſe retira, & en le regardant d'un air moqueur : — Vous le baille, dit-elle aux Damoiſelles ; onc Chevalier ne joua plus mal-adroitement —. Les Damoiſelles ne voulurent pas pouſſer plus loin l'épreuve charmante de leurs bagues. — Bonſoir, lui dirent-elles, beau Damoiſel ; c'eſt bien dommage qu'avec corps ſi bien fait, n'ayez pas plus d'adreſſe. Pas ne ſuffit, pour faire un Chevalier accompli, de travailler pour la gloire ; faut encore ſavoir jouer avec les Dames. Direz un jour : Las, ſans eſprit on perd bien des plaiſirs ! Bonſoir, beau Damoiſel. — Bonſoir, belles Damoiſelles —. Il prononce ce ſouhait d'un ton un peu confus, & ſa langue s'embarraſſoit.

Le lendemain matin, le Damoiſel n'eut rien de plus preſſé que de partir. La Du-

cheſſe le fit diſpenſer des civilités d'uſage; il monta leſtement ſur ſon deſtrier.

Une pluie abondante les obligea de chercher un gîte ailleurs que ſous les arbres, dont les feuilles étoient mouillées. Ils s'avancèrent vers une habitation d'où ſortoit une fumée épaiſſe : une haie vive ſembloit enclore le petit Domaine du Maître de l'habitation ; la porte en étoit ouverte ; ils entrèrent, & traverſèrent d'abord un potager vaſte & garni de légumes excellens ; enſuite un verger d'arbres fruitiers, & qui tous plioient ſous le poids des fruits. Le Maître parut : à ſa longue robe, le Damoiſel reconnut que c'étoit un Alchymiſte ; il avoit cependant ſuivi la Chevalerie pendant ſa première jeuneſſe. Trop laid pour s'y diſtinguer auprès des Dames, car il étoit borgne & boſſu, trop malheureux pour acquérir du renom, il avoit pris le parti de ſuſpendre ſon armure à la porte de ſon Domaine, de s'adonner à l'étude des plantes. Il s'étoit fait un nom dans l'Alchymie, & ſe nommoit Vêtin. Dans la décompoſition & dans la mixtion des ſucs, il étoit

parvenu à trouver des remèdes propres à plusieurs maladies. Il donnoit des breuvages efficaces. Il s'étoit appliqué à composer des appareils nécessaires aux Chevaliers, & qui guérissoient promptement toutes les blessures. Il dit au Damoisel : — Vois bien que que point n'êtes blessé. Quand serez reposé, vous fournirai belle occasion. Devez vous rendre à la Cour du Roi Ecbert de la Grande-Bretagne ; sachez qu'Agobard, ce Chef abominable de la terrible Conspiration de l'année huit cent soixante-six, n'est pas loin d'ici ; qu'il est éloigné de sa Bande, & n'a avec lui que quatre Estafiers : seriez reçu avec grand honneur par Ecbert, si lui portiez la tête d'Agobard. — La porterai, ou perdrai la mienne, répondit aussi-tôt le Damoisel ; vais partir à l'instant. — Vous suivrai pour panser vos blessures ; y a ici un Chevalier qui vous accompagnera —. C'étoit Griel, le Gouverneur du Damoisel. Griel étoit masqué, & ne parloit point, de peur d'être reconnu ; car il vouloit que toute la gloire revînt au Damoisel. Griel fit entendre, par des signes, qu'il étoit prêt,

& se mit en route. Un petit Nègre les précédoit, & les conduisit à la caverne où Agobard s'étoit retiré. Le Damoisel le trouva endormi sur le sein d'une femme. Chapelle recula trois pas. — Les dames aiment donc les méchans, dit le Chevalier ! pas ne l'aurois cru. — Pas ne devroit être, répondit l'Alchymiste ; Beauté point ne devroit s'accoupler à scélératesse : mais, las ! y a des femmes méchantes — ! Le Damoisel envoya le Nègre éveiller d'Agobard ; il eût regardé comme une lâcheté de l'attaquer sans défense. D'Agobard poussa un cri de surprise, qui fit accourir ses quatre Estafiers. Le Damoisel lui donna le temps de monter à cheval, & courut à lui. Le premier choc fut si rude, que les courroies des arçons furent rompues, & qu'ils sautèrent à bas de leurs chevaux ; leurs bras pouvoient à peine soutenir leurs boucliers bosselés & pliés sous la pesanteur des coups qu'ils se portoient : les mailles de leurs cottes étoient coupées par le tranchant de leurs épées ; le sang ruisseloit. Griel & Chapelle se défendoient contre les Estafiers, & paroient les

coups qu'on vouloit porter en trahiſon au Damoiſel. Agobard ſe défendoit en Chevalier exercé, employoit toutes les ruſes de la défenſe, & tiroit parti de ſa haute taille & de la longueur de ſes bras. Un coup, dirigé adroitement, lui perça le flanc & le fit tomber ſur ſes genoux. Sa fureur l'étouffa preſqu'auſſi-tôt : il ſe roula dans ſon ſang ; &, tant qu'il reſpira, il battit la terre avec ſes deux mains. Le Damoiſel ſe vit expoſé ſeul aux épées des quatre Eſtafiers qui l'avoient entouré. Il tournoit ſans relâche, paroit tous les coups, & les fit tomber ſucceſſivement à ſes pieds. Griel & Chapelle étoient bleſſés dangereuſement. Chapelle, & le Nègre, & Vêtin, coupèrent la tête d'Agobard, & la préſentèrent au Damoiſel. — Ne ſauriez faire un plus grand hommage au Roi ; avez délivré la Grande-Bretagne du Conjuré le plus terrible qu'ait jamais été ; avez aſſuré, d'un ſeul coup, & ſi jeune, la paix de ce Royaume. Ne manque plus à votre gloire que d'aller faire triompher le nom des Chevaliers Bretons au fameux ſiége que la Bretagne ſoutient aux Iſles de Silley.

— Irai, ferai tout ce que Chevalerie me commandera; peut-être trouverai mon père, ou le vengerai —. Griel ne l'entendoit point parler ainsi de son père, sans se glorifier de l'éducation qu'il lui avoit donnée; il étoit content de sa bravoure. — O manes de mon maître, le savez, si bien ai rempli mon devoir — ! Vêtin appliqua sur leurs blessures des pâtes consolidantes, &, dans peu de jours, il ne restoit que des cicatrices honorables. Griel prit les devants; & le Damoisel, qui ne l'avoit point reconnu, prit la route de Londres, emportant dans un sac la tête d'Agobard.

Il n'étoit pas loin de la Ville. Un poteau, qui paroissoit nouvellement planté, l'arrêta; il portoit cet écriteau: «— Vous qui passerez ici pour aller à la Cour du Roi-Ecbert, & qui voudrez mériter le nom de glorieux, de Chevalier & de grand, prenez à droite: ce sentier vous conduira aux épreuves gigantomachiques. Seriez vu de mauvais œil à la Cour, si n'aviez été jugé ici digne de devenir grand — ». C'étoit Griel qui avoit placé ce poteau. Le Damoisel n'hésita point,

& entra dans le ſentier. Il arriva, non ſans fatigue, au Cirque gigantomachique; une force puiſſante ſembloit le retenir, & l'empêcher de gravir ſur les éminences élevées du ſentier. Le ſentier tournoit, & préſentoit des précipices. Le Damoiſel ſe diſoit tout bas qu'on n'arrivoit pas aiſément à la grandeur. Il vit çà & là des armures de Chevaliers qui n'avoient pu arriver au ſommet, & qui étoient reſtés à moitié chemin. Il croyoit toucher au terme : un lion ſe préſenta & lui ferma le paſſage. Le Damoiſel courut à lui; le lion hériſſa ſa crinière, ouvrit ſa bouche énorme, & lui préſenta une griffe effroyable. Le Damoiſel l'attendit, le piqua, tourna autour de lui, ſe garantit des replis de ſa queue & de ſa dent; &, après trois heures de combat, il le terraſſa & lui coupa une patte. Il leva les yeux ſur un poteau, & lut: » — Force & courage ſont néceſſaires à vraie grandeur —». — Ai donc, ſe dit-il avec ingénuité, ai donc des moyens d'arriver à vraie grandeur? Il avoit à peine prononcé ces mots, que des cris perçans frappèrent ſes oreilles. Il accourt aux cris; mais

mais plus il approchoit, & plus la voix paroiſſoit s'éloigner. Le Damoiſel ne ſe rebutoit point ; c'étoit l'accent de la douleur. Il avançoit toujours, & toujours la voix s'éloignoit. Il étoit ſuant ; il ne renonçoit point à l'eſpoir de délivrer un malheureux. La même voix fit entendre de grands éclats de rire, & rioit avec intention. Le Damoiſel ne laiſſoit échapper aucun mouvement d'impatience. — On m'a joué, dit-il ; on a abuſé de ma pitié : ſi c'eſt un mal d'être humain, aurai toujours ce tort-là —. Il prononça ces paroles un peu haut ; il n'appercevoit point Griel, qui, toujours maſqué, étoit tombé à ſes pieds. Griel, l'inviſible Guide du Damoiſel, avoit entendu ces paroles échappées à un cœur ſenſible ; il ſe livroit au plaiſir d'avoir ſi bien fait éprouver le Damoiſel. La Fée Pantanimée étoit avec lui : la Fée préſenta la main au Damoiſel, & le conduiſit dans ſon Palais. Elle lui donna un Livre, ſur lequel le Damoiſel écrivit ſon nom ; c'étoit le regiſtre des noms des véritables Grands. Le regiſtre étoit ouvert depui des ſiècles,

& ne ſe rempliſſoit point. La Fée prétendit que, depuis la Chevalerie, le nombre en étoit devenu conſidérable. Elle affligea le Damoiſel, en lui diſant que ſon Art lui avoit révélé que la Chevalerie finiroit un jour, & qu'alors il faudroit fermer le regiſtre. — Les vrais Grands, les vrais Chevaliers, dit-elle, ſeront ſi rares, qu'il ne ſera pas beſoin de regiſtre; l'Hiſtoire & la Voix publique ſe chargeront du ſoin de les faire connoître. — Ce temps affreux, puiſſe-t-il ne jamais advenir! s'écria le Damoiſel : eh! qui pourroit dédommager les Rois & les Cours de l'Europe de l'extinction de la Chevalerie —? La Fée lui remit un feuillet hyérogliphique : — Le remettrez vous-même à Ecbert; permettez que j'appoſe mon chiffre ſur votre bouclier —. C'étoit un cœur, ayant pour ſupport des branches de laurier. — Ce laurier, dit-elle, n'a pas encore de feuilles; c'eſt à vous â les faire pouſſer —. Le Damoiſel rougit, & reprit ſon bouclier. — Avez, lui dit la Fée, une autre épreuve à ſubir. Regardez là-bas dans cet éloignement; vous voyez des Hameaux

dans ces plaines, elles ſont remplies de Paſtoureaux : portez vos pas vers eux. Ne les connoiſſez pas ; & comment pourriez-vous devenir Grand, ſi n'aviez fait connoiſſance avec eux ? Quand ſerez à la Cour du Roi Ecbert, diſtinguerez bientôt ceux qui vécu auront avec les Paſtoureaux. Quant à ce qui vous advierdra, ne puis vous le dire qu'après l'épreuve. Vous préviens qu'une force magique vous chaſſera ou vous retiendra dans ces Hameaux ; mais cette force n'agira ſur vous qu'en raiſon de vos deſirs. — Ne demande pas mieux, dit le Damoiſel ; mais ces Hameaux ſont éloignés de la Cour où il faut que j'arrive : ce chemin n'y conduit point. Vous vous trompez : on arrive plutôt que ne le penſez, des Hameaux à la Cour. C'eſt par des ſentiers, il eſt vrai, mais tapiſſés de gazons, & tous fleuris ; on y arrive pur comme l'air, frais comme les fleurs : on y arrive ſans s'en appercevoir, ſans le vouloir ; enfin, verrez. — Grand merci, Dame ; y vais donc avec joie —.

Il prit le chemin des Hameaux. Le pre-

mier petit Bourg qui se présenta à lui, portoit l'empreinte du tems & de la misère; on n'y voyoit de subsistant & d'élevé, que des poteaux munis de carcans suspendus à des chaînes de fer, des fourches, que les tourelles d'un vieux Château, liées ensemble par des pans de vieux murs crénelés, & la flèche d'un clocher mal assis sur ses fondemens; les habitations, couvertes de chaume, rampoient sur un sol aride & désert; les Pastoureaux étoient d'une petite stature, courbés & décharnés. Tous disoient au Damoisel que, sans l'amour de la Patrie, sans leur attachement aux foyers paternels, ils auroient abandonné cette terre maudite & ingrate. — Pourquoi, leur disoit-il, cette misère, cette aridité? le sol est-il mauvais? — Las! non; c'est que le Chevalier, Seigneur de ce Bourg, ne nous a jamais connus, n'est jamais venu ici : nous avons été livrés à des mains avides. Si vous saviez le bien qu'un Seigneur, qui demeure dans le Château, produit dans un Bourg, tous les Pastoureaux croient être sous l'œil d'un père. Quel cœur sa présence donne à l'ou-

vrage! Auſſi, malheur au Seigneur qui ne va jamais dans ſes Terres ; il n'a jamais appris à être homme, à être compatiſſant : auſſi il fait toujours une triſte fin ; le mépris ou la haîne le ſuit. S'il eſt Favori de ſon Roi, il devient tyran ; s'il eſt Guerrier, il devient cruel ; s'il eſt dans les Finances, c'eſt une ſang-ſue. Voilà, beau Damoiſel, ce qui arrive aux Chevaliers qui n'ont point de pitié des Paſtoureaux —. Le Damoiſel étoit ému juſqu'aux larmes. — Si rencontrois, dit-il, ce Seigneur félon, lui ferois payer cher ſon inhumanité : eſt indigne de l'Ordre de Chevalerie —. Il avoit quelques pièces d'or ; il les diſtribua à ces malheureux, & s'éloigna, penſif & affligé de ce ſpectacle.

A peu de diſtance de-là, il apperçut un autre Hameau. Mais quelle métamorphoſe ! les chemins, larges & doux, étoient couverts d'un gazon frais & verd ; des arbres fruitiers ſe penchoient avec nonchalence ſur ces chemins ; on y reconnoiſſoit moins la trace des voitures, des chars, que celle de la boule, du palet & des quilles : tout,

dans l'enceinte des haies, étoit cultivé; & tout floriſſoit, ou produiſoit, ou promettoit; point de gardiens, ſi ce n'eſt quelques épouvantails de drap rouge, ou des vieux chapeaux placés à des diſtances, pour préſerver le chanvre naiſſant du picotage des oiſeaux. — Chapelle, s'écria le Damoiſel, le bon Pays! — Pays de Dieu, reprit Chapelle —. Et appercevant une jeune Paſtourelle, il reprit : — Pays de Dieu, Sire, & Pays des Belles —. Ils avançoient toujours. Les Habitations étoient propres : une place, plantée d'arbres, étoit au devant de l'Egliſe; des enfans ſautoient autour : des mères, aſſiſes ſur le ſeuil de leurs portes, paroiſſoient contentes, en regardant leurs enfans. Le Damoſel dit : — Elles ont du plaiſir à être mères; il faut qu'elles ſoient heureuſes —. On s'empreſſa de lui indiquer le meilleur gîte. Il fit des queſtions; il apprit, & c'étoit la première fois de ſa vie, comment on pouvoit être heureux, & combien peu il en coûte pour l'être. Il ne demanda point ſi le Châtelain venoit ſouvent dans ſa Terre; on lui dit qu'il y venoit paſſer les plus beaux

jours de l'année, & que Madame la Châtelaine venoit y mettre au monde ses beaux enfans. On lui dit qu'il parloit à tous les Pastoureaux, & qu'il marioit autant de Pastourelles qu'il pouvoit, parce que c'étoit tout gain pour la Grande-Bretagne. Le Damoisel y vit avec un étonnement religieux, sous un plant d'arbres séculaires, des Veillards, qui tous disoient : Ai planté celui-ci ; moi, ai planté celui-là. Le Damoisel prit la main du plus âgé, la serra tendrement contre son cœur, & lui dit : — Il est bien heureux votre fils! — Et pourquoi? reprit le Vieillard. — C'est qu'il jouit depuis long-tems du bonheur d'avoir un père ; n'ai pas ce bonheur, moi. — N'ose vous interroger, beau Damoisel, de peur de toucher à vos blessures. — Vais le chercher : hélas! vais le venger ; c'est un soin bien douloureux. — Vous êtes trop bon fils pour que vous ne retrouviez pas votre père —.

Plus il vivoit avec les Pastoureaux, & plus il s'attachoit à eux : leur franchise, leur simplicité, leurs jeux, tout cela l'at-

tendriſſoit. Chapelle le preſſoit de partir. — Encore quelques jours, lui diſoit-il ; j'arriverai aſſez-tôt à Londres —. Un inſtinct ami lui dictoit ſes réponſes. Il touchoit au moment où le ſoleil ne devoit plus ſe lever inutilement pour lui ; où l'aurore, le ſeir, le jour & la nuit, l'ombrage & le frais, la ſolitude & le bruit, devoient lui offrir tant de ſenſations nouvelles ; il touchoit au moment où ſon ame, libre & élancée, devoit animer d'un fluide brûlant tout ſon être, & porter la vie & la chaleur juſqu'au bout de ſes doigts. Ses ſens ne devoient plus être engourdis : la Nature, & un ſentiment qu'il eſt inutile de nommer, alloient, de ces cinq ſens, faire cinq portes par où le bonheur devoit arriver à lui ſous toutes les formes. Heureux Damoiſel, de ſe trouver au Hameau, & d'y ouvrir ſes yeux à la plus pure de toutes les lumières !

Au Hameau venoient d'arriver deux femmes étrangères : l'une étoit d'un âge mûr ; l'autre étoit encore bien éloignée de cette maturité : c'étoit encore une fleur fraîche. Elle avoit le vêtement du Village,

le beau touret, la cotte & les amadis ; elle avoit dans ſa démarche cet abandon de la jeuneſſe & de la beauté qui n'a pas encore des projets, & qui cède au beſoin d'aller & de venir. L'innocence & le repos étoient dans ſon cœur, ainſi que ſur ſon viſage. Ses beaux regards ne s'allongeoient pas encore autour d'elle; ils ne décrivoient point encore autour de ſa perſonne un cercle enchanté, dont la beauté eſt le centre. Elle étoit accompagnée de ſa Nourrice, alloit à Londres: elle alloit être témoin des fêtes que les Chevaliers devoient donner, venoit aſſiſter à ces pompeux ſpectacles, comme y viennent la jeuneſſe, l'innocence; comme y viennent les Paſtoureaux, mêlés parmi le Peuple, ignorés, confondus, & ſe repaiſſant des yeux ſeulement, des fêtes & des jeux de la Cour. Nous n'intriguerons point nos Lecteurs; c'étoit Geneviève de Cornouailles. Onolorie, ſa mère, ayant appris les tournois qui ſe préparoient à la Cour, & ſachant que tous les Chevaliers étrangers y ſeroient admis, s'étoit flattée de l'eſpoir que Palmerin viendroit y chercher de la gloire.

Elle envoyoit Geneviève, & avoit donné des ordres à sa Nourrice de faire en sorte que sa fille fût apperçue par tous les Chevaliers. — Si Palmerin, lui disoit-elle, se trouve dans la troupe, il la verra; il est père, le sang demandera ses droits; ses entrailles s'intéresseront à Geneviève. Si voyez un vieux Chevalier qui s'attache à ses pas... Enfin, Nourrice, l'avez élevée, l'aimez; votre cœur vous dira ce que devrez faire pour savoir la vérité. De peur de malencontre, vous ordonne de mettre ma fille, par-tout où séjournerez, sous la garde d'un Chevalier honnête. Allez —. Elle avoit embrassé Geneviève, & lui avoit dit : — Puisses-tu, mon enfant, revenir plus heureuse, & consoler la désolée Onolorie — !

La Nourrice avoit donc conjuré le Damoisel de prendre sous sa garde Geneviève : il n'avoit pas été besoin de l'en prier ; à peine la Nourrice lui avoit-elle dit : — Sire Damoisel, voilà Geneviève, que l'honneur & les devoirs de Chevalerie assurent de votre protection —, qu'il avoit interrompu ce discours : — Vrai Dieu ! si je la défen-

drai! Nourrice, pouvez y compter —; & ſe tournant vers Chapelle: — Vrai Dieu! qu'elle eſt belle! — La bonne aventure! avoit répondu Chapelle. — N'ai pas beſoin de ſavoir ce que êtes, belle & gentille Geneviève; puiſqu'implorez aſſiſtance de Chevalier, faut que ſoyiez née Damoiſelle: vous en crois, & crois que êtes une Divinité; au moins eſt-il vrai que êtes une merveille —. Geneviève fit la révérence, baiſſa ſes beaux yeux, rougit & trembla. Le Damoiſel voulut la reconduire; il lui préſenta ſa main, & il trembloit auſſi fort qu'elle.... Effet charmant d'un magnétiſme impénétrable! — Ai tremblé, dit le Damoiſel à Chapelle; la Damoiſelle trembloit auſſi. — Ah! Sire Damoiſel, ſaurez déſormais tout ce que cela veut dire —. Si vous croyez qu'il paſſa une de ces nuits virginales & chargées de doux pavots, vous vous trompez; des roſes, & quelques brins de myrte, ſe mêloient à ces fleurs de la nuit: des rêves careſſans & doux ſonges l'avoient tenu éveillé. C'en étoit fait, il ne devoit plus oublier la belle Geneviève de

Cornouailles. Il n'alloit plus se présenter aux combats sans ces emblêmes heureux qui sont l'ame de la Chevalerie, sans rapporter à sa bien-aimée toutes ses prouesses & toutes ses victoires. Le matin, en sautant au bas de son lit, il ne sut que dire : — Ah ! Chapelle, ai trouvé ma Dame. — Grand bien vous fasse ! lui répondit Chapelle —.

Geneviève n'avoit point passé une nuit plus tranquille ; mais son insomnie n'avoit rien que de doux. Le sentiment qui l'agitoit étoit si nouveau ; elle en ignoroit & la cause & les suites. Eh ! quelle crainte pourroit inspirer un penchant dont on ne prévoit pas le but ? Il sembloit à Geneviève qu'elle venoit de connoître un nouveau besoin ; & ce besoin paroissoit si naturel ! Il n'étoit partie de son être qui ne répondît à son cœur, & à laquelle son cœur ne répondît. Le Damoisel sans nom n'étoit point sorti de sa pensée ; &, le lendemain, c'étoit lui qu'elle cherchoit, en ouvrant ses yeux à la lumière. Déja tout ce qu'elle voyoit n'étoit pas lui. Voilà la pensée de Geneviève attachée sur le Damoisel ; voilà le but où portent

tent ſes yeux : ſon cœur ne s'en éloignoit guère. Elle aimoit déja mieux être ſous ſa ſauve-garde que ſous celle d'un autre Chevalier. Enfin, il étoit jeune : elle étoit jeune auſſi. Ces rapports de jeuneſſe, qui ſont plus puiſſans qu'on ne penſe, & qui agiſſent ſi fortement ſur nous, étoient une excuſe de plus. Il y en avoit une autre à laquelle n'échappent point les ames neuves & reconnoiſſantes ; c'étoient les ſervices que le Damoiſel étoit prêt de lui rendre : cette eſpèce de paternité que la force, qui aime à obliger, exerce envers la foibleſſe, eſt bien douce & bien attachante. — Nourrice, diſoit-elle, que vous en ſemble du Damoiſel ? — Il eſt gentil. — C'eſt de quoi me ſuis aviſée ; le haſard a eu pitié de moi. — Le penſe comme vous. — Irai avec lui à la Cour du Roi Ecbert. — Le veulx bien. — N'eſt-ce pas qu'il ne peut me méſarriver en ſi bonne compagnie ? — Ne le crois point —. A ces mots, la Nourrice ſe mit à rire. — De quoi riez-vous ? — Le ſaurez dans un autre temps ; baſte que vous diſe qu'ai plaiſir à vous voir portée

d'inclination vers le Damoifel. Mais auparavant que faffiez avec lui le grand voyage de Londres, voudrois qu'allaffiez enfemble dans ce vallon que voyez, qui eft fi garni d'arbres odoriférans, fi épais ; là eft un Palais où les Damoifels & les Damoifelles vont faire des épreuves. Allez-y, & fi revenez enfemble, vous dirai tout ce que penfe aujourd'hui. — Le veulx bien, reprit Geneviève, fi le Damoifel le veult. — Oh ! le voudra, reprit la Nourrice ; témoignez feulement un peu de curiofité. — Ferai ce que voulez —.

Le Damoifel avoit revu Geneviève, &, de jour en jour, il avoit éprouvé que la penfée de s'éloigner étoit la dernière & la plus trifte de toutes fes penfées. Il oublioit de jour en jour, & fes voyages, & Londres, & le fiége de Silley. Il fembloit qu'un charme inexprimable étoit attaché à fes journées. Qu'elles étoient courtes, quand il les paffoit auprès de Geneviève ! que les momens qu'il paffoit loin d'elle étoient longs ! — Ah ! Damoifelle, difoit-il, Damoifelle, reftons au Hameau ; reftons ici,

puiſqu'on y ſent, puiſqu'on y trouve, puiſque, Damoiſelle, vous y ai trouvée. — Eh bien, Damoiſel, diſoit Geneviève, allois cherchant une fortune; celle qu'ai rencontrée en vous trouvant, eſt la plus belle que Dame ou Damoiſelle puiſſe jamais rencontrer. N'ai ne beſoin ne cure; m'eſt d'avis que n'y a plus rien dans le monde au-delà de la place où vous êtes. Quand vous ai vu, quand vous ai entendu, tout eſt fini pour le bonheur de Geneviève —.

Griel, toujours préſent & toujours caché, toujours inviſible Guide du Damoiſel, & qui ſavoit l'avancer dans la route de la gloire, voyoit à regret le Damoiſel s'attacher plus à Geneviève qu'aux Paſtoureaux. Aimer une Payſanne, ce n'eſt pas aimer la Campagne, ni les bonnes gens; oublier pour Geneviève le ſoin de venger ſon père, c'étoit une honte dont Griel commençoit à rougir pour le Damoiſel. — Faut, ſe diſoit-il, rechercher les Dames: malheureux le Damoiſel qui n'a pas ſa Dame! mais malheureux celui qui donne tout pour elle —! Pendant la nuit, il fit élever un

poteau au fond du bocage où le Damoiſel & Geneviève ſe rendoient tous les jours, & plaça cette inſcription : *Honni ſera le Damoiſel qui aura paſſé plus de dix jours auprès d'une Paſtourelle, tant aimable ſoit-elle ; honni ſera cil qui aura reculé ou n'aura pas avancé pour elle dans le beau chemin de Chevalerie ; honni ſera, s'il a oublié qu'avoit un grand devoir à remplir : malédiction ſoit trois fois au fils lâche, ou ingrat, ou efféminé.* Griel s'étoit placé à une hauteur peu diſtante delà, & attendoit l'arrivée du Damoiſel, pour faire retentir à ſon oreille le ſon mâle & guerrier du cor.

Le Damoiſel y vint ; il donnoit une main à la belle Geneviève : ils ſe promenèrent pendant long-temps avec cette aimable molleſſe de deux êtres, dont l'unique beſoin eſt de ſe voir & de s'entendre, & non point de marcher. Penchés l'un vers l'autre, ils s'entretenoient d'une ſeule choſe, d'un ſeul motif qu'ils n'avoient pas encore oſé nommer. Ils peignoient leur bonheur, dans le contentement qu'ils diſoient trouver aux lieux où ils s'étoient

rencontrés. — Que la campagne eſt belle! diſoient-ils; que ce gazon eſt doux! que cet ombrage eſt frais! qu'on y paſſeroit bien toute une longue vie —! Ah! que ne diſoient-ils plutôt: Que nous ſommes charmés d'y venir & d'y reſter enſemble! Que ne ſe diſoient-ils: Sans vous, ici, je m'ennuierois; ſans vous, ſi ces lieux ont quelques beautés, je ne les aurois jamais apperçues; je n'y aurois trouvé, même parmi ces plates-bandes garnies de fleurs, je n'y aurois trouvé qu'une ſolitude qui m'auroit effrayé. Mais vous êtes ici; mais du moment où je vous ai vue, ces lieux, cette terre, ces arbres, tout a été enchanté, tout a reſſenti le pouvoir de la Féerie, & par-tout j'y ſuis heureux & tranquille. S'ils ne s'exprimoient pas auſſi ingénument, ils ſentoient; & cela ſuffiſoit. L'élévation du poteau étonna le Damoiſel. Il s'approcha; Geneviève le ſuivoit un peu derrière lui. Il lut; une ſueur chaude découla de ſon front: trois fois il baiſſa la vue vers la terre; & quand il eut lu ces mots: *Malédiction ſoit trois fois au fils lâ-*

che, ou ingrat, ou efféminé, il ſentit dans tout ſon corps un frémiſſement univerſel, & ſe mit à pleurer. Geneviève avoit lu; & ces derniers mots lui ayant rappellé le ſouvenir de ſa mère, elle laiſſa échapper des larmes. Ils ſe regardèrent tous les deux en pleurant, & tous les deux, étonnés de leur douleur: — Chier Damoiſel, dit Geneviève, pleurez; qu'avez donc? — Là eſt ma leçon, répondit-il; là eſt le repentir; là eſt la malédiction qui m'attend. Ah! non, père chier, père inconnu; non, ne mériterai ne l'infamie ne le reproche. Ah! Geneviève, ai perdu trop de temps auprès de vous. — M'affligez, beau Damoiſel; trop de temps, dites-vous —? Elle ſoupira, & ce ſoupir fut entendu par le Damoiſel. — Point ne croyez qu'en ſois fâché; point ne croyez que veuille vous quitter: ai un père, ſavez ce qu'eſt un père; n'y a rien au monde de plus —. Il alloit dire de plus cher; il s'arrêta: car rien ne lui étoit plus cher que Geneviève. — Mais pleurez auſſi, Damoiſelle? — Ai une mère, & ſentois que l'avois un peu

oubliée auprès de vous. En pleurois ; & cependant ne fais si n'aurai pas demain & toujours le même tort envers elle, tant que vous verrai & vous entendrai —.

Griel, qui avoit apperçu, sans être découvert, le Damoisel & Geneviève, ne douta plus de l'effet que l'inscription faisoit sur eux. Il prit son cor, & joua la marche guerrière des Chevaliers aux grands jours. A ces sons, le Damoisel s'écria : — Vois bien que partir faut ; homme, Génie, qui prends soin de ma gloire, grand merci : partirai, le jure par mon épée —. Griel entendit cette exclamation, & en fut touché jusqu'aux larmes. — Il est né pour l'honneur, se dit-il, puisqu'il se rend lui-même justice —.

Le Damoisel, à peine retourné au Hameau, appelle son Ecuyer. — Il faut partir —. Chapelle n'étoit pas si pressé : il poursuivoit amoureusement une Pastourelle, qui fuyoit toujours, quand il croyoit la bien tenir. Ce n'étoit pas sa faute : les sermens ne manquoient point ; les soupirs alloient un grand train ; les gestes encore

plus vîte. Il eſpéroit cependant .... Quel contre-temps qu'un départ ſubit ! Il prenoit négligemment les harnois, & s'alanguiſſoit. — Sire, dit-il au Damoiſel, bien étonné ſuis que partiez d'ici ſans avoir tenté l'épreuve de tous les Chevaliers. — Quelle épreuve? — Dans ce Vallon y a un Palais; Beauté eſt ſon nom. Là les Damoiſels vont éprouver leur cœur; ſi en ſortent récompenſés de quelques chiffres ou de quelques portraits, ſi vont par-tout dans le Palais de Beauté, ſi la Fée qui y commande leur fait accueil & eſt contente d'eux, rien ne manque au renom des Chevaliers. Il en eſt peu qui n'aient tenté l'épreuve. Allez-y, Sire, demain, tenant la belle Geneviève par la main —. A ce récit, le Damoiſel étoit tout ame & tout oreille. Parler de la Beauté, de ſes charmes à un jeune Damoiſel, c'eſt l'embrâſer. Le Damoiſel auroit voulu être déjà dans ce Palais; il attendit le jour, pour voir Geneviève, & l'y conduire.

Geneviève enduroit, dans le même inſtant, des reproches de ſa Nourrice.— Par-

tez, lui difoit-elle ; avez quelque fecret & doux penchant pour le Damoifel, & n'avez ofé lui dire de tenter l'épreuve du Palais de Beauté ! Comment donc faurez-vous fi a pour vous cette tant douce inclination que feriez aife d'y trouver ? Point ne vous fiez à lui, fi ne tente l'épreuve ; auroit dû, lui, vous la demander. — Ne favois, Nourrice, comment falloit parler. Faut partir, faut le fuivre. Mais feroit-il poffible que le Damoifel devînt un jour...— ? Elle fe mit à pleurer.

Le Damoifel étoit déjà à la porte ; il y avoit long-temps qu'il avoit appuyé fon oreille contre la ferrure, & déjà il avoit répété bien des fois : — Belle Damoifelle, dormez-vous — ? La Nourrice s'étoit montrée la première. — Bonjour, Nourrice, avoit-il dit ; la Damoifelle dort encore ? — Oh ! que nenni ; elle avoit un réveille-matin à l'oreille. — Eh quoi ? — Eh quoi ? ne le devinez pas — ? Le Damoifel rougit, & s'appliqua la plaifanterie de la Nourrice. — Eh quoi ! lui dit-elle, partiriez fans avoir vu la merveille qu'eft ici ?

— Quelle eſt cette merveille, Nourrice? — Le Palais de Beauté. — Ah ! ſi votre Damoiſelle veult y venir avec moi, aiſe en ferai. — Pas mieux ne veult la Damoiſelle. — Adonc attendrai qu'elle deſcende —. Il n'avoit pas fini de parler, que Geneviève s'étoit montrée & lui avoit gracieuſement ſouri. Elle lui préſenta la main; elle s'étoit miſe ſous le plus bel habit des Paſtourelles: un ruban roſe attachoit ſous ſon menton le large chapeau qui couvroit ſa tête, & la rendoit plus que jolie.

Ils s'acheminèrent dans le vallon où s'élevoit le Palais de Beauté. Cet heureux Palais n'étoit pas bien éloigné; & bien en prenoit aux Voyageuſes, parce qu'elles ne pouvoient y aller qu'à pied. On ne pouvoit aller vers ce lieu charmant qu'à petits pas: la foule n'étoit pas grande. Beauté eſt choſe plus rare qu'on ne croit, & il n'y avoit que les Belles qui puſſent faire ce pélerinage. Des myrtes s'élevoient à hauteur d'appui le long des avenues; des coudriers penchoient & arrondiſſoient leur

eſme ; quelques lilas ſuſpendoient, au ſommet, leurs houpes fleuries, & des roſiers chauſſoient le pied des arbres qui bordoient cette route parfumée. Un gazon, ſemé de marguerites, de bleuets, de thym, ſembloit un ruban de diverſes couleurs, jetté ſous les jolis pieds des Paſtourelles qui s'avançoient. Cà & là des nids de tourterelles, des colombes blanchiſſantes, des fauvettes amoureuſes, des roſſignols gazouilloient, s'ébattoient & planoient.

Le Damoiſel ouvroit ſes yeux étonnés; Geneviève ne ſavoit plus que ſoupirer. Enfin, ils arrivèrent devant les portes du Palais : elles étoient fermées. Ces portes magiques ne s'ouvroient qu'à l'heure la plus brûlante du jour. Cette heure ſonna : un grand bruit ſe fit entendre : une Fée, d'un coup de baguette, agita les gonds ; le bois ſacré roula ſur ſes quatre pivots, & permit à l'œil de pénétrer dans la première enceinte. La Fée Joliette préſenta la main au Damoiſel, & lui fit ſigne d'entrer. Le Damoiſel n'eut pas plutôt poſé le pied ſur le jaſpe ſanguin qui couvroit le plancher, que, jettant ſur

Geneviève un regard, il recula trois pas de surprise & de joie. Geneviève étoit embellie : sa beauté l'éblouissoit... Il sentit au même instant sa vue se troubler; il ne vit plus aussi clair qu'il avoit vu jusques-là : tout prenoit autour de lui une forme & des aspects outre mesure. Il voyoit tout en beau : un bandeau sembloit peser sur sa paupiere. Eh ! qu'il étoit beau ! c'étoit celui que nous recevons tôt ou tard des mains de la Beauté; bandeau céleste, qu'on ne devroit jamais déchirer, & qu'on ne déchire jamais sans payer cet attentat par la perte des plus douces de toutes les illusions. Heureux celui qui sait le garder ! Une foule de petits êtres charmans s'attachèrent à Geneviève & au Damoisel : c'étoient les Mensonges, les Illusions, les Rêves, les Projets. Dieux ! combien Geneviève gagnoit sous cette charmante escorte ! Le Damoisel dut à ces aimables Mensonges un soupir que Geneviève ne put se défendre de laisser échapper. — Beau Damoisel, lui dit-elle, beau Damoisel, n'abandonnez jamais la constante Geneviève. — Jamais, lui dit le Damoisel;

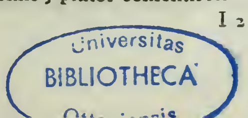
Damoiſel ; jamais —. De tels ſermens n'étoient point nouveaux. La Fée en rit, parce que c'étoit toujours ſur la même place, parmi les Menſonges, que les ſermens ſe répétoient : & il y avoit dans ce Palais un vaſte appartement rempli des liſtes nombreuſes de ces ſermens, qui n'avoient eu que la durée du Menſonge.

La ſeconde ſalle offroit une épreuve plus difficile. Elle étoit plus éclairée : une infinité de portes y aboutiſſoient, & ſe touchoient de ſi près, qu'il n'étoit pas rare que deux perſonnes ſortiſſent chacune par une porte différente, en croyant ſortir par la même. Un charme puiſſant ſembloit vouloir éloigner l'un de l'autre, & on avoit beſoin de ſe ſerrer pour n'être pas déſunis. Au lieu du bandeau, qui, n'aguères, embelliſſoit tout, les yeux ouverts par une main inviſible, ſe promènent avec orgueil les uns ſur les autres, pèſent, meſurent, s'obſervent. Il eſt rare qu'on ne perde tout à ces obſervations. Le Damoiſel, vingt fois, ſe ſentit repouſſé : vingt fois une main ennemie voulut arracher ſon bandeau ;

vingt fois il fit des efforts pour le conſerver, & pour ne pas s'éloigner de Geneviève : il ſentit les Menſonges s'échapper; il ne les regretta point. Geneviève lui parut moins belle ; mais il la vit du moins telle qu'elle étoit, & il en fut plus flatté. Les Illuſions vouloient auſſi l'abandonner ; il en retint quelques-unes : l'Eſpérance qu'il careſſoit de la main, les Rêves qu'il appelloit *mes amis de nuit ;* les Projets, ces aimables couriers du bonheur du lendemain. Envain toutes les portes s'ouvrirent à-la-fois ; pour n'être point trompé, il ſouleva Geneviève dans ſes bras : l'Eſpérance la couronnoit, & il paſſa par la même porte. La Fée Joliette applaudit par un battement de mains, & dit qu'adreſſe étoit bonne juſqu'auprès de la Beauté.

Les épreuves devenoient de plus en plus dangereuſes ; ce n'étoit plus un jour pur ; ce n'étoit plus un de ces jours brillantés qui s'échappent en ondoyant & en paillettes légères, de la ceinture des Graces : jours peu connus, & ſouvent mal employés. C'étoit un jour faux : un priſme déſeſpérant

étoit ſuſpendu entre Geneviève & le Damoiſel. Ils ne ſe voyoient plus tels qu'ils étoient ! Sous la glace épaiſſie du cryſtal impoſteur, les graces de Geneviève paroiſſoient des défauts : ſa taille ſe rappetiſſoit, ſa bouche enchantereſſe s'élargiſſoit, ſes lèvres purpurines pâliſſoient, & ſes yeux, ternes, obſcurcis, ne répandoient qu'une lumière fauſſe & louche. Le Damoiſel étoit jugé auſſi mal par Geneviève. Ils voulurent ſe parler ; ce n'étoit plus ce ſon qui alloit au cœur, cette mélodie de l'ame qui ravit ; c'étoit une voix rauque, diſcordante. La voix du Damoiſel ne pouvoit plus former l'octave délicieuſe de la voix de Geneviève ; le diapazon de leurs tendres accords étoit rompu. Il étoit peu de Chevaliers qui euſſent ſoutenu ce troiſième période de la Beauté ; c'étoit l'âge où les infidélités & les inconſtances prennent naiſſance. Le Damoiſel & Geneviève jettèrent un cri de déſeſpoir, qui fit retentir toute la ſalle. — Non, Génies infernaux, s'écrièrent-ils ; non, point ne ſaurois oublier ce que tant j'affectionne ; plutôt conſentirois à perdre



le jour : belle ou laide, beau ou laid, elle ſera toujours ma Dame, il ſera toujours mon Damoiſel —. A ce cri, le priſme tomba, ſe briſa en mille pièces ; des Génies malfaiſans les ramaſsèrent, & s'envolèrent pour les répandre dans l'Europe. Des enfans de ceux qui héritèrent de ce verre funeſte, ſont nés ſans doute les médiſans, les calomniateurs, les cenſeurs & tous ces infortunés qui ne ſavent jamais rien apprécier dans la balance de la vérité.

Le Damoiſel traverſoit une galerie d'une longue étendue, où étoient ſuſpendus des portraits de toutes les eſpèces. Ces images céleſtes avoient été apportées par des Chevaliers dans le premier âge des illuſions. Vous penſez bien que les traits étoient flattés : il étoit impoſſible de concevoir que la Beauté pût avoir plus de charmes. Il avoit été impoſſible à preſque tous les Chevaliers de traverſer cette galerie ſans s'arrêter, ſans ſoupirer auprès de ces portraits, quelques préoccupés qu'ils fuſſent de leurs Dames. Par une féerie dont nos Lecteurs nous diſpenſeront de donner l'origine, de

ces tableaux s'élançoient des flèches; & si le Chevalier qui les considéroit formoit un seul desir, envain couvroit-il de sa main la prison où son cœur se mutinoit; la fleche, lancée par un Dieu, se glissoit à travers ses doigts, & se posoit sur la place où tout son sang s'étoit porté. La galerie avoit deux faces; vis-à-vis des portraits des plus belles Dames, on voyoit ceux des plus beaux Chevaliers. Le nombre n'en étoit pas si grand; d'ailleurs, vous savez que nous fûmes toujours peu distingués par de semblables hommages. Les Dames, avares d'un si beau tribut, ménagent trop leur bonheur & leur secret: peut-être ont-elles raison de montrer un peu moins de reconnoissance. Cependant le même charme étoit attaché aux portraits des Chevaliers; car on ne me croiroit point, si je disois que la présence d'un beau Chevalier est une présence muette auprès de vous, Mesdames; elles ne le fut jamais. Ainsi le voulut ce grand Architecte, qui fit tout pour le mieux.

Le Damoisel & Geneviève avançoient à petits pas dans cette galerie magique; car

il n'eſt pas poſſible de ne pas s'arrêter en paſſant devant la Beauté, & de ne pas tourner la tête vers elle, en s'éloignant. Quelqu'étroitement ſerrés qu'ils fuſſent, un pouvoir ſurnaturel détournoit & fixoit leur vue, chacun du côté oppoſé, chacun vers les tableaux. Leurs genoux fléchiſſoient en paſſant dans ce ſanctuaire; leur cœur bondiſſoit, leur ſang refouloit vers le foyer brûlant de la ſenſibilité. — Quelle épreuve, ô Dieux! s'écrioient-ils; ô Dieux, protégez-nous —. L'épreuve étoit redoutable en effet. Comment voir ſans être brûlé, ſans rompre mille liens, tant de charmes! Le Damoiſel trembloit, ne ſe connoiſſoit plus; mais il avoit la force d'avancer: des flèches dorées ſe croiſoient & tomboient à ſes pieds; mille fois il fut tenté de découvrir ſon cœur & de l'ouvrir à tous les traits. Oh! s'il eût reçu le jour dans le Pays charmant des Gaules, oh! Geneviève, c'en étoit fait... Geneviève n'étoit pas plus tranquille & n'étoit pas moins irréprochable. Tantôt tirant par le bras ſon Damoiſel, tantôt entraînée par lui, ils arrivèrent à l'autre bout de la galerie. Comment firent-ils pour

avoir tant de courage? je ne vous le dirai point. Honneur cent fois au Damoifel qui étoit forti content de cette épreuve; honneur mille fois à Geneviève, qui, en même-temps qu'elle donnoit une preuve évidente de fon attchement, en recevoit une auffi flatteufe!

Ils ne touchoient point au terme de leur entreprife; ils venoient d'entrer dans la chambre de feu. Aux deux bouts étoient deux colonnes: le Temps les avoit élevées & les refpectoit. Mille petits feux brilloient dans cette chambre: les uns n'élançoient qu'une vapeur qui faifoit tourner les têtes fans échauffer le cœur; les autres fcintilloient feulement à travers les paupières, & ceux-là attiroient les Dames par leur fauffe chaleur: ceux-ci fembloient remplir un âtre rougi, & ne pouvoient jamais s'élever; il falloit s'approcher de bien près pour en fentir l'atteinte; & ceux-là avoient le malheur d'être fouvent méconnus. C'étoit tant pis, car ils duroient long-temps. Le Damoifel en trouva de fi tièdes: c'étoit pitié. D'autres enfin, environnant leur foyer

d'une flamme épaiſſe, noirciſſoient tous ceux qui avoient l'imprudence de s'en approcher. Le Damoiſel s'éloigna avec effroi de ce feu coupable : il étoit trop bien né pour le connoître jamais. La Fée le prit par la main, & le plaça debout contre une colonne : elle plaça Geneviève dans la même attitude, contre la colonne parallèle. Elle agita la baguette : au même inſtant, deux feux, mais brillans, mais violens, & imprégnés de la pure couleur des Cieux, jaillirent de leurs cœurs, montèrent en ſerpentant le long des colonnes, & ſembloient prendre une nouvelle force en paſſant ſur la tête du Temps, qui ſervoit de chapiteau aux deux colonnes : la gerbe de feu ſe recourboit vers l'autre gerbe; elles décrivoient enſemble un cercle enflammé, un cercle parfait, où les feux, confondus & unis, paroiſſoient ſortis du même foyer. — Il y a bien des ſiècles que je vis, s'écria la Fée, & voici la ſeconde fois que je ſuis témoin d'un phénomène ſi accompli. Heureux Damoiſel, heureuſe Geneviève, toutes vos épreuves ſont finies : ah! puiſque vos

feux s'épurent & prennent une vie nouvelle en paſſant ſur la tête du Temps, vous ſerez un modèle unique d'un bonheur inaltérable. — Il n'eſt pas certain toutefois, ajouta-t-elle, que le Damoiſel n'interrompe jamais cet élan délicieux d'une flamme brillante. Je vais l'éprouver : ne vous affligez pas, Geneviève —. Auſſi-tôt la Fée ouvrit le cabinet des Amourettes, dont l'Occaſion étoit l'aimable Concierge. Ce cabinet n'avoit point de couvert, & tout ce qu'on y diſoit s'évaporoit; tout ce qu'on y faiſoit n'avoit pas plus de durée. Le Damoiſel ne put ſe défendre de rire en y entrant; c'étoit l'effet du charme des Amourettes. Il parloit à haute voix, il chantoit : ſes regards effrontés ſe promenoient ſur les femmes qu'il y trouva, & il donna deux fois des ſujets de plainte à Geneviève. — Deux fois, dit la Fée, c'eſt bien peu; conſolez-vous, Geneviève : au reſte, le Damoiſel n'en ſera pas moins unique. Il n'eſt point de Chevaliers qui n'aient eu plus de deux Amourettes; mais apprenez qu'elles ne laiſſent point de ſouvenirs —. Geneviève ſe ſoumit, en

rougiſſant, à cette néceſſité. Eh, oui, c'étoit une néceſſité. Si nous nous conſultons bien, le plus fidèle de nous tous ſe ſentira au moins deux fois coupable dans ſa vie envers ſa Dame. Gardons du moins le ſecret, pour qu'elles n'en aient jamais un à nous faire.

Ils étoient enfin parvenus à la dernière ſalle du Palais : des tables d'airain étoient placées au milieu; & autour de ces tables on voyoit raſſemblés des adoleſcens, des Chevaliers d'un âge mûr, des Vieillards : tous avoient à leur gauche une Damoiſelle ou une Paſtourelle. Ces loyaux Chevaliers étoient préſidés par un Vieillard, ſous l'emblême du Temps; & ce Vieillard jettoit à chacun d'eux des bourſes, que les Damoiſelles rempliſſoient avec des pièces d'or. Ces bourſes repréſentoient les années, & les pièces d'or les jours. En effet, des jours paſſés auprès de ſa tendre amie ſont d'or; aucun alliage ne ſauroit les altérer. La Fée remit une bourſe dans les mains du Damoiſel, & des pièces d'or dans celles de Geneviève. — C'eſt vous, lui dit-elle, qui

remplirez cette bourſe magique ; ſongez que ces ſignes de votre bonheur pourroient s'altérer dans vos mains, ſi vous ceſſiez d'avoir dans votre penſée & dans votre cœur l'aimable Damoiſel. Et vous, heureux Damoiſel, avant que ſortiez d'ici, faut que receviez le portrait de Geneviève ; c'eſt lui que porterez ſuſpendu en tous lieux. Avez déja reçu de la Fée Pantanimée un chiffre ; c'eſt un cœur, ayant pour ſupport des branches de laurier. Voici votre cachet, celui avec lequel ſcellerez vos ſecrets & vos ordres : deux lettres en compoſent le fond ; une guirlande de fleurs les entoure, & une flamme les ſurmonte —. Le Damoiſel remercia la Fée Joliette, qui remit le cachet à Geneviève, en lui diſant : — C'eſt à vous qu'appartient le droit de donner vos chiffres ; de ma main il n'y trouveroit pas la moitié de ſon prix —. Geneviève préſenta ſon chiffre au Damoiſel, qui mit un genou en terre, & le reçut avec ce plaiſir religieux & pudibond qu'il eſt impoſſible d'exprimer.

La Fée s'aſſit devant une table ; elle étoit

couverte de couleurs, de palettes & de pinceaux : c'étoient les plus brillantes couleurs & les pinceaux les plus légers ; le marbre qui ſervoit à broyer étoit plus chaud que le marbre ordinaire. Sous le ciſeau de la Fée Joliette, un morceau de vélin, détaché de ſa feuille, préſentoit un médaillon ovale, qui n'alloit plus offrir une ſurface blanche & muette. Geneviève avoit pris place : le Damoiſel étoit à genoux, à gauche; il tenoit une des mains de Geneviève : l'œil de la Damoiſelle, tourné & jetté vers lui, offroit un globe brillant qui ſembloit couvrir la tête du Damoiſel d'une douce auréole, & ſembloit recevoir de lui toute ſa lumière. La Fée trouva cet œil ſi beau, que ſon pinceau en eut bientôt fixé l'image ſur le vélin. Le Damoiſel porta ſa main ſur la main de la Fée, & en fit tomber le pinceau. — Arrêtez-vous, lui dit-il, en ai aſſez de ce bel œil; dit tout à la mienne penſée, & peint tout ce qui eſt dans moi. Comme il eſt vrai que ne veux voir que par l'œil de ma Dame, comme il eſt vrai que n'y a que ce bel œil qui me renvoie le jour dans toute
ſa

ſa beauté, ne veux rien de plus. Point ne ſuis fier; point ne veux promener devant tout le monde l'image de ma Dame. Ah! veux que ſon viſage reſte inconnu, & que ſon bel œil ſuffiſe. Ceux qui le verront diront : Voilà le plus bel œil qu'on puiſſe voir, & croiront ſans peine qu'il tient à la plus belle des figures. Qu'en penſez-vous, aimable Fée ? — Avez raiſon, & vous admire. Penſez choſes que doivent penſer un jour (mais y aura avant bien des ſiècles paſſés) les galans Chevaliers. Un jour, quand les Dames auront, à force de foibleſſes, prodigué, multiplié les dons de leurs portraits; quand ſe verront dans des doigts vils & groſſiers des portraits; quand au lieu de regarder ces faveurs comme un hommage, on les prendra comme un beſoin du luxe; quand ne ſera perſonne qui n'en ait, ſans utilité, ſans plaiſir, ſans en ſentir le prix : alors, beau Damoiſel, les Chevaliers imagineront ce que venez d'imaginer; ne demanderont aux Peintres qu'un œil qu'ils porteront à leurs doigts. Ce ſera une énigme qu'ils offriront à tous les curieux, & dont ils

garderont respectueusement la clef. Mais permettez que j'ajoute quelques traits à ce bel œil —. Elle reprit son pinceau. A peine elle avoit jetté quelques ombres & tracé quelques lignes, que le Damoisel se mit à sourire. — Je la retrouve, dit-il; c'est elle, sans que cela paroisse. Par quelle magie n'est-ce rien, & est-ce tout? C'est elle, & personne ne pourra la reconnoître...; il ne m'en faut pas davantage. — C'est ainsi, dit la Fée, que se porteront, au temps dont je viens de vous parler, tous les portraits: on les nommera *ni trop ni trop peu;* ils viendront après les *j'appartiens*. Portez toujours ce bel œil à votre doigt; ce sera un mauvais signe pour Geneviève quand le quitterez. Heureuse encore, si ne le quittez que pour la Fée Amourette. Elle vous le rendra soudain; car elle est bonne & ne retient personne long-temps dans ses chaînes: elle aime trop la liberté, & cède trop volontiers à l'Occasion, qui la mène par la main. Adieu, beau Damoisel, souvenez-vous de la Fée Joliette —.

Les portes du Palais s'ouvrent: le Da-

moiſel & Geneviève ſe trouvèrent dans la campagne, au côté oppoſé à celui par où ils étoient entrés. Qui fut content? ce fut Griel, qui dit à part ſoi : — La bonne nourriture qu'ai fait-là, ô mon Maître! O Alfred, que ne pouvez-vous ſavoir avec quel ſoin ai éduqué mon Elève! il eſt aimable, il eſt aimé, il en eſt digne; il cherche la gloire, il la méritera. De combien d'épreuves vient-il de triompher en peu de temps! Allons à la Cour du Roi Ecbert —. Il donna du cor, & partit. Le Damoiſel entendit ce ſon bruyant, & s'écria : » — Vous ſuis, Génie protecteur; vole à la Gloire, vole à la Cour — «. La Nourrice tenoit dans ſes bras Geneviève : — Heureuſe Damoiſelle, avez donc trouvé votre Damoiſel — ! Geneviève ne put que lui dire : — C'eſt fait .... —. Chapelle attendoit. Le Damoiſel monta ſur ſon cheval : Geneviève fut placée ſur celui du Chevalier de Graſilinde; la Nourrice s'aſſit en croupe de celui de Chapelle. A l'arçon du cheval de l'Ecuyer pendoit la tête d'Agobard; le portrait de Graſilinde étoit couvert de l'écu du Da-

moifel. Ainfi chevauchoit cette troupe heureufe.

Ils arrivèrent à Londres l'avant-veille d'un fameux tournoi. Les Hérauts d'armes reçurent la demande du Damoifel pour l'Ordre de Chevalerie, & l'infcrivirent fur la lifte des Chevaliers affaillans & tenans tout-à-la-fois. Il venoit attaquer & défendre, provoquer & foutenir le combat à outrance, les combats cruels à la barrière. On lui demanda fa devife, il donna celle-ci : *Au Damoifel qui va cherchant fon nom & fon père, honneur & merci.* — La verrez reluire fur mon écu, cette devife, à côté du chiffre où eft un cœur ayant pour fupport deux branches de laurier. Au furplus, annoncez à fa Sérénité le Roi Ecbert, que le Vainqueur d'Agobard eft ici, & qu'il lui en apporte la tête. Annoncez à Dame Grafilinde que le Vainqueur de fon Chevalier vient lui rendre fon portrait —.

Les Hérauts d'armes s'acquittèrent du meffage. Le Roi Ecbert, qui avoit été prévenu par Griel, dépêcha vers le Damoifel les premiers Chevaliers de fa Cour,

& l'attendoit avec impatience pour lui conférer l'Ordre de Chevalerie, & lui accorder les honneurs du Château Royal. Dame Grafilinde lui députa, non point un Chevalier, mais un bien joli Page, leſte, fin & diſcret, qui portoit des tablettes couvertes de drap d'or, dans leſquelles un ſtyle d'or avoit gravé un diſcret rendez-vous pour le ſoir même, & lui promettoit grandes faveurs, accueil brillant, & tout ce que Chevalier, appuyé du crédit d'une Dame favorite, peut obtenir. Le bon Griel avoit preſſenti le billet, & ſe trouvoit dans ce moment auprès du Damoiſel, à qui il étoit venu demander l'honneur d'être ſon Ecuyer pendant la durée du tournoi. L'infatigable Griel ne ceſſoit d'avoir l'œil ouvert ſur ſon Elève; & il eût paſſé des inſtans bien douloureux, s'il n'avoit pas pu ſe tenir auprès de lui pendant les combats, pour le couvrir ou pour le conforter. Le Damoiſel vouloit refuſer le rendez-vous de Dame Graſilinde. Griel l'arrêta, & lui dit en déguiſant ſa voix : — Rien n'en faites; ici loyale affection & haine vené-

neufe ne ceffent d'agiter les ames de Cour : faut choifir , être cajolé ou être déteſté. Haines de Dames font interminables : point ne vous confeille de les braver ; & puis , fachez que le premier devoir de Chevalerie eſt courtoifie & fervage. Dame Grafilinde eſt Princeffe , Favorite , peut tout ce qu'elle veut. Va vous faire un renom plus glorieux que ne fauriez avoir après mille combats ; va faire de vous un Prince par la magnificence ; va vous montrer comme l'efpoir & la gloire de la Bretagne. C'eſt à vous à mériter tant de biens ; faut deviner chofes que n'oferoit vous demander ; faut voire lui épargner honte & avances trop marquées : ainfi en va à la Cour. — Mais Geneviève & mes fermens ! — Avez donc oublié les amourettes ? Dame Geneviève ne fauroit vouloir les défendre , feriez l'unique. Amourettes utiles ne font condamnables ; & puis , c'eſt fi-tôt fini — ! Le Damoifel , avant de répondre , regarda Geneviève , qui lui dit : — Vois bien que eſt une néceffité ; ai vu dans le Palais de Beauté que deviez être coupable de deux Amourettes :

n'en ai plus qu'une à craindre; vous baille liberté —. Le Damoisel prit le ſtyle, & grava, dans les tablettes de Dame Graſilinde, rien que ce mot: *Irai.* — Que Dame Geneviève a bien fait, dit Griel, de prendre le parti de la douceur! Dame, ſouvienne vous toujours que beauté n'eſt rien ſans bonté; beauté ſéduit, bonté attache —.

Le Roi Ecbert n'étoit plus jeune; il ne pouvoit plus monter à cheval, courir le monde, & le remplir du bruit de ſes hauts faits: il ſe bornoit à entretenir dans ſa Cour le feu de la Chevalerie, à bien gouverner la Grande-Bretagne, & à courtoiſer les Dames. Il n'étoit plus dans l'âge où les Dames ont de grands dangers à courir dans le tête-à-tête avec nous; il étoit calme, & le feu qui le brûloit étoit plutôt celui de l'amitié. Il avoit donné la préférence à la Princeſſe Graſilinde, autant parce qu'elle étoit Princeſſe, que par rapport à ſa beauté. Graſilinde ſe dédommageoit, par l'uſage du crédit & de l'autorité, de l'abſence des plaiſirs. Le Roi Ecbert venoit la conſulter tous les ſoirs ſur le travail du lendemain.

Les Miniſtres ſe rendoient auprès d'elle ; le deſtin de la Grande-Bretagne dépendoit d'un oui ou d'un non de Graſilinde. Le matin, les Chevaliers venoient prendre ſes ordres ; c'eſt le matin qu'elle donnoit des Chefs à l'armée, des Gouverneurs aux Provinces, & des Maîtres aux ſept Royaumes. On n'en murmuroit point, parce que Graſilinde n'abuſoit point de ſa puiſſance, & que tous les Chevaliers étoient flattés de recevoir de ſes mains toutes les faveurs de la Cour. On appelloit les entrevues du Roi Ecbert avec Graſilinde, *le ſouper du Roi*.

A peine il étoit nuit, que le Page étoit venu trouver le Damoiſel. Il avoit pris dans ſes mains le portrait de Graſilinde, ſur lequel il avoit jetté une gaze. Il monta ſur le ſecond perron du Château, & là, prit un petit eſcalier à gauche ; car, vous le ſavez, les plaiſirs montent rarement ſur les grands perrons : ils vont, à bas bruit, par des eſcaliers dérobés, ſe gliſſent, s'introduiſent par les petites portes à peine entr'ouvertes. Celui qui vous dira : Ami Lecteur, mes deux battans ſont toujours ouverts aux

plaiſirs, ne le croyez point; il ment. Les plaiſirs! les plaiſirs! eh! bon Dieu, qu'ils tiennent peu de place! qu'ils ont peu d'eſcorte! & comme ils diſparoiſſent ſans qu'on s'en apperçoive! Heureux celui qui ſait en tenir un en charte privée! qu'il ait ſoin de lui couper & les pieds & les aîles!

Le Damoiſel ne trouva point une vaſte antichambre dans le logement de Graſilinde. La Princeſſe étoit ſi bonne, qu'elle ne faiſoit attendre aucun Chevalier au milieu de ſes Laquais. Quelque grande que fût ſa faveur, elle eût craint de faire un affront à la Chevalerie; elle avoit jugé plus convenable d'agrandir ſon ſallon aux dépens de l'antichambre & de ſon arrière-ſallon. Pour celui-ci, il étoit bien petit, bien bas plafonné; c'étoit une niche, ornée de dorures, de tableaux: dans les quatre encoignures, des cryſtaux, placés ſur des buffets de laque, portoient des fleurs, qui répandoient une odeur douce. Graſilinde étoit couverte de ces gros diamans & de ces grenats orientaux, que Charlemagne, au retour de ſes conquêtes d'Italie, avoit donnés au Roi

Ecbert. C'étoient les diamans de la Couronne. Grafilinde n'avoit, par le droit de la naiſſance, qu'une petite Couronne ducale à mettre ſur ſa tête ; mais les Amours lui en avoient préſenté, depuis long-temps, une bien plus grande. Grafilinde, qui n'étoit point orgueilleuſe (vraie beauté, vrai mérite n'ont point d'orgueil), échangeoit volontiers la Couronne ducale & la royale pour la couronne de fleurs qu'un aimable Chevalier avoit pris ſoin de lui treſſer au lever de l'aurore ; c'étoit celle-là, mêlée parmi les boucles de ſes beaux cheveux dorés, qu'elle avoit ſur ſa tête quand le Damoiſel parut devant elle. Il s'inclina & ſe tint la tête penchée vers ſes pieds, juſqu'à ce que Grafilinde lui eût dit d'approcher. — Princeſſe, dit-il, vous rends ce portrait qu'un Chevalier malheureux n'a pu conſerver davantage. — Beau Damoiſel, ce qui me conſole, c'eſt qu'il eſt tombé dans des mains peu capables de profaner de pareils dons. — C'étoit, Princeſſe, le premier qu'euſſe touché, voire qu'euſſe vu ; ai bien ſenti que l'original devoit être par-

fait, puiſque tant parfaite étoit l'image. Ores que vous vois, ſens encore mieux qu'avois bien deviné. Heureux cil qui le portera déſormais — ! A ces mots, il le poſa ſur une table devant une caſſette garnie de fleurs : — Voilà l'hommage pur que votre image doit recevoir —. Graſilinde rougiſſoit ; car elle ſavoit que la conquête du portrait la livroit preſque au beau Damoiſel. Elle rougiſſoit, comme font toutes nos Dames, mais ne reculoit point. — Savez, dit-elle, ſans doute, que par la poſſeſſion de mon portrait, avez acquis de grands droits ſur moi ? Imprudente ai été ; avois cru mon Chevalier invincible —. Rien ne craignez, dit le Damoiſel ; ſi ſaviez ce qui ſe paſſe dans mes penſées, verriez bien qu'éloigné ſuis d'avoir des ordres à vous donner : ains plutôt ſuis-je prêt à vous obéir en toutes choſes des plus difficiles —. Il mit un genou en terre : — Vous l'aſſure par ferment —. Dans ce moment, le jour s'obſcurciſſoit, la nuit paroiſſoit deſcendre ſur les vitraux de l'appartement. C'étoit la Princeſſe que

l'éclat incommodoit, & qui, sur le verre un peu trop diaphane, faisoit couler, au moyen d'un ressort, un taffetas lilas, qui interceptoit les deux tiers du jour. Le Damoisel n'y voyoit plus qu'assez, pour ne pas perdre de vue la Princesse & tous ses charmes. La Princesse lui avoit abandonné sa main, pour le relever en apparence, mais bien plutôt pour le retenir à ses pieds ; cette main avoit été bientôt couverte de vingt baisers. La Princesse les avoit tous sentis & tous comptés. Elle ne parloit plus que par monosyllabes : le Damoisel lui répondoit de même. Il étoit bien timide : eh ! s'il ne l'eût pas été, si Grasilinde n'eût point senti sur sa main le duvet d'un baiser virginal, & cette chaleur novice d'une première sensibilité, elle l'auroit repoussé. Un Chevalier sans délicatesse, un Chevalier livré à la routine des jouissances, l'auroit effarouchée. Elle vouloit bien être la conquête d'un Damoisel tout neuf, & non point la proie d'un vautour d'Amour. Il falloit voir le beau Damoisel, la chaleur de son front, l'incarnat

carnat de ſes joues, le feu de ſes yeux, & enfin toute l'expreſſion de ſa perſonne. C'étoit l'Amour aux genoux de ſa mère; c'étoit Vénus, careſſant ſon fils. Nous n'en dirons pas davantage..... Nous ne nous ſommes point chargés de révéler des myſtères.

Graſilinde promit au Damoiſel aſſiſtance, faveur & accueil diſtingué. — Point n'êtes riche, lui dit-elle; n'avez que la cape & l'épée, le Roi Ecbert va vous donner de quoi tenir état de grand Banneret tel que le méritez. En attendant que le Roi vous ouvre ſes tréſors, faut que receviez les préſens que demain vous enverrai. Veulx que paroiſſiez un des plus brillans au tournoi; veulx qu'au ſiége de Silley ſoyez traité en Prince; veulx... — Elle alloit former d'autres vœux; car il eſt naturel de vouloir élever ſon Damoiſel, ſon ami, par-deſſus tous les autres Chevaliers. — Parlerai de vous, dit-elle, ce ſoir au Roi; vous annoncerai aux Chevaliers, & verrez, demain, quand vous préſenterez au Roi, ſi mal vous aurai ſervi. — Du

mal de vous, dit le Damoifel; ne crois jamais qu'il m'en advienne, pas même de vos yeux; car en poffédez, Princeffe, le tant doux remède..... —. Il tira fa révérence, & fortit, en emportant la ceinture de la Princeffe, pour lui fervir d'écharpe. C'étoit l'ufage autrefois : fi-tôt qu'un Chevalier avoit touché à la ceinture de fa Dame, il l'emportoit en figne de poffeffion. Tel étoit l'efprit de l'ufage. La galanterie, qui fait farder les penfées, en adouciffoit le mot; &, grace à cette adroite convention, les Dames étoient difpenfées d'en rougir.

Le Damoifel, en retournant à fon logis, ne put que revenir à la belle Geneviève. Comment paroître en fa préfence ? c'étoit un autre embarras. Geneviève devina tout, au premier coup-d'œil. — Avez, lui ditelle, été bien reçu ? — Oui, lui dit-il; n'ai pu m'en défendre : un moment ai oublié ma Damoifelle. — Vous le pardonne, fi n'ai perdu qu'un moment; étoit une néceffité que viffiez la Princeffe. M'attendois à tout le refte; vous le pardonne. On la dit bien

jolie, bien aimable. — On a dit vrai. — Tant mieux pour vous. — Que êtes bonne, Geneviève! — Eſt-ce que voudrois affliger mon ami! Si a des torts envers moi, & ſi m'eſt attaché, ſera aſſez puni par lui-même. Vous pardonne, mon doux ami —.

Le lendemain, la Princeſſe ne manqua point de lui envoyer les préſens dont elle lui avoit parlé; c'étoient des caſaques d'étoffes d'or & d'argent, des ſoies tiſſues aux Indes, un caſque doré, des gantelets d'un acier luiſant, un ſuperbe caparaçon, & une lance de parade, telle que le Roi n'en avoit porté de plus belle; trois chevaux, les meilleurs du Danemarck & de la Bretagne, pour le combat, & trois Andalous fins, pour les pas d'armes. Une douzaine d'Eſtafiers, autant de Damerets & de Pages, eurent ordre de le ſervir, tous bariolés de ſes couleurs. Graſilinde ne lui demandoit, en témoignage public de ſa reconnoiſſance, que de ſoutenir, en l'honneur d'elle, le premier pas d'armes, & de rompre ſix lances. Il promit, & on verra s'il ne tint point parole.

L'heure du lever du Roi étant venue, il s'achemina vers le Château. Chapelle portoit la tête d'Agobard ; il tenoit le feuillet que la Fée Pantanimée lui avoit confié du regiſtre de véritable Grandeur, &, dans ſes doigts, il avoit l'œil que la Fée Joliette avoit peint dans le Palais de Beauté. Il s'étoit couvert de ſon écu, ſur lequel on liſoit cette deviſe religieuſe : *Au Damoiſel qui va cherchant ſon nom & ſon père, honneur & merci.* On ſe tromperoit, ſi on croyoit que le lever du Roi ſoit le moment le moins intéreſſant de la Cour. D'abord, c'eſt un Monarque puiſſant, qui ſe montre pour la première fois du jour ; autour de lui ſe raſſemblent tout ce que la Nobleſſe & la Chevalerie ont de plus illuſtre, les Ambaſſadeurs, les Grands-Référendaires, les Clercs du Secret, les Savans, les Prélats. Le Damoiſel y vit, dans les premières antichambres, la fleur de la Chevalerie, les Compagnons des hauts faits de Chevalerie, Floreſtan, Galvanes, Ogier-le-Danois, Huon de Bordeaux, le Chevalier du Soleil, Quedragant, & Périon, père vaillant des

Amadis. Il les ſalua tous profondément; &, intimidé par leur préſence, il attendit, avec modeſtie, que l'Introducteur de ſervice vînt le prendre par la main. Tous les Chevaliers étoient entrés, & formoient un cercle autour du Monarque. Le Grand-Référendaire tenoit dans ſes mains une feuille; le Roi étoit aſſis, ayant ſon chapeau ſur la tête, dont le bouton étoit formé d'une brillante eſcarboucle. Le Damoiſel fut introduit. Il ſe préſenta au Roi Ecbert avec nobleſſe & modeſtie : — Sire, dit-il, vous apporte la tête d'Agobard : heureux me crois d'avoir rencontré & occis ce vaillant & terrible Conjuré. — Le Roi fit un ſigne de contentement; car Ecbert parloit peu. L'étiquette voulut que les Rois parlaſſent peu à leurs Sujets, & même aux Etrangers; étiquette gênante, que les grands Monarques ont toujours dédaignée. Le Grand-Référendaire lut à haute voix ce qui étoit contenu ſur la feuille qu'il tenoit dans ſa main; c'étoient les exploits du Damoiſel :

Au Damoiſel qui va cherchant ſon nom & ſon père, honneur & merci.

Premier fait d'armes : il a vaincu un Chevalier qui défendoit le portrait de la Princeſſe Graſilinde, & lui a laiſſé la vie.

Seconde victoire : il a paſſé une nuit dans le Château de la Ducheſſe de Septimanie, & en eſt ſorti auſſi ſage qu'il y étoit entré.

Troiſième triomphe : il a attaqué & terraſſé le Conſpirateur d'Agobard, dont il a apporté la tête.

Quatrième exploit : il a gravi la montagne eſcarpée de vraie Grandeur ; il y a montré force, courage, humanité ; a atteint au ſommet, & en a apporté le feuillet ſur lequel la Fée Pantanimée a appoſé ſon hiérogliphe. La Fée lui a donné pour chiffre un cœur, ayant deux branches de laurier pour ſupport.

Cinquième épreuve : il a habité les Hameaux, a aimé la vie paſtorale, s'eſt montré ſenſible.

Sixième épreuve : il y a rencontré Gene-

viève ; il l'a respectée autant qu'il l'a aimée.
— Ah ! pour cela, reprit le Damoisel, onc ne sauroit-on tant aimer & autant respecter —.

Septième épreuve : a voulu se séparer de Geneviève pour aller venger son père ; a regretté le temps qu'il a passé avec elle.

Huitième triomphe : il a parcouru le Palais de Beauté, en est sorti sans reproche, avec le renom du plus loyal Chevalier que fut onc. La Fée Joliette lui a remis cet œil, qui orne son doigt. Depuis qu'il est ici, il est une Dame qui pourroit ajouter à cette liste une neuvième épreuve en faveur du Damoisel.

— Qui mérita, s'écria un Héraut d'armes, autant que lui l'Ordre de Chevalerie ?

— Personne, répondit le brave Ogier.

— Personne —, répondirent tous les Chevaliers présens.

— Avancez, beau Damoisel, dit Ecbert, & recevez l'Ordre de Chevalerie. Chevaliers, dit le Roi, en se tournant vers les Chevaliers, un Damoisel qui veut être reçu Chevalier, doit, au préalable, affirmer,

par ferment; qu'il eſt noble de parage. Moi, qui connois le père du Damoiſel, moi, qui le pleure encore, puis vous certifier qu'il ne lui manque rien en lignée : vous le jure, foi de Chevalier —. Le Roi ſe tint debout, ôta ſon chapeau, brandit ſon épée nue, & répéta le ferment. — Chevaliers, vous le jure —. Tous les Chevaliers, ayant l'épée à la main, ſaluèrent, en ſigne de conſentement. Le Damoiſel, au milieu de ces épées nues, s'avança vers le Roi, reçut l'accolade, l'épée, le ſoufflet & les éperons. Tous les Chevaliers lui donnèrent l'accolade, & il conſerva toujours pour nom le Damoiſel.

— Si n'étiez fils d'un ſi grand Guerrier, lui dit le Roi, vous dirois : Etes déja digne de votre père ; mais vous reſte d'autres exploits à ſignaler : allez vous couvrir de gloire au ſiége de Silley ; & puis, peut-être, vous dirai quel fut votre père —. Le Damoiſel s'inclina, baiſa la main du Roi, & ſe retira à la ſuite des Chevaliers, qu'un Huiſſier appelloit l'un après l'autre, & qui tous prenoient rang à meſure. Le

Damoisel fut le dernier appellé, & le premier à marcher dans la galerie. On admira sa jeunesse, sa valeur, & son respect pour les Dames. Le Roi lui avoit promis un état au-dessus de ses espérances, & il devoit dîner avec le Monarque chez la Princesse Grasilinde.

Le Damoisel, rempli du sentiment de la reconnoissance, s'empressa de se rendre auprès de la Princesse. — Vous dois tout, dit-il : m'en souviendrai tant que vie me durera. — Avez, lui dit la Princesse, un autre souvenir à conserver de moi. — Pour celui-là, n'osois vous en parler ; mais le jurois tout bas. — Aimable Damoisel, ai ignoré qu'aviez avec vous une Damoiselle : rien ne m'en avez dit. — Point ne me l'avez demandé. — Ah ! parlez sans feintise ; m'en auriez-vous fait l'aveu — ? Le Damoisel se tut, rougit, trembla, fut décontenancé. — Vois bien, à votre embarras, que ne savez mentir. — Est vrai que ne mentis jamais. — Vous pardonne, & ne vous en suis pas moins attachée. — Et moi, dit le Damoisel, pas moins ne

vous donne, après ma Damoiselle, la première de mes pensées. — Point n'en veulx davantage; mais veulx voir la belle Geneviève: en ferai mon amie. — Volontiers; votre amie elle sera: elle est bonne, elle est douce. Ah! n'a pas autant de graces que vous, Princesse, mais a autant de bonté —.

L'arrivée du Roi interrompit cette conversation. Le beau Périon, Amant autrefois de la prude & dévote Elizène des Gaules, & qui soupiroit pour Grasilinde, devina une partie de l'entretien du Damoisel & de la Princesse. Florestan, qui se flattoit d'un espoir décevant, regarda le Damoisel d'un œil d'envie. Il n'y eut pas, jusqu'au volage Galaor, qui ne se crût en droit de l'emporter sur le modeste Damoisel, qui les saluoit tous l'un après l'autre, se mettoit à sa place, parloit peu, ne promettoit rien, & se disposoit intérieurement à la plus téméraire attaque & à la défense la plus opiniâtre. Quoiqu'au bout de la table il n'en attiroit pas moins tous les regards de Grasilinde & toutes les attentions du Roi Ecbert. C'est à lui que le Roi fit présenter le pre-

mier morceau de cochon, qui étoit le mets le plus apparent & le plus affriandé, qu'on ne servoit qu'à la table des Rois, des Princes & des Chevaliers.

On se préparoit aux tournois; des quatre parties du monde arrivoit à Londres une foule innombrable de Chevaliers, armés de toutes pièces, parce qu'on avoit annoncé liberté plénière & le combat à outrance. Le jour donné pour tant de hauts faits, les barrières furent fermées aux deux bouts de la lice. Un amphithéâtre étoit élevé pour les Dames, sur le centre, en face des siéges des Juges du camp. Le Roi avoit voulu présider. Les Sergens d'armes devoient surveiller aux combats. Bliomberis, le fils du fameux Palamède & de l'infortunée Arlinde, cousin du fier Perceval & du galant Lancelot, amoureux de la belle Genièvre, se présenta le premier. Il étoit l'Etranger le plus connu: son aïeul Boort régnoit à Gannes, Ville voisine de Cramalot, Capitale immortalisée par la demeure du Roi Artus & par l'institution des Chevaliers de la Table-Ronde. Le Damoisel avoit

demandé & obtenu l'honneur d'être le Chevalier tenant pendant la première journée. Grafilinde lui avoit permis de s'annoncer fon Chevalier. Il fe promenoit modeftement, mais inébranlable fur fon cheval Danois, brandiffant fa lance dorée & enrubannée à la ferre. Griel, toujours mafqué, le fuivoit de près; Chapelle d'un peu plus loin. Il attendit à l'un des bouts de la lice le jeune Bliomberis, qui paffadoit fous l'amphithéâtre des Dames, & qui faluoit les Juges du camp. Le cor fonna : le Damoifel fit figne à Griel de fonner; autant Bliomberis en fit faire à fon Ecuyer. Les deux Chevaliers ayant pris du champ, coururent fus; le Damoifel vit au paffer que Bliomberis n'avoit pas la ferre bonne : au fecond coup, il l'enleva de fes arçons, & le jetta hors des barrières. Les fanfares applaudirent; Bliomberis fe retira, moulu de fa chûte, & honteux de fa foible défenfe. Floreftan fe préfenta le fecond; il caracola fur fon cheval alezan avec une foupleffe & une grace étonnantes. A la rencontre du Damoifel, il lui préfenta la main,

main, jetta ſa lance, & lui dit : — Nous ſommes rivaux ; c'eſt avec le fer que la préférence doit être conquiſe —. Le Damoiſel avoit en même-temps jetté ſa lance, relevé la viſière de ſon caſque & fait briller ſon épée. Tous deux avoient remis la bride de leurs chevaux à leurs Ecuyers ; ils s'avançoient fièrement & avec aſſurance au milieu de la lice : dans leurs bras nerveux, la lame tranchante paroiſſoit une arme de triomphe ; la pointe menaçante étoit levée. Au ſignal convenu, le fer fut pointé contre leurs poitrines, & l'adreſſe & la valeur pouvoient ſeules en détourner la direction. Le feu jailliſſoit en éclairs du choc de leurs lames ; leurs écus, entamés par les coups d'eſtoc, faiſoient retentir les airs & frémir les aſſiſtans. Tantôt attaqué, tantôt ſur la défenſive, le Damoiſel tantôt avançoit ; tantôt, forcé de reculer, tournant autour de Floreſtan, parant tous ſes coups, pouſſant l'un & l'autre par mouvemens meſurés des cris de fureur, la mort ſembloit menacer tantôt l'un & puis l'autre. L'œil avoit peine à ſuivre la vivacité de

leurs feintes, des paſſes & des coups ; un ſilence conſternant régnoit dans l'aſſemblée : enfin, l'heureux Damoiſel atteignit Floreſtan au défaut de ſa cotte-d'armes, & ſon épée ſe fit jour ſous l'épaulière. Le coup étoit mortel : Floreſtan, étouffé par le ſang, tomba à la renverſe. Le Damoiſel permit à ſon Ecuyer de l'enlever. Périon ſe préſenta. La gloire de ce brave Chevalier étoit capable d'intimider le Damoiſel ; il ſongea à ſon père : une vigueur nouvelle précipita ſon ſang dans ſes veines, & il s'avança. Périon, la lance en arrêt, atteignit au milieu de l'écu du Damoiſel. Le Damoiſel, au retour, courut la lance levée, & enfonça l'écu de Périon. C'étoit coup pour coup. L'amphithéâtre retentit des battemens de mains. Périon jetta ſon écu, & courut avec la lance, en préſentant ſa poitrine découverte. Le Damoiſel en fit autant ; ils ſe heurtèrent d'un choc ſi rude, que leurs chevaux ſe cabrèrent & reculèrent en arrière. Les deux combattans tirèrent l'épée. Périon avoit ſon épée enchantée, la même que la ſœur d'Argalus lui avoit

dérobée autrefois ; le Damoifel avoit dans fes mains celle de fon père. Au premier choc, l'épée de Périon rendit un feu verd & éblouiffant. Le Damoifel, pour fe préferver de l'enchantement, évita de frapper fur la lame, écarta Périon avec la pointe, & dirigea fes coups d'eftoc fur la main de fon adverfaire. Il fit fi bien, que Périon, ne pouvant parer les coups, fut obligé de laiffer échapper fon épée de fa main meurtrière. Le Damoifel vouloit la ramaffer ; il eut une lutte vigoureufe à effuyer. Périon défendoit fon épée ; le Damoifel l'empêchoit de s'en faifir : leurs mains, enlacées l'une dans l'autre, reffembloient à deux ferpens étroitement liés : genoux contre genoux, pieds contre pieds, la contraction de leurs mufcles annonçoit la force démefurée de leurs efforts. Ni l'un ni l'autre n'avoit perdu terre : ils plioient enfemble, & fe relevoient comme deux arbuftes, courbés par des vents furieux. Toute l'affemblée étoit incertaine & attentive, & n'ofoit faire des vœux pour aucun d'eux, tant une égale valeur l'intéreffoit

également. Périon, vieilli dans les combats; le Damoifel, jeune, mais vigoureux, & brûlé de la foif de la gloire, étoient deux rivaux dignes de fe combattre. Périon demanda trève : le Damoifel refufa. Périon, irrité du refus, fentit fa colère s'allumer, & jura tout haut qu'il ne feroit point de quartier au Damoifel. Le Damoifel ne jura point, & promit de le vaincre. Si on a une idée d'un combat de Géans, de la force des coups qu'ils fe portoient, on aura une idée de la lutte de ces deux adverfaires. Enfin, le Damoifel s'étant heureufement dégagé des mains de Périon, après avoir tourné autour de lui, s'étoit élancé, le genou levé fur fon eftomac, l'avoit ébranlé; &, profitant de fon ébranlement, avoit redoublé d'efforts & l'avoit renverfé par terre. Il avoit auffi-tôt mis fon pied fur fa poitrine. — Avoue, lui dit-il, Chevalier, que tu es vaincu, & que ton épée eft à moi —. Périon en fit l'aveu. Le Damoifel lui tendit la main, & lui rendit fon épée : — Ne veulx porter, dit-il, d'autre épée que la mienne; elle a honoré le bras

de mon père, elle m'eſt infiniment précieuſe ; quoique je vous aie vaincu, je n'ignore point que vous êtes la terreur des Chevaliers, & le père d'une nombreuſe famille que je reſpecte —. Périon ouvrit ſes bras & ſerra tendrement le Damoiſel contre ſon ſein. Une foule de Chevaliers ſe prèſentèrent : mais ils furent ſi-tôt vaincus, & ſi facilement, qu'il ſeroit inutile d'en parler ; c'étoit un jeu d'enfant pour le Damoiſel. Le plus redoutable, qui finit la journée, ce fut l'aimable & volage Galaor. Ce Guerrier charmant, toujours bleſſé ou des traits de l'Amour ou de ceux de la Gloire, en ſe battant ou contre l'un ou contre l'autre, ne faiſoit jamais que changer de bleſſures. Nous ne raconterons point les coups de main de Galaor & du Damoiſel. Galaor avoit moins de force que Périon, mais il avoit plus de graces que ſon pere : ſon jeu étoit brouillé, fin, & il paroit avec la plus grande adreſſe. Il fut vaincu comme tous les autres, & fut le premier à rire de ſa déconvenue, & à s'en conſoler auprès des Dames de la Cour. Ainſi finit la pre-

mière journée. Le Damoiſel fit hommage de toutes ſes victoires à la Princeſſe Grafilinde, qui étoit enchantée de ſa valeur, qui lui donna ſa main à baiſer & un diamant du plus grand prix. Grafilinde voulut plus encore ; elle exigea que le Damoiſel lui ſervît d'Ecuyer & de Chevalier toute la ſoirée. Un grand repas étoit ordonné, où le Damoiſel prit place entre le Roi & la Princeſſe. Le repas fini, le Damoiſel vouloit ſe retirer ; la Princeſſe le retint par le bras, & lui dit tout haut : — Reſtez, beau Damoiſel ; j'ai quelque choſe d'important à vous communiquer —. Le Damoiſel reſta ; il donna le bras à Grafilinde, qui entra dans ſes appartemens.... On devine ce que nous dirions peut-être mal, & ce que nous devons taire.

Le Damoiſel revit le lendemain avec joie, & ne fut point effrayé des nouveaux combats qu'il alloit livrer. Mais ſi le premier jour avoit été donné tout entier à Grafilinde, celui-ci étoit tout pour Geneviève. La Damoiſelle avoit pris place ſur le devant de l'amphithéâtre. Le Damoiſel étoit

Chevalier aſſaillant. Nous ne compterons point tous les coups de lance qu'il donna dans cette ſeconde journée, & les victoires qu'il remporta; nous ne parlerons que de celle qui lui coûta le plus, & qui fut la plus illuſtre. C'étoit un Chevalier vêtu de noir, dont le cheval étoit caparaçonné de même. Il portoit un écu de fer : au milieu étoit gravée une tête de mort; ſa deviſe étoit : *Vais cherchant & donnant la mort.* Il avoit conſervé ſa viſière baiſſée, avoit refuſé de dire ſon nom aux Hérauts d'armes, & s'étoit ſoumis à toutes les rigueurs des combats à outrance; ſon corps, s'il étoit vaincu, devoit être foulé aux pieds du cheval de ſon adverſaire, & devenir la pâture des vautours. Le Damoiſel, avant d'entrer en lice avec ce terrible combattant, ne put ſe défendre de faire un grand ſigne de croix, & de regarder piteuſement Geneviève, qui verſoit des larmes. Graſilinde pleuroit auſſi. Tous les aſſiſtans étoient conſternés. Deux fois le Roi voulut empêcher le combat : deux fois le Damoiſel le fit prier de permettre qu'il ſe meſurât avec ce terrible

Chevalier. Le Damoifel refufa de recevoir le baifer d'ufage, & de faire le moindre pacte avec lui. Il coupa avec fon épée l'air qu'ils refpiroient, pour lui annoncer qu'il ne vouloit rien avoir de commun avec lui. L'Inconnu jetta fon écu, découvrit fa poitrine : il n'avoit point de cotte de mailles ; le Damoifel n'en avoit pas non plus. Il quitta fon cafque, & combattit la tête découverte. L'Inconnu laiffa fa vifière baiffée. Ils combattoient avec une fureur extrême ; c'étoit l'opiniâtreté, l'acharnement, la rage. *Mort*, s'écrioient-ils ; *mort*. Le fang ruiffeloit de leurs nombreufes bleffures. Le même coup ayant rompu leurs épées, ils attaquoient avec les tronçons qui étoient reftés dans leurs mains, & qui leur faifoient de larges & effrayantes plaies. Un coup porté au cœur, fit chanceler l'Inconnu ; il fe trouvoit auprès du perron. — Tu peux me tuer, dit-il au Damoifel ; tu le peux, difpofe de mon corps ; il y a trop long-temps que je fouffre dans cette prifon maladreufe. — Non, lui dit le Damoifel, non ; je te fais grace : je te rends la liberté. Tu es in-

fortuné, je le vois, & tous les malheureux ſont nés mes amis; permets ſeulement que je te préſente à ma Damoiſelle : tu ſeras libre de t'éloigner auſſi-tôt. — Le veulx bien, répondit l'Inconnu —. Le Damoiſel le préſenta à Geneviève. — Damoiſelle, voilà mon Captif; avez vu ce qu'ai fait pour le vaincre : n'y a rien que ne fiſſe pour vous —. L'Inconnu reſta immobile ; &, revenant, après un long ſilence, de ſon étonnement léthargique, il ſe pencha à l'oreille de Geneviève : — N'êtes-vous pas, lui dit-il tout bas, la fille infortunée d'Onolorie ? en êtes la vivante image. — Oui, répondit en tremblant Geneviève. — Eh bien, ſachez qu'avez trouvé votre père. — Mon père ! — Chut ! votre joie pourroit me devenir funeſte ; ſuis ſuſpect ici. Ce Damoiſel, qui m'a vaincu, eſt, le vois bien, votre Chevalier. — Oui. — Adonc pourroit m'acquitter, en vous donnant un jour à lui. Retournez vers Onolorie ; dites-lui que m'avez vu ; dites-lui que n'ai point perdu ſon ſouvenir, & que n'y a rien de vieilli en moi que mon corps ; mon cœur eſt

refté auffi jeune que quand lui jurai doux fervage. Dites-lui que peut fe mettre en marche devers Silley; que vais me rendre au fiége, dans le parti du Roi des Gaules —. Il donna fa main à Geneviève, qui la prit refpectueufement, & la couvrit de larmes de joie & de baifers. — Jeune Damoifel, dit-il, allez au fiége de Silley; vous y rencontrerai : fouhaite vous y conferver la vie qu'ici m'avez laiffée; peut-être y pourrai-je vous donner un plus grand bien : devinez fi pouvez. Adieu —. A ces mots, quoique bleffé, il piqua fon cheval : les barrières s'ouvrirent devant lui, & il fortit de Londres. Le Damoifel étoit trop dangereufement bleffé pour pouvoir foutenir la troifième journée. Le Roi ne voulut point permettre qu'il quittât fon lit. Grafilinde & Geneviève veillèrent fur lui. Le favant Vêtin étoit arrivé à point nommé; il lui donna des onguens qui cicatrisèrent dans peu de jours toutes fes plaies.

Il n'étoit bruit que du Damoifel; on ne parloit que de fes graces, de fa bonne mine, de fa valeur : il furpaffoit déja en

renom tous les Chevaliers. Un ſeul doute reſtoit, & c'étoient les Dames qui avoient élevé ce doute; ſavoir s'il étoit en même-temps le plus tendre & le plus délicat des Chevaliers. Ce point intéreſſoit eſſentiellement les Dames, & Geneviève ſur-tout; elle conſentit à être leur complice. Ne la blâmons point : qui de vous, Meſdames, n'en eût pas fait autant ?

Geneviève ſe déroba à ſes yeux, ſe cacha dans le Château. Le Damoiſel, alarmé de ſa fuite précipitée, ne ſavoit de quel côté porter ſes pas. Des Agens obſcurs & maſqués, lui atteſtèrent qu'elle n'étoit point éloignée de la Cour. Il n'eſt point de ſupplice égal à celui que le Damoiſel enduroit dans ſon incertitude. Il ne mangeoit plus, il ne dormoit plus : il pleuroit & ſe déſoloit. On vint l'avertir que Geneviève étoit tombée dans une caverne voiſine, qui, depuis un temps immémorial, étoit le repaire des lions. Il n'héſita point, prit ſon épée, & marcha avec joie dans la caverne. — Ah ! s'écria-t-il, l'aurai ſauvée, ou ne ſerai plus —. La vivacité de ſa marche,

ſon intrépidité, ſa paſſion qui lui fermoit les yeux ſur une mort terrible & certaine, pénétroient toute la Cour d'étonnement & d'admiration. Graſilinde lui ordonna de n'aller pas plus avant ; & le Roi lui jura qu'on l'avoit trompé, & que Geneviève n'étoit point dans la caverne aux lions. — Où eſt-elle donc ? où eſt-elle — ? Une Dame de la Cour lui dit que pluſieurs Chevaliers, irrités d'avoir été vaincus par lui, avoient enlevé Geneviève, qu'ils s'étoient retirés ſur la montagne d'Olly, & que là ils l'attendoient, pour fondre ſur lui à-la-fois, & pour le faire tomber ſous leurs coups. — Qu'ils y viennent, ces lâches raviſſeurs, s'écria-t-il, indignes de porter le beau nom de Chevaliers ; qu'ils oſent m'attendre, ils verront que je les brave tous, & que je pourrai peut-être les punir tous : malheur à ceux qui s'offriront les premiers à mes coups — ! Il s'étoit armé de toutes pièces, & étoit prêt à monter à cheval. Le Roi eut pitié de lui : — On vous joue, lui dit-il, beau Damoiſel ; c'eſt un méchant tour que ces Dames vous font ;
veulx

veulx finir votre tourment. Pas n'eſt douteux que n'aimiez Geneviève par-deſſus tout ce qu'il y a au monde; il eſt certain que êtes prêt à tout affronter pour elle. A tant d'attachement, une grande récompenſe eſt due; venez, ſuivez-moi : vais vous livrer Geneviève, & dans un état où la défenſe plus ne lui ſera permiſe. — Allons, Sire, allons; comblez tous vos bienfaits, & celui-ci, le plus grand de tous, m'attache à vous ſi ſingulièrement. — Suivez-moi, cher Damoiſel. — Où me conduiſez-vous? — Dans le cabinet des bains —. Le Roi entr'ouvrit la porte; Geneviève étoit dans le bain, ſans voile. — Elle eſt à vous, lui dit le Roi; elle ſeroit ingrate ſi elle vous oppoſoit le moindre refus —. Le Damoiſel eut à peine jetté les yeux ſur Geneviève, qu'il les referma, détourna la vue pour ne pas effaroucher ſa pudeur, tira la porte après lui, & attendit, au dehors, qu'elle fût ſortie du bain, & en état de paroître. Tant de retenue étonna le Roi, enchanta Graſilinde, & fit l'admiration de toute la Cour. On convint unanimement qu'il n'é-

toit pas possible d'unir tant d'amour à tant de délicatesse. Cette épreuve fit sur Grasilinde l'effet qu'elle devoit produire. Elle renonça à tout espoir; & du sentiment qu'elle avoit nourri, elle passa volontiers à celui de l'amitié, plus calme, plus durable & plus propre à inspirer l'estime, la confiance, la reconnoissance & le respect. Le personnage d'amie, de protectrice, lui parut encore assez beau.

Des nouvelles sûres avoient apporté l'alarme dans la Cour de la Grande-Bretagne. Les Rois des Gaules & des Goths avoient réuni leurs forces, & pressoient le siége de Silley. Le Roi Ecbert avoit aussitôt nommé Chef de ses flottes navales un des braves descendans du vaillant Vitikind, père d'une famille de Héros, & qui devoit être un jour la tige des plus grands Rois de l'Europe. Le Damoisel & d'autres Chevaliers Bretons, Ogier, Huon, se disposèrent à porter leur valeur & leurs talens dans cette contrée. Périon, Galaor, s'étoient rendus au siége auprès des étendards Gaulois. Ogier eut l'ordonnance générale

du ſiége; le Damoiſel devoit commander les troupes légères, & ordonner les ſorties haſardeuſes. Les Soldats défiloient vers le Port où les vaiſſeaux devoient les recevoir. Avant leur départ, les Chevaliers Bretons donnèrent aux Dames de la Cour un ſpectacle de courſe de chevaux, & des fêtes galantes auxquelles il ne manquoit que l'idée de la paix ou de la victoire pour les rendre complettes.

Le Damoiſel ſe flattoit de conduire au ſiége la belle Geneviève. Il la trouva plus triſte qu'à l'ordinaire, & penſive. — Damoiſelle, lui dit-il, qu'avez-vous? — Ai grande douleur de vous quitter. — Qu'avez dit? — Las! ai dit la vérité. — Vérité! cruelle; ne feriez donc plus affectionnée au Damoiſel? — Pouvez-vous avoir cette tant noire penſée? — Adonc point ne me quitterez. — Si faut-il, vais retourner vers ma mère Onclorie; vais la conſoler : vais lui dire qu'ai rencontré ici ſon époux, que tant elle regrette; qu'ai retrouvé mon Seigneur & père, qu'étois venue ici chercher. — Votre père! — Oui, Sire Damoiſel;

l'avez combattu, lui avez ſauvé la vie. — Lui ! ce vieux Chevalier, ſi terrible & ſi noir ! — Lui-même ; en eſt bien reconnoiſſant, & m'a promis de vous donner plus que la vie. — Ah ! peut me donner un plus grand bien que la vie, en vous donnant à moi. — Adieu, chier Damoiſel ; point n'oubliez Geneviève, qui ne pourra que ſonger à vous ſans trêve ni ſoulas. N'allez plus courir les amourettes ; ſouvenez-vous que, dans le Palais de Beauté, n'en ai permis que deux. En avez tout à votre aiſe commencé une, qui encore dure ; vous la pardonne : mais paſſé deux, aurois grande peine à vous pardonner. Adieu, chier Damoiſel —. Adieu, chière Damoiſelle ; revenez bien vîte. — N'y a point de jeune paſſereau qui retourne auſſi promptement à ſon nid qu'Onolorie ma mère & moi, en allant au ſiége de Silley : elle pour y trouver ſon chier & honoré époux, moi, pour y revoir mon chier Damoiſel. Croyez que ſans cette tant douce penſée de retour, n'aurois ni force ni courage, & que fondrois en eau à vos pieds. — Avez dit ce que penſois :

n'y a que votre retour qui puiſſe me faire ſupporter votre éloignement —.

La Nourrice vint annoncer à Geneviève que tout étoit prêt pour ſon départ. Le Damoiſel ſentit ſes larmes couler, & ſe mêler à celles de la Damoiſelle qu'il tenoit embraſſée. Il ne voulut pas ſouffrir qu'elle s'éloignât ſeule ; il lui donna Chapelle & deux Eſtafiers. — Donne-moi, dit-il à Chapelle, une grande preuve de ton amitié, en veillant nuit & jour ſur ce tant précieux dépôt que je te baille en garde ; ne ſaurois rien faire de plus gracieux pour ton Maître. — Chier Seigneur, y perdrai plutôt la vie —.

Les voilà partis. Le Damoiſel étoit reſté avec Griel, qui, toujours maſqué, lui ſervoit d'Ecuyer, & vouloit le ſuivre au ſiége. Les journées qu'il paſſa à la Cour, avoient perdu leur douceur aux yeux du Damoiſel. Il venoit de voir s'éloigner celle qui les embelliſſoit, celle qui les parſemoit, dès l'aurore, des fraîches roſes d'Amour. Il ſentoit une foibleſſe qui lui prouvoit qu'il n'étoit plus que la moitié de lui-même, &

que, pour être lui tout entier, il falloit qu'il fût près de la belle Geneviève. Un fombre fouci fembloit s'être placé fur fa paupière rembrunie; plus ne parloit, plus ne développoit fa gentille manière. — Las! difoit-il; las! c'eft grand-pitié d'être loin de fa chière Damoifelle —. Grafilinde & toutes les Dames de la Cour faifoient des efforts pour le tirer de fa langueur. — Etes trop aimables, difoit-il aux Dames; êtes bien capables de redonner la vie à un mourant: mais le bonheur, mais le plaifir! Ah! pardonnez, Mefdames, le bonheur ne fe trouve qu'auprès de fa tendre amie! Gloire, fortune, grandeurs, tout cela eft bien moins réel que fon amie; auprès d'elle on a tout ce qui plaît, tout ce qui touche: on n'a pas befoin du refte. — Mais l'amitié, lui difoit Grafilinde! — Oui, l'amitié d'une belle Dame comme vous, Princeffe, c'eft là moitié & plus de fait vers le chemin du bonheur; le fens bien. Sufperdez mes chagrins; me retrouve, de temps à autre, prefque tout moi auprès de vous. Ah! Princeffe, aurez toujours fur ma vie droit

de peine & de plaiſir. Vous ai placé ſi près de ma Damoiſelle, qu'impoſſible ſeroit que l'une de vous me fît oublier l'autre. Ah! Princeſſe — ! Graſilinde entendoit fort bien ces derniers ſoupirs ; & , en redoublant d'adreſſe, & en employant cette complaiſance dont tirent ſi bien parti les Dames de Cour, elle amenoit le Damoiſel au dernier période du charme. L'aiguille du Temps, dans les mains de la Princeſſe, marquoit encore quelques momens propices à l'amourette, mais ſans affoiblir le triomphe de l'Amour.

On a vu par combien de préſens Graſilinde avoit ſignalé ſon attachement au Damoiſel. Elle en ajouta de plus magnifiques encore; elle lui envoya une tente magnifique, des chevaux, des harnois, des armes, & tout ce que le luxe des camps pouvoit permettre de plus brillant & de plus commode. Il effaçoit, par l'éclat de ſa ſuite, tous les Chevaliers Bretons qu'il rapprochoit de lui par ſon affabilité & par ſon reſpect pour les vieux Braves, & pour tous ceux qui s'étoient illuſtrés. Quant aux autres,

il ſe propoſoit de leur ſervir un jour de modèle.

Le jour du départ arrivé, cette eſcorte chevalereſque & guerrière paſſada ſous le perron du Château, ſalua le Roi, & le Damoiſel prit congé, avec la main, de la Princeſſe Graſilinde. Elle lui avoit donné ſon Nègre, qui n'avoit d'autre emploi auprès du Damoiſel, que d'inſtruire la Princeſſe ſur ſa ſanté & ſur ſes exploits. Le Damoiſel pleura en s'éloignant d'elle. L'amitié a auſſi ſon empire : elle a auſſi des droits à nos larmes ; elle fait ſi ſouvent nos plaiſirs, ou nous conſole ſi bien de nos peines ! malheur à celui qui ne l'a jamais connue !

La flotte navale reçut tous les Chevaliers : le vent étoit bon ; ils voguèrent avec aſſurance vers les Sorlingues, & abordèrent au Fort de Silley, malgré les flottes ennemies qui étoient en ſtation autour de la baie de Silley. La garniſon du Fort étoit peu nombreuſe, mais compoſée de braves Guerriers, diſpoſés à périr tous avant de capituler. Le Damoiſel donna ſes ordres pour une ſortie à la première occaſion. Les

troupes Gothes & Gauloises, formidables par la bravoure & par le nombre, gardoient & hérissoient de piques les approches du Fort du côté de la terre. Les sorties étoient hasardeuses. A ces armées s'étoient rendus Périon, le brave Chevalier des Gaules; Palmerin, le Chevalier inconnu, qui venoit du tournoi de la Grande-Bretagne, & qui avoit pour devise : *Vais cherchant & donnant la mort ;* le vaillant Léoncri, en qui la valeur étoit héréditaire & un legs de famille, Gaulois, & en même-temps honoré de la confiance des deux Rois alliés, bon Général, sage Guerrier : là, sous ses ordres, se faisoit remarquer le Chevalier Carnod, Goth d'origine, & recommandable par ses faits d'armes. Mais tous ces Guerriers renommés n'intimidoient point le Damoisel, autant que l'arrivée de deux jeunes Princes du Sang des Rois des Gaules, qui venoient essayer leurs premières armes au siége de Silley. Le Damoisel savoit que les Soldats Gaulois sont des lions sous les yeux de leurs Princes ; ceux-ci étoient aimés. L'un, frère du Roi

des Gaules, jeune, brillant, guerrier, hardi, affable,. portant l'ame d'un vrai Chevalier, étoit capable de ſoutenir, d'échauffer, d'embraſer tous les Gaulois : magnifique, il ſavoit faire des largeſſes avec profuſion ; ſenſible, généreux, il ſavoit récompenſer & mettre un nouveau prix aux récompenſes, par les manières gracieuſes qu'il y mettoit. Le nom de Philippe étoit dans les armées alliées, tout-à-la-fois un cri d'amour & un cri de guerre. L'autre, iſſu du Sang Royal, de ce ſang qui devoit placer ſur le Trône & conduire par la main, ſous une tutèle guerrière, le meilleur peut-être des Rois Gaulois, fils d'un Prince guerrier & chéri, n'avoit ni moins de bravoure, ni moins d'affabilité, ni moins de graces. Tous les deux inſpiroient l'admiration & la gaieté aux Chevaliers Gaulois ; tous les deux, reſpectant les Loix de la Chevalerie, comblèrent de prévenances les Chevaliers Bretons. Philippe leur envoya des proviſions de bouche & des rafraîchiſſemens de toutes les eſpèces. Le Damoiſel, enchanté de tant de généroſité, ne

pouvoit ſe défendre de s'écrier : — Eh ! pourquoi faut-il combattre des Chevaliers qu'on aime & qu'on eſtime ! Ah ! du moins mon épée, point ne ſerez teinte ni du ſang de Philippe ni du ſang de Louis. Irai dans les Gaules ; verrai cette Cour brillante : entendrai cette Reine aimable, ce Roi ſi chéri & ſi reſpecté. Irai acquérir-là ce qui manque à mon éducation civile & ſociale—.

Déja les cors & les cymbales avoient fait retentir les airs. Philippe, Louis, Périon, Palmerin, Léoncri, Carnod, emportés par l'impatience Gauloiſe, veulent en venir à une attaque. Déja les navires Gaulois s'avancent vers le vieux mole. Vitikind les attendoit : Vitikind ſoutient un combat terrible : il eſt près d'être vaincu ; les flots le ſervent à ſouhait : une tourmente agite & diſperſe les nacelles ; le feu du ciel & celui des Bretons ſe promènent dans ces arſenaux flottans ; le pavillon Gaulois eſt brûlé ; les Soldats n'ont que la reſſource de ſe précipiter dans les eaux, pour éviter l'incendie qui les menace. — Voilà un ſuccès —, s'écrièrent les Chevaliers Bretons. Mais

trop justes pour s'en glorifier, ils ne s'arrogèrent point les faveurs inespérées du hasard. — Le sort nous a servis, dirent-ils ; cherchons sur la terre une gloire qui nous appartienne davantage —.

Le Damoisel & les Chevaliers Bretons ouvrirent une des portes du Fort, & se montrèrent sur les glacis au lever du soleil ; ils fondirent avec impétuosité sur les premières bandes Gauloises & Gothes. Déja une aîle des Goths avoit été enfoncée ; le brave Périon des Gaules, suivi de quelques autres Chevaliers, se présenta, rétablit l'ordre : à l'autre aîle, Palmerin & Galaor, animoient l'ardeur des Goths. Les deux armées s'ébranlèrent à-la-fois ; on n'a jamais vu une mêlée si effroyable, ni des mouvemens si confus & si rapides : on n'appercevoit que le sommet des casques, & la pointe des épées qui se croisoient & se brisoient par le choc. Pieds contre pieds, mains contre mains : ce combat sembloit plutôt une lutte particulière, & finit par des combats singuliers. Périon des Gaules avoit cherché & rencontré le Damoisel ; toute l'armée

l'armée s'étoit ſéparée, & regardoit, en ſilence, les deux Chevaliers combattans. Périon, fier de ſes nombreuſes victoires, le Damoiſel, animé par la gloire de vaincre un auſſi grand Chevalier, redoubloient d'efforts & faiſoient des prodiges de valeur; enfin, Périon fut obligé de s'avouer vaincu, & de jurer qu'il ne tireroit point l'épée, pendant un an, contre la Grande-Bretagne. Galaor ſe préſenta le ſecond, & ne fut pas plus heureux. Un autre venoit d'être terraſſé par un Chevalier Breton. Il n'y a pas, juſqu'aux Princes Louis & Philippe, qui voulurent meſurer leurs forces contre le Damoiſel. Le Damoiſel mit la pointe de ſon épée à terre. — Dans la mêlée, dit-il, ſi le haſard m'avoit amené auprès de vous, j'aurois repouſſé votre fer: mais, quand je vous rençontre ici, je jure que mon épée ne ſera jamais teinte de votre ſang. Aimables & généreux Princes, vous inſpirez trop d'eſtime, pour qu'il ſoit un Chevalier qui ne regrette de n'être point né dans cet heureux Pays des Gaules, où le don de plaire eſt auſſi héréditaire que la bravoure;

où l'on ſe bat ſi bien; où l'on honore tant les Dames; & d'où ſont ſortis tant de braves Chevaliers. Le verrai, ce beau Pays, Princes; irai mettre à vos pieds & mon cœur & mon épée —. Les Princes embraſsèrent le Damoiſel, & lui firent promettre, par ſerment, de venir les trouver dans leurs Etats. Mais, à l'aîle gauche, ſe livroient de terribles combats. Palmerin, toujours maſqué & toujours noir, rempliſſoit ſa deviſe; il cherchoit & donnoit la mort. C'étoit un Géant furieux: ſa lance étoit dans ſes mains une maſſue. Déja une foule de Chevaliers Bretons avoient mordu la pouſſière; il s'étoit fait un cercle de morts & de mourans autour de lui. Les Soldats Bretons, indignés de ſa cruauté, s'étoient jettés ſur lui; déja trois d'entr'eux l'avoient atteint avec leurs fers, & faiſoient couler ſon ſang. Le Damoiſel accourut, écarta la foule & lui conſerva la vie. Palmerin, à qui les forces commençoient de manquer, reconnut le Damoiſel, lui préſenta la main, & lui dit: — Je vous devrai donc encore une fois la vie! Ce qui me conſole, c'eſt que je puis m'acquitter

envers vous. Je ſens qu'une de mes bleſſures eſt très-dangereuſe ; je vais abandonner le ſiége , & me faire porter vers l'embouchure du Séjount : venez-y le plutôt qu'il vous ſera poſſible , ai de grands ſecrets à vous révéler. — Près de l'embouchure du Séjount ! dit le Damoiſel ; c'eſt-là que s'élève un obéliſque où le nom d'Alfred eſt conſacré ? — Oui , dit Palmerin ; êtes trop jeune pour avoir connu ce Chevalier. — Ne le connois que par la Renommée. — Renommée eſt ſouvent infidelle. — N'en crois rien , dit le Damoiſel ; & point ne ſouffrirai jamais que voix humaine accuſe de menſonge la Renommée , qui eſt la voix ſacrée de toutes les Nations.— Point ne nous faiſons ici d'injuſte querelle ; êtes jeune , & faites bien d'honorer la Chevalerie. Quand vieux ſerez , direz comme moi : Que l'école du Temps eſt une bien cruelle école ! ſerez ſouvent contraint d'effacer de grands éloges , voire de déchirer des épitaphes —. Le Damoiſel bouillonnoit d'impatience. Jeuneſſe croit mal-aiſément à félonie , à lâcheté , à vices ; jeuneſſe tant va en avant ! im-

O 2

poffible eft qu'elle regarde en arrière. — Si-tôt que le fiége fera fini, irai, Chevalier, près de l'embouchure du Séjount; comptez fur ma parole. — Si Geneviève & fa mère, qui doivent fe rendre ici, venoient, dit Palmerin, envoyez-les vers le Séjount; & fi partez avant qu'elles foient arrivées, laiffez ici un Ecuyer fidèle qui puiffe les inftruire de ma marche. — Ainfi ferai —. Palmerin fit avancer fa litière, & partit. Le fiége de Silley fut prolongé encore durant quelques femaines; mais les Plénipotentiaires des trois Rois s'étant abouchés, il fut convenu entr'eux d'une trève, qui fut proclamée parmi les Affiégeans & parmi les Affiégés. Le Damoifel profita de la trève pour fe rendre au bord du Séjount; il chargea un Ecuyer d'inftruire Geneviève & fa mère de la route qu'il alloit tenir, fi elles arrivoient.

Partez, jeune Damoifel, modèle accompli de Chevalerie; envoyez à Grafilinde les épées des Chevaliers Gaulois que vous avez vaincus; fentez, commencez à fentir qu'il manque à la gloire le plus doux prix,

s'il n'eſt donné par la Beauté. Un laurier que vous cueilleriez vous-même ne feroit qu'une poſſeſſion de l'orgueil : mais ſi-tôt que Graſilinde vous l'aura préſenté, vous ſentirez alors combien eſt flatteur un beau laurier ; vous en chérirez la mémoire : &, s'il vous reſte quelque ſouvenir, ce ſera moins du jour où vous l'aurez mérité, que du jour où vous l'aurez reçu. Envoyez à Geneviève l'épée du brave Périon ; c'eſt celle du plus vaillant Chevalier : elle eſt due à celle à qui vous êtes le plus affectionné. Le Damoiſel chargea deux Ecuyers de ces galans meſſages. Il auroit bien voulu s'en acquitter lui-même ; déja le Nègre de Graſilinde étoit parti.

Le Damoiſel s'embarqua & prit la route du Séjount ; la fortune ainſi le voulut. Courez, beau Damoiſel, précipitez vos pas ; égaiez-vous dans votre route : hâtez-vous d'arriver au Château de Pembrock. De grands malheurs menaçoient Geneviève & ſa mère. Geneviève & ſa Nourrice avoient pris le chemin de Cornouailles ; elles avoient conſolé la mourante Onolorie : elles s'é-

toient mifes en route toutes les trois pour aller retrouver Palmerin au fiége de Silley. Onolorie, après vingt années d'abfence, après quatre luftres de douleur, alloit fe trouver dans les bras du vaillant Palmerin. Une fatalité attachée à fes pas reculoit ce moment délicieux. L'implacable Grimmer, fon père, n'avoit point fufpendu fes courfes; il cherchoit depuis vingt ans fa fille, pour fe livrer à la plus terrible des vengeances. Onolorie, timide & craintive, demandoit, dans tous les Bourgs par où elle paffoit, auffi-tôt que la nuit s'approchoit, la fauve-garde d'un Chevalier. Elle n'étoit plus qu'à deux journées de diftance de Silley, dans le Village de Barinam : Grimmer venoit d'y arriver; Grimmer avoit promis à l'Ecuyer d'Onolorie affiftance & refpect pour fa Maitreffe; & dès que la nuit avoit doublé fes ombres, il s'étoit rendu au logis d'Onolorie. — Dame, avoit-il dit, viens vous défendre; dormez en paix fous la garde d'un vieux Chevalier qui fut onc ,. trop jaloux de l'honneur des Dames, pour leur manquer —. A cette

voix, Onolorie, pâliſſante & ſans voix, ne peut & n'oſe répondre; elle a reconnu Grimmer: elle fait ſigne à Geneviève de parler pour elle. Geneviève remercie le Comte; mais ſa voix étoit celle d'Onolorie. Grimmer s'y méprit; il crut entendre ſa fille. — Qui êtes-vous? lui dit-il d'un ton farouche. — Une Damoiſelle bien née. — Qui eſt votre mère? — La voyez. — Quel nom portez-vous? — Geneviève de Cornouailles —. Geneviève ne pouvoit s'empêcher de répondre à Grimmer; elle reſpectoit, malgré elle, le Chevalier terrible & dur qui l'interrogeoit: le ſang reprenoit tous ſes droits dans le cœur de Geneviève; mais il ne les reprenoit dans celui de Grimmer que pour en devenir plus furieux. Pendant ces interrogations, Onolorie étoit mourante. — Faut, ſe diſoit-elle, ſubir ſa deſtinée! que va-t-il m'advenir? — Où allez-vous? — au ſiége de Silley? — Qui cherchez-vous? — Palmerin. — Palmerin! s'écria Grimmer; Palmerin! — Quel eſt le nom de votre mère? — Onolorie. — Onolorie! Onolorie!

dit-il, en s'approchant de ſa fille infortunée; c'eſt toi! enfin, je t'ai retrouvée, infâme —! Geneviève jetta un cri long & déchirant, & ſe jetta aux pieds de Grimmer. D'une main forcenée l'implacable Comte la repouſſa : — Je ne puis, lui dit-il, voir ſans fureur l'enfant du libertinage. Je verſerai ce ſang impur, & dans ce ſang je laverai la tache qu'il a imprimée ſur le mien. Fille mépriſable, croyois-tu te dérober à la vengeance d'un père, d'un Chevalier qui ne pardonna jamais ceux qui avoient forfait à l'honneur! Je n'ai eu ni trève ni repos depuis ta fuite; j'avois juré de courir le monde juſqu'à ce que je t'euſſe retrouvée ou morte ou vivante : morte, j'aurois livré ton corps aux flammes qui t'attendent vivante. Je vais être vengé; ta honte va être épurée ſur un bûcher; on dira : Le brave Grimmer fut cruel une fois, pour être toujours irréprochable. — O mon père! Palmerin eſt prêt à effacer cette injure que tant me reprochez; Geneviève va devenir la mère d'une lignée de Chevaliers qui rendra ſa mémoire reſpectable :

le Damoifel fans nom doit être fon époux ; le connoiffez ? — Oui , le connois : le plains, fi a pour ta fille une affection égale à la haine qu'ai pour toi. Mourrez toutes deux , l'ai juré —. Les cris de Geneviève, les fanglots d'Onolorie, ne purent fléchir le fanguinaire Grimmer. Il s'étoit affis & regardoit, d'un œil farouche, fa proie. Il avoit appellé fes Ecuyers, &, devant lui, avoit fait garrotter les deux femmes. Les Suivans de Geneviève s'étoient mis en défenfe, & avoient payé de leur vie leur réfiftance. Grimmer avoit pris la route de Pembrock, où il étoit arrivé, menant fa fille & Geneviève garrottées. Il crioit, dans les rues de la Capitale de ce Comté : *Ainfi en adviendra à toutes les Damoifelles de ce Comté qui auront forfait.*

— Ah ! fe difoit, dans la prifon où elle avoit été jettée ; ah ! fe difoit Geneviève, fi le Damoifel pouvoit favoir que fa Damoifelle eft ainfi traitée, accourroit du bout du monde pour la délivrer ! — Ah ! Palmerin, s'écrioit Onolorie ; ah ! Palmerin, aurai donc paffé toute ma vie dans les

pleurs, & l'aurai perdue enfin pour toi! que les aurai payé chers, ces tant courts momens qu'ai passés avec toi —! Tout ce que la barbarie peut imaginer pour rendre une prison plus affreuse, Grimmer le mit en usage contre deux femmes, dont l'une étoit sa fille, & l'autre l'enfant de sa fille. Il ne soumit point le jugement de sa fille au Tribunal de sa Comté; il étoit père, il étoit Souverain; il avoit prononcé dans l'intérieur de son Château, la mort d'Onolorie & de Geneviève. Il hâtoit l'instant de leur supplice, dans la crainte que le hasard n'amenât un Chevalier qui voulût s'armer pour elles.

Il étoit arrivé, ce Chevalier; c'étoit le Damoisel : il étoit arrivé, suivi d'une troupe menaçante d'Ecuyers, à l'entrée de la nuit. Grimmer n'en avoit pas été prévenu. Le Damoisel se promenoit, dès le matin, sur la place du Château de Pembrock; il vit les apprêts d'un bûcher. Deux poteaux, placés au milieu, lui apprirent que le feu alloit consumer deux victimes. Les Vassaux du Comté, les Serfs qui s'étoient rassemblés

ſur cette place, qui devoit être bientôt éclairée par de funeſtes étincelles, contemploient ces préparatifs d'un œil morne & avec un maintien conſterné. — Point ne ſont donc des criminels qui mourir vont, puiſque êtes attriſtés de ce bûcher ? — Las ! non, lui dirent-ils ; ce ſont deux Damoiſelles qui vont ſubir la peine des mal-faiteurs. — Deux Damoiſelles, dites-vous ! — Oui, beau Damoiſel ; l'une eſt la Comteſſe Onolorie, & l'autre eſt la Damoiſelle Geneviève ſa fille, la plus belle perſonne qui onc ſe vit. — Recommencez, s'écria le Damoiſel, en battant de ſes deux pieds la terre ; recommencez. Geneviève, dites-vous ? — Oui, Sire, Geneviève. — De Cornouailles ? — De Cornouailles. — Elle eſt ici ? — Oui, Sire, elle eſt ici. — Elle va périr ? — Oui, Sire. — Qu'ont-elles fait ? — Grimmer, père de Dame Onolorie, veut punir ſa fille d'avoir ſuivi le Chevalier Palmerin. — Puiſſances du Ciel, s'écria le Damoiſel, en frappant de ſes deux mains le caſque qui couvroit ſa tête ; Puiſſances du Ciel, donnez-moi l'uſage de toutes

mes forces, de tout mon courage, de toute ma colère ! Tout ce qu'ai entrepris jusqu'à ce jour n'est que jeu d'enfant : soleil, pâlirez.... Et toi, mon père, & toi, tu frémiras dans le centre de la terre, où la cruelle mort t'a placé. Ne restera, dans Pembrock, ame qui puisse dire : Voilà où fut Pembrock, s'il faut que ne puisse empêcher cette affreuse scélératesse. Elle est à moi Dame Geneviève ; n'a ni père ni mère, ni aïeul ni nom : n'a rien que moi ; moi, lui tiens lieu de tout. Moi, du moment qu'elle se donna à moi, lui ai promis de lui donner en moi, père, mère, aïeul, ami, nom, gloire & bonheur ; lui tiendrai parole. Malheur à qui osera toucher sur ce mien trésor ! Verrez, Paysans ; verrez si le crime, si les supplices feront rougir les lieux par où le Damoisel passera. Me doivent les Tyrans compte de leur conduite : dois assistance aux malheureux. . . Rage, fureur, démon, cruauté, ai tout ; tout est passé dans mon cœur, & fait bouillonner mon sang. O toi, se disoit-il (il songeoit à Griel, qui l'avoit quitté pour se rendre au

tombeau

tombeau d'Alfred, dont le Damoiſel n'étoit plus guères éloigné); toi qui ſemblois pouſſer mes pas dans le chemin de l'honneur, où es-tu ? Tu ne m'apprendrois pas ce que je dois faire ; mais tu verrois ce que je ferai —.

De retour à ſon logis, il fit monter à cheval tous ſes Eſtafiers, & leur ordonna de ſe diſpoſer à porter les coups les plus cruels. — M'obéirez, dit-il, au premier ſignal. Point ne faites de bruit : point ne montrez intention d'attaquer ; car les Damoiſelles, qu'à la mort veulx arracher, pourroient bien ſubir, dans l'intérieur du Château du barbare Grimmer, le ſupplice qui les attend ſur la place publique. Faut enlever au cruel Comte ſes victimes, & faut qu'elles me ſoient rendues ſans péril de leur vie —. Les Eſtafiers s'avancèrent, en ſilence, vers la place au petit trot, & parurent ne s'arrêter que par un motif de curioſité. Ils avoient cependant entouré le bûcher ; & s'étoient emparés du pont-levis du Château, par où les victimes devoient paſſer. Le Damoiſel s'étoit confondu parmi

eux, ſans aucune marque apparente de ſupériorité.... O Lecteurs ſenſibles, vous devinez toute ſon impatience. Quelle agonie cruelle qu'une auſſi cruelle attente! Il mordoit ſes gantelets, brandiſſoit ſa lance involontairement, & pouſſoit des cris étouffés, qui annonçoient toute l'étendue de ſa fureur.

Enfin, les Bourreaux parurent ſur le bûcher, tenant un brandon à la main. A cet aſpect, le Damoiſel frémit dans tout ſon corps; ſes deux yeux étincelèrent: il ſortit de la ligne de ſes Eſtafiers, & ſe plaça au milieu du paſſage qui conduiſoit du Château au bûcher. La porte ſiniſtre du Château s'ouvrit, & les deux victimes s'offrirent aux yeux du Damoiſel. Elles verſoient des larmes abondantes, & ſe ſoutenoient ſur deux Varlets de Grimmer, qui les eſcortoient au ſupplice. Elles avoient voilé leur viſage. Le barbare Comte les devançoit; il eut l'imprudence de s'éloigner de trois pas de ſa cohorte. Le Damoiſel fit un mouvement, & ſe plaça entre lui & les victimes; il fit un ſignal à ſes Eſtafiers,

qui, dans le même temps, s'aſſurèrent du Comte. — Les Loix de la Chevalerie, s'écria le Damoiſel, veulent que, dans de ſemblables circonſtances, le combat ſingulier prononce ſur la vie ou la mort des coupables; au nom de ces Loix reſpectables, je prends la défenſe de ces infortunées; je romps leurs chaînes: elles ſont libres juſqu'à l'iſſue du combat. Comte, oſes-tu te meſurer avec moi? ſi tu n'en as point le courage, je ſuis le maître des deſtinées de ces Damoiſelles, & j'en diſpoſerai ſuivant les uſages de la Chevalerie —. Grimmer vouloit s'élancer, le poignard à la main, ſur ſes victimes; il fut retenu par les Eſtafiers du Damoiſel. — Ta liberté eſt le prix que je mets à leur liberté; ſinon, oſe combattre. — Je combattrai; fille dénaturée, après avoir déshonoré ton père, ſois témoin de la mort que tu vas lui faire donner —. Geneviève avoit oui le Damoiſel, & avoit ſoulevé ſon voile. Elle n'en vouloit point croire ſes yeux; ſon abattement lui avoit enlevé toutes ſes forces. Le Damoiſel rompoit cependant ſes liens: ſa bouche vouloit

effacer la fouillure que les cordes avoient faites à fes bras. Cette empreinte fit remonter jufques fur le vifage de Geneviève la chaleur & le fentiment. — C'eft vous, beau Damoifel ? — Le voyez à vos pieds, plus tremblant que ne l'êtes; le Ciel, qu'a pris pitié du malheureux Damoifel, l'a conduit ici exprès pour vous conferver la vie —. Onolorie n'avoit pas la force de remercier le Damoifel; elle le fupplioit de ne point combattre Grimmer. — Que me demandez-vous ? faut donc que mouriez? Point ne veult le barbare vous faire merci—.

Grimmer s'avançoit, armé de toutes pièces. Le Damoifel remonta à cheval : — Avant de prendre notre champ, Sire Grimmer, oyez-moi pour la dernière fois; faites merci à Dame Onolorie. — Non, reprit Grimmer; non, rien n'en ferai. — Adonc, allons voir, père dénaturé, ce que va en advenir ou de vous ou de moi—. Grimmer étoit un méchant Chevalier, un Tyran, un Preux, en qui la fenfibilité n'avoit jamais jetté fes tant douces femences, ces femences qui tant fervent à notre bon-

heur & à celui de ceux qui nous avoiſinent ; ne connoiſſoit que l'honneur, & point de quartier avec lui, pas même pour une légère foibleſſe ; étoit cruel par un excès d'équité, & croyoit laiſſer un bel exemple de ſévérité à la Poſtérité, en brûlant ſa fille Onolorie. Il aveit autant de force que de courage, & étoit très-dangereux en combat ſingulier. Il courut ſur le Damoiſel, qui l'attendit, para ſon coup, & lui porta ſa lance au côté oppoſé de ſon écu ; Grimmer chancela ſur ſes arçons, tourna, & revint après s'être raſſis : il porta un ſecond coup au Damoiſel, qui, ſe tenant ſur la défenſive, vouloit le fatiguer, le déſarmer & lui faire demander quartier. Grimmer, outré de colère, revenoit tête baiſſée, contre le Damoiſel : ſon cheval heurta de front le cheval de ſon adverſaire, qui hériſſa ſa crinière, leva la tête, battit du pied, & emporta le Damoiſel. Grimmer, profitant de l'avantage, pourſuivit le Damoiſel, & ſe diſpoſoit à le percer par-derrière avec ſa lance, quand celui-ci, tirant à lui les guides de ſon deſtrier, tourna ferme, & le ſurprit dans cette attitude perfide. —

Vas ſentir, dit-il, Chevalier félon, comment le Damoiſel ſait venger une perfidie —. Il courut ſur lui, le preſſa, le pourſuivit, le harcela, frappa à coups redoublés ſur toutes les pièces de ſon armure qu'il faiſoit tomber en éclats; tourna ſi bien autour de lui, qu'il lui ſaiſit enfin une jambe & le renverſa par terre. Il ſe ſaiſit du cheval qu'il remit à un de ſes Eſtaſiers, & s'avança ſur Grimmer, la pointe de ſon épée levée ſur ſon col: — Onolorie, dit-il, ou la mort? — Je préfere la mort, reprit Grimmer. — Et moi, dit le Damoiſel, plus généreux que toi, je ſaurai expliquer les Loix de la Chevalerie; t'ai vaincu, te laiſſe la vie, & rends la liberté à ces deux Damoiſelles —. Auſſi-tôt, il prit dans ſes bras Geneviève, qu'il plaça ſur ſon cheval en croupe. Onolorie monta ſur un autre cheval; &, tous enſemble, s'éloignèrent du Château. Grimmer fut laiſſé par terre, accablant d'imprécations noires ſa fille & le Damoiſel. Onolorie, à peine revenue de ſon abattement, croyoit avoir toujours à ſa ſuite le barbare Grimmer. Ils précipitoient leur mar-

che, & eurent bientôt quitté le Comté de Pembrock.

Le Damoiſel n'avoit pas pu encore être entendu de Geneviève ; en vain il avoit tourné mille fois les yeux vers elle ; en vain avoit-il ſoupiré mille fois en la regardant. La peur tenoit ſuſpendus les ſens de Geneviève ; la flamme du bûcher la pourſuivoit encore : muette, & preſque tombée dans une ſtupidité abſorbante, elle ne voyoit ni n'entendoit. Le Damoiſel prit le chemin d'une forêt, qui formoit la limite du Comté de Pembrock ; & auſſi-tôt qu'il apperçut un banc de gazon, il y repoſa Geneviève & Onolorie. Une collation bien frugale, & telle qu'un Damoiſel errant pouvoit en porter avec lui, fut ſervie ſur l'herbe par ſes Eſtafiers. Les Dames mangèrent ; inſenſiblement, elles ſe raſſurèrent : Geneviève préſenta ſa main blanche au Damoiſel, qui la prit & la tint dans la ſienne. — Suis donc encore en vie ! dit-elle ; chier Damoiſel, vous la dois, & me la rendez bien douce ! Dame, dit-elle à Onolorie, le voyez ce biau Damoiſel dont vous ai tant parlé ; c'eſt lui qui a ménagé le

Sire Palmerin, & qui a conſervé un Chevalier, votre doux ami & mon très-honoré Seigneur & père. — Beau Damoiſel, que ne vous dois-je pas? vous devrai mon bonheur & celui de Geneviève. — N'ai rien fait que pour mon contentement, dit le Damoiſel; travaillois à mon bonheur, en m'occupant de cela, tant belle Damoiſelle. Ne me devez rien; c'eſt moi qui vous dois tout —.

Pendant qu'ils s'abandonnoient à une entière confiance, ſortit de la forêt un Chevalier; ſuivi d'une meute de chiens, d'Ecuyers qui donnoient du cor. C'étoit un Chaſſeur, Châtelain de la contrée, qui avoit trouvé plus convenable de retracer la guerre dans les chaſſes, que d'aller affronter les haſards. Il ſoutenoit, par ſon train, la magnificence & l'état d'un vrai Chevalier. C'étoit autre choſe, ſi on vouloit le juger par ſa valeur; ce n'étoit plus alors que l'ame timide & puſillanime d'un Manant ou d'un Vilain. Il étoit aſſez bien fait, mais il croyoit l'être davantage. Il ſervoit les Dames & les Damoiſelles plus aſſidument que les autres

Chevaliers ; & c'étoit principalement pour leur ſervice qu'il s'étoit réſervé. Quand les Chevaliers, affamés de renommée, ou invités par les bans des Châtelains & des Rois voiſins, couroient le monde, rompant par-tout des lances glorieuſes & ſe couvrant de bleſſures honorables, il couroit les Châteaux, ſe préſentoit aux Dames, & les conſoloit de l'abſence de leurs amis. Il ne ſortoit de ſon donjon que pour ſe rendre à des invitations galantes, ou pour forcer des portes qui lui étoient fermées. Chemin faiſant, il couroit le ſanglier ou le daim. Il reſſembloit à tous les Chevaliers des Dames : il étoit fanfaron, ne doutoit de rien ; & ſi-tôt qu'il rencontroit quelques Dames ou Damoiſelles, il jettoit ſur elles des regards de poſſeſſion, & il s'imaginoit devoir jouir excluſivement du beau privilége de les conquérir. Auſſi-tôt qu'il eut apperçu les Damoiſelles, il ſourit, tourna la bride de ſon cheval, & s'avança. Il jetta un coup-d'œil aſſez dédaigneux ſur le Damoiſel, qui n'étoit, dans ce moment revêtu que d'une armure commune & propre au com-

bat. Le Chevalier fanfaron le prit pour un Damoisel de mince parage ; & lui frappant sur l'épaule : — Damp, lui dit-il, deux ! c'est trop pour vous : prenez la plus âgée, je prends la plus jeune. Au demeurant, vous rendrai bientôt celle qu'aurai choisie ; n'ai besoin que de faire avec elle deux tours de promenade dans le bois. Damoiselle, suivez le Chevalier Flagorneur, le Seigneur de ce canton, & pardessus tout, l'heureux ami & protecteur de toutes les Dames & Damoiselles qui sont jolies. Suivez-moi, verrez si pas mieux ne vaulx que bien d'autres. Ai fait la charmante étude de plaire & d'amuser les Dames ; cette étude n'est pas tant aisée qu'on le pense, & bien peu y ont réussi. N'ai eu que ce soin toute ma vie : ai senti souvent que besoin est de s'y livrer tout entier. Les Chevaliers, qui vont courant le monde, négligent la moitié des moyens qui pourroient les rendre heureux, n'alimentent point avec les roses du plaisir leur délicatesse & leur sensibilité. De-là advient que réussissent rarement à marier la gloire avec le bonheur. Moi, ai

pris ce dernier lot; ai bien fait. Verrez, belle Damoiſelle, ſi vous faux en quelque point que ce ſoit. Regardez-moi bien—. Il avoit mis pied à terre, & ſe diſpoſoit à enlever, avec ſes mains, revêtues d'un gant blanc & fin, la belle Geneviève par le milieu de ſa taille. Il la ſoulevoit déjà, & diſoit: — Damoiſelle, crois ſoulever une plume d'Amour —. Geneviève rioit, & étoit étonnée. Le Damoiſel conſidéroit le Chevalier Flagorneur, les bras croiſés, & rioit de mépris & de pitié. Il lui frappa avec roideur ſur l'épaule: — C'en eſt aſſez, lui dit-il, Chevalier Flagorneur; point ne vous permets ce que prétendez —. Ce coup ébranla un peu l'audace du Chevalier. —Damp, lui dit-il, ignorez donc qu'accointance eſt une des premières Loix de Chevalerie; ignorez donc qu'un Chevalier, qui deux Dames a, en doit céder une à ſon ami? Suis le vôtre; êtes, à ce que vois, un brave, un Damoiſel qu'allez droit à la Renommée, en cueillant, par-ci par-là, quelques fleurs d'Amour. Faites bien; avez une taille, des traits, un air mâle & guerrier, êtes né pour figurer à

côté des defcendans de notre grand Roi Artus. Contez-moi vos brillantes prouefſes ; veulx vous admirer autant que vous aime. Viendrez à mon Château, qu'eſt non loin d'ici ; jurons-nous amitié de Chevalerie —. Le Damoifel fe mit à rire, bien fort à ces flagorneries, lui tourna le dos ; &, dans ce moment, il lui échappa une vapeur qui monta au nez du Chevalier Flagorneur, & dont il ne lui demanda point excufe. Il en demanda mille aux Dames, qui rirent encore plus fort que lui ; & c'eſt depuis cette époque qu'on a tourné le dos aux Flagorneurs, qu'on les a apoſtrophés de femblable manière ; & c'eſt depuis ce temps-là qu'on a appellé, en figne d'ironie, *Flagorneurs*, les Louangeurs outrés & faux. Le Chevalier voulut fe prétendre infulté ; le Damoifel lui répondit : *Comme il vous plaira.* Une épée brilla dans la main du Chevalier. Le Damoifel tira la fienne ; mais le Damoifel, au lieu de vifer fur fa poitrine, alloit de taille droit à fes oreilles, & fit fi bien, qu'il lui en abattit une. Le Chevalier, honteux & voulant conferver l'oreille qui lui reſtoit, demanda quartier

quartier, & s'éloigna. Le Damoiſel rioit aux éclats : — Ainſi en prendra, dit-il, aux Fanfarons. — Et c'eſt encore, depuis ce temps-là, qu'on menace de couper les oreilles aux Faquins, & à ces faux Braves qui ſont les fléaux de la Chevalerie.

Cette aventure avoit réjoui les Dames, & ellés étoient montées gaiement ſur leurs chevaux. Le reſte du chemin parut court, & fut toujours joyeux. Ils arrivèrent enfin à l'embouchure du Séjount, & prirent gîte dans l'habitation de Palmerin, qui étoit voiſine du tombeau du grand Alfred. Point ne vous dirai tout ce qui ſe paſſa dans cette entrevue. Elle fut touchante ; la joie n'y préſida point, quoiqu'ils fuſſent tous heureux : il eſt une eſpèce de bonheur qui ſe mêle à de douces larmes, & qu'on ne connoîtroit point ſi on n'avoit point reçu du Ciel cette ſenſibilité qui fait f ire verſer des pleurs. Pardonnez-moi de faire l'éloge du don des larmes, dans les Romans où j'en fais ſi ſouvent couler de vos beaux yeux, aimables Dames. Juvénal, tout ſatyrique qu'il étoit, a chanté les pleurs ; & c'eſt

peut-être le plus beau de ses Ouvrages : *Eſt-il un homme de bien*, dit-il, *digne, au jugement de la Prêtreſſe de Cérès, de porter une torche pendant les myſtères ſecrets de la Déeſſe, qui n'ait répandu des larmes?* En eſt-il une, parmi vous, qui n'en ait verſé plus de deux fois dans le plus bel âge de la vie? Ah! c'eſt alors ſur-tout qu'elles ſont plus abondantes. Quatre luſtres s'étoient paſſés depuis que Palmerin avoit prononcé un fatal adieu à la déſolée Onolorie; quatre luſtres, noircis par les ennuis, avoient promené leurs couronnes flétries ſur le front d'Onolorie depuis qu'elle regrettoit Palmerin. Quel moment, que celui qui lui préſentoit ce Chevalier deſiré! Avoit-elle, pouvoit-elle avoir d'autre expreſſion que ſes larmes? Où auroit-elle trouvé aſſez de force pour parler? A peine elle ſentoit: preſque inanimée, la tête collée contre la poitrine de Palmerin, les deux bras jettés autour de ſon col, elle le mouilloit de pleurs, & ne le careſſoit que par quelques ſanglots; le Chevalier la regardoit avec deux yeux immobiles, & où l'on voyoit

deux groſſes larmes qui ſe détachoient avec effort. Mais la tenſion de ſes muſcles & la force de ſes étreintes annonçoient l'agitation de ſon cœur. Les momens s'écouloient ; ils ne s'abandonnoient point à d'autres mouvemens : ils ne ſentoient point le beſoin de changer de lieu, ni de changer de careſſes. Tous ceux qui les auroient conſidérés dans cet état d'immobilité, auroient douté s'ils étoient éveillés ou s'ils étoient endormis. Si je voulois être Peintre, je placerois un peu loin d'eux le Damoiſel & Geneviève : ſur leur front je laiſſerois remarquer leur jeuneſſe ; on les verroit comme ils étoient, le Damoiſel à genoux, Geneviève lui abandonnant une main, & de l'autre lui montrant Onolorie & Palmerin ; on verroit le Damoiſel & Geneviève, en extaſe, conſidérant avec l'intérêt le plus vif & le plus naturel Onolorie & Palmerin ; j'écrirois au bas de ce tableau, à l'imitation du Pouſſin : *Et moi auſſi, j'aimerai comme eux.* Que ne puis-je terminer ici le Roman ! Eh ! pourquoi faut-il qu'un Roman ſoit une copie fidelle de la vie ! Toujours des peines !

toujours un nouveau chaînon ! toujours des catastrophes ! Il me reste encore bien des évènemens à décrire.

Le lendemain Palmerin s'étoit armé dès le lever du Soleil ; il avoit pris son casque & baissé sa visière : il se promenoit sur la place qui environnoit l'obélisque du grand Alfred. Il avoit reçu la veille un défi de la part d'un Chevalier inconnu, qui se disoit un des vengeurs d'Alfred : — » Ai rempli, disoit ce Chevalier dans les tablettes qu'il avoit envoyées à Palmerin, » tous mes de- » voirs envers le grand Alfred, de varlet, » d'ami, d'écuyer ; ai tenu toutes mes pro- » messes ; ai élevé, nourri son vengeur : » va bientôt arriver ce jeune vengeur, à » qui rien n'a résisté jusqu'ici ; tremble, » Palmerin. Quant à moi, ne me reste plus » qu'à mourir en vengeant le plus grand » & le meilleur des Chevaliers — «.

C'étoit le bon Griel : il étoit venu embrasser la pierre froide sous laquelle Alfred reposoit. Après les premiers momens de la douleur, ce bon Ecuyer avoit juré de le venger & de mourir. — Manes de mon

Maître, avoit-il dit, fais si ai mal répondu à tes ordres : verras ton fils; est digne de toi : c'est mon ouvrage ; ne pouvois te donner après sa bonne éducation une plus grande marque d'attachement, sinon de mourir pour toi. Ainsi ferai-je —. Il avoit rencontré son Compagnon, l'autre Ecuyer, qui tous les jours venoit répandre des larmes sur le tombeau d'Alfred, & attendre l'arrivée de son élève, pour lui donner enfin le nom de son père, & mourir. Griel n'avoit pas plutôt appris le retour de Palmerin, que son sang s'étoit soulevé. — Ce félon Chevalier, avoit-il dit, viendroit insulter aux mânes de mon Maître! N'en ferai pas long-temps témoin. Mourrai de sa main, ou bien mourra de la mienne —. Il l'avoit envoyé sommer de se trouver à la sixième heure du jour, sur la place où s'élevoit l'obélisque sépulcrale.

Avant la sixième heure Griel parut; il embrassa la colonne, en approcha la pointe de son épée, & jura de mourir ou de venger son Maître. Il s'avança à pied vers Palmerin, lui fit signe de descendre de son cheval,

de jetter ſa lance & de ſe couvrir de ſon épée. Il jetta ſon écu, & invita Palmerin à en faire autant : il auroit voulu, le bon Griel, combattre nud, afin de pouvoir donner & recevoir plus aiſément la mort. Il s'élança ſur Palmerin, en criant : *Mort!* Le combat fut terrible : deux vautours ſe meſurant des yeux, ſe pourſuivant, s'attachant, ſe déchirant les entrailles, ne ſont qu'une foible image de la fureur de Griel & de celle de Palmerin. Le bras de Griel ſembloit ſe ranimer & devenir plus peſant par la durée du combat; il frappoit, portoit des coups de pointe dans le flanc découvert de ſon Adverſaire, dont il paroit toutes les atteintes. Son épée étoit déja rougie du ſang de Palmerin. Il ſourit de colère en voyant ſa lame noircie par l'abondance du ſang de ſon odieux ennemi. — O mon Maître, s'écrioit-il, ô Dieux! ô Artus! ô Père de la Chevalerie, viens à mon aide; punis, frappe par mes mains le Chevalier le plus félon qui fut onc —. Palmerin chanceloit, ſon ſang teignoit de pourpre la draperie qui couvroit ſes cuiſſes & ſes jambes:

une trace enſanglantée marquoit tous ſes mouvemens ; il ſentoit ſon bras défaillir : ſon œil troublé, laiſſoit égarer ſa main. Déja Griel avoit crié : Mon Maître, tu es vengé !

Le Damoiſel accouroit armé, & ſa viſière baiſſée pour n'être pas reconnu, au ſecours de Palmerin. Il étoit temps. Griel vit avec douleur ſa proie lui échapper. Trop foible pour recommencer un combat, il ne put que dire : — A demain, Chevalier inconnu, vous attends ici. Vous ferai repentir d'avoir donné aſſiſtance à un Chevalier déloyal, & d'avoir trahi mon eſpoir. Voulois venger mon Maître. Si un jour avez un ami, un Maître, un père, ſentirez tout ce que me faites ſouffrir, en me dérobant la victime que voulois & que dois ſacrifier aux manes de mon Maître. Vous attendrai ici demain. — Y viendrai, dit le Damoiſel —. Mais la voix de Griel qu'il n'avoit pas reconnue, avoit jetté dans lui une émotion extraordinaire : il ne s'applaudiſſoit point d'avoir ſauvé Palmerin ; l'aſpect de l'obéliſque l'avoit glacé d'effroi. La terreur, avec toutes ſes angoiſſes, ſes craintes & ſes

noires ombres, étoit defcendue dans fon cœur, & le rempliffoit d'effroi, d'horreur & d'agitations dévorantes. Ce défordre de mouvemens confus, qui pour la première fois s'emparoit de fon ame toujours pure, & jufques-là fi tranquille, lui arracha des larmes. Il abandonna Palmerin à fes Ecuyers, & entra dans la forêt. Là, jetté fur les racines d'un frêne, il pleuroit & étoit défolé, fans en favoir la caufe. Le nom d'Alfred fe plaçoit dans fa bouche, & y laiffoit de l'effroi. Il feroit refté long-temps dans cette attitude, fi le fouvenir de Geneviève n'étoit venu le tirer de cette ftupide langueur. Il fortit de fon abattement, reprit fon cafque & fe releva. Il s'achemina vers fon logis; il apperçut encore cet obélifque blanc, & qui, au milieu d'une forêt, préfentoit de loin une flèche qui s'élevoit parmi les arbres; il foupira, le confidéra attentivement, & dit : — Viendrai tantôt honorer auffi ce grand Alfred —.

Palmerin avoit demandé bien des fois le Damoifel; il fentoit fes forces prêtes à l'abandonner pour toujours. Il croyoit avoir

tari les ſources de la vie. Onolorie pleuroit; Geneviève verſoit auſſi des larmes. — Approchez, beau Damoiſel, lui dit-il : laiſſez-nous quelques momens, chières amies. Vous appellerai, dit-il à Onolorie. Beau Damoiſel, vous dois trois fois la vie : ſais bien comment vous payer de tant de ſervices. Vous donne à époux à Geneviève. Serez le Chevalier le plus digne d'envie, puiſque crois que ſerez le plus heureux, comme eſt vrai que êtes le plus vaillant —. Il ſe recueillit un peu. — Ai un grand ſecret à vous révéler : au préalable beſoin eſt que me juriez de n'en jamais parler. — Vous le jure, dit le Damoiſel. — M'avez raſſuré; faut encore que me promettiez obéiſſance en un autre point. — Vous la promets. — Aimable Damoiſel, êtes toute ma conſolation ; mourrai adonc bien content : oyez-moi —. Il baiſſa ſa voix davantage. — Ce grand Alfred, la fleur des Chevaliers, le compagnon d'armes, l'ami du Roi Ecbert, ce fut moi qui le combattis à outrance. — L'ai ſu, dit le Damoiſel. — Mais ce que point ne ſavez, c'eſt qu'Alfred

eſt vivant. — Lui vivant! — Oui, Damoiſel ; vit, reſpire, reſpire & ſouffre; ſouffre & ſuis vengé. — Par quel miracle, Sire? — L'ai vaincu ; pouvois l'égorger : maître de lui par le bonheur des armes, pouvois en diſpoſer. Lui laiſſai la vie, mais l'enchaînai ; & à celle fin qu'aucun Chevalier n'entreprît de rompre ſes liens, fis creuſer une priſon ſous terre, l'y fis deſcendre : élevai au-deſſus l'obéliſque qu'avez vu, & répandis la nouvelle de ſa mort; chargeai un de mes Ecuyers de le nourrir dans le ſouterrein ; commandai qu'on lui mît un bâillon ſur la bouche, pour empêcher qu'on n'entendît ſes cris. Entendoit lui, & pouvoit entendre les regrets que le bruit de ſa mort cauſoit aux Chevaliers. Le Roi Ecbert vint ſur ſa tombe pleurer ſa perte : les Damoiſels y vont invoquer ſes manes, & y conſacrer, par un attouchement reſpectueux ſur la pierre, leurs lances & leurs épées. Jugez, beau Damoiſel, ſi n'avois pas ſujet d'être content de ma barbarie ingénieuſe. Tous les ans venois ici, deſcendois dans la priſon, & me montrois

à lui ; jouiſſois de ſon ſupplice, que ma préſence augmentoit. Ses cheveux ſont blanchis ; ſes forces l'ont abandonné : pas ne tardera de mourir. Si je meurs avant lui, vous charge, beau Damoiſel, de prolonger ſa vie ; car ma haîne ſurvivra à moi : vous ſeul ſavez ce ſecret important ; gardez-le, vous en conjure. Voilà les devoirs qu'avez à remplir : ſecret, & ſoin du priſonnier. — Les remplirai, dit le Damoiſel ; mais m'eſt d'avis que votre vengeance eſt bien longue ! — Si jamais trouviez un Chevalier qui vous diſputât l'affection entière de la belle Geneviève, alors, beau Damoiſel, ſentiriez couler dans vos veines les ſucs venimeux de la haîne ; ſentiriez l'intariſſable ſoif de la vengeance ; aimeriez le ſang, vous en abreuveriez, & ne finiriez de haïr, qu'en finiſſant de vivre. — Ah ! ſi Chevalier venoit gagner l'affection de ma Dame, ſens bien que ſerois tourmenté. — Adonc, point ne murmurez contre moi —.

Cet entretien peſoit déja trop ſur le cœur du Damoiſel. Ce ſecret, ce ſoin cruel, étoient deux dépôts funeſtes & trop au-

deſſus de ſes forces. Il ſe ſentoit bien capable de tuer un ennemi ; mais le jetter dans une priſon éternelle ! cette penſée l'indignoit. Il quitta Palmerin, fut tenté de revenir à l'obéliſque, & de le voir de plus près. Qu'alloit-il y faire ? il n'y pouvoit plus plaindre le grand Alfred, ni le pleurer, ni l'invoquer. Quelle reſpectable illuſion il avoit perdue ! Il apperçut de loin deux Chevaliers, ſans armure, tête découverte, & penchés ſur la baſe de la colonne. — Ils ſont dans l'erreur, dit-il : ah ! ne les éclairons point ; ils y perdroient trop —. Il s'approchoit, & en s'approchant, il crut reconnoître ſes deux Gouverneurs, les Ecuyers de ſon père, ſes Maîtres & ſes premiers amis : ſes yeux n'étoient pas encore certains ; ſon cœur ne doutoit plus ; un battement de joie l'avoit averti ; il précipita ſes pas. — Mes amis, dit-il ; chiers Gouverneurs — ! Griel & ſon compagnon tournèrent la tête, reconnurent le Damoiſel ; il étoit dans leurs bras, il les couvroit de larmes de joie. — Enfin, vous voilà, dit un des Gouverneurs ; vous voilà tel qu'avions deſiré,

defiré, tel que l'efpérions : point n'allez tarder d'avoir un nom, c'il que votre Seigneur & père a rendu tant recommandable—. Griel prit la parole. — Reconnoiffez le Chevalier inconnu, le Génie qui par-tout vous a fi bien conduit. — Ah ! chier Maître, que m'avez rendu de grands fervices ! — Sachez, beau Damoifel, que voyez ici le tombeau de votre père. — Recommencez. — Le tombeau de votre Seigneur & père. — Ne puis vous croire ; me tuez ; n'ai plus de force : mon Maître, qu'avez donc dit ?.... le grand Alfred ! — Eft votre père ; & déformais pouvez porter fon nom. — Ne fais où en fuis —. Il tombe dans les bras de fon Gouverneur, fe roule à terre, pleure, baife la pierre, appelle à haute voix fon père...... Les Ecuyers pleuroient auffi. Il les regardoit la bouche ouverte ; fa poitrine s'enfloit : il avoit dans fon fein des fecrets qui vouloient s'échapper. — Apprenez, fachez, faurez, oyez, difoit-il ; Palmerin, le cruel ! mon père ; & fe reprenant : Ne puis parler —. Sa colère, fa douleur, fes larmes, fes cris, fon filence,

ſes mains tantôt élevées vers le Ciel, tantôt ſerrées contre ſa poitrine, ſes yeux égarés, ſes mouvemens qui tantôt l'éloignoient, & tantôt le colloient contre la colonne; toutes ces agitations déſeſpérantes ſont trop difficiles à rendre. — Ai, dit-il à Griel, promis un cruel ſecret; ai juré : eſt-il puiſſance aucune qui puiſſe me relever d'un ſerment téméraire? — Le Roi Ecbert le peut, comme Roi & comme Protecteur de la Chevalerie. — Me l'aſſurez! — Vous l'aſſure. — Partons incontinent; venez avec moi à Londres; vais me jetter aux pieds d'Ecbert : apprendrez un ſecret terrible —. Il étoit déja monté à cheval. — Point ne peux partir, dit Griel; attends un Chevalier que dois combattre, c'il qui m'a enlevé aujourd'hui le cruel Palmerin, qu'étois prêt d'égorger. — Ce Chevalier, dit douloureuſement le Damoiſel, c'eſt moi. — Qu'avez donc fait? — Ne ſavois ce que fais à préſent. — Partons, dit Griel —.

Ils partirent. Je n'ai point parlé de Geneviève; il n'étoit pas temps encore de m'occuper des maux qu'elle alloit cauſer

au Damoiſel. Il étoit rempli de ſon père ; le chemin ſe déroboit ſous les pas précipités de ſon deſtrier : il brûloit d'arriver. Il ſe fit annoncer à Londres pour le fils du grand Alfred. Ecbert n'y fut point trompé, & ſe ſouvint du Damoiſel ; il l'embraſſa tendrement. Ecbert ne pouvoit le délier de ſon ferment qu'en préſence de vingt Chevaliers ; il donna des ordres pour les raſſembler le lendemain ; tous les Chevaliers le relevèrent de ſa promeſſe, & lui ordonnèrent de parler. Tous frémirent à cette horrible confidence ; tous voulurent aller rompre les liens du grand Alfred. Il alloit s'éloigner : la Princeſſe Graſilinde arrivoit dans l'appartement du Roi ; le Damoiſel ne put que la regarder, porter ſa main à ſa bouche, s'alonger vers elle & s'incliner. La Princeſſe lui rendit le même ſalut, & ajouta : — Ramenez votre Seigneur & père ; voulons le voir, & vous auſſi —. Les vents, la foudre, le feu, n'ont pas plus de rapidité que le Damoiſel en mit à ſon retour vers l'obéliſque. Il franchiſſoit l'eſpace, plutôt qu'il ne couroit ſur le

chemin; il ne goûta point de repos qu'il ne fût arrivé. Il se fit ouvrir la porte du souterrein, s'y fit précéder par Griel. Il ne vouloit point voir un affreux bâillon sur la bouche de son père. Le Vieillard ne reconnut point son fidèle Ecuyer dans sa prison; il le suivit d'un pas bien affoibli. Il y avoit si long-temps qu'il avoit perdu l'usage de ses jambes! La lumière offensa d'abord ses yeux; il les fermoit sur tout ce qui l'entouroit. Le Damoisel étoit à ses genoux qu'il embrassoit. — O mon chier Maître, s'écrioient les deux Gouverneurs, vivez donc; voyez donc encore le soleil, vos amis; retrouvez votre fils —! A ces mots, Alfred tendit la main à son fils, le rapprocha de lui, & couvrit sa tête de son manteau. Il ne pouvoit parler. — O mon père! ô mon père, disoit le Damoisel, enfin vous ai trouvé —! Il l'aida à se relever, lui prêta son épaule, sur laquelle Alfred posa sa main, pour s'essayer à marcher. Il marchoit, cherchant l'air, cet air si pur dont il avoit été privé pendant aussi long-temps. Il mesuroit avec joie l'espace

qui s'offroit à sa vue. Ce bien inestimable, la liberté, venoit le consoler de ses maux passés ; toutes les nuances du bonheur se marquoient à grands traits sur son visage. Les caresses du Damoisel achevoient d'aviver son organisation, & portoient dans son cœur ce feu dont il avoit été privé jusques-là. Griel, ce bon Ecuyer, sembloit jaloux des caresses du Damoisel : le Damoisel envioit celles que son père faisoit à son Ecuyer. Le Maître & le Serviteur s'acquittoient tous les deux. Griel honoroit son Maître : Alfred récompensoit Griel. Que de reconnoissance ne lui devoit-il point ! où trouve-t-on un Serviteur qui vive pour élever le fils de son Maître qu'il croit mort, & qui veuille mourir, quand son Elève n'a plus besoin de lui ?

Griel & son ami avoient rassemblé des Serfs des environs pour abattre l'obélisque. Déja l'urne, qui surmontoit la colonne, étoit tombée, brisée en mille pièces ; les pierres avoient été jettées dans le Séjount : il ne restoit plus que l'affreux cachot qu'on se hâtoit de remplir avec des fascines & du

gazon. Une litière fut amenée, dans laquelle Alfred ſe coucha : le Damoiſel marchoit auprès de lui. En montant à cheval, Griel crut remarquer ſur le front du Damoiſel de l'inquiétnde. — Qu'avez donc, beau Damoiſel ? — Ah ! dit-il, l'apprendrez à Londres; auriez dû l'avoir deviné : meurs de déplaiſir —. Quelqu'effort qu'il fît pour diſſimuler ſa peine en préſence d'Alfred, ſon viſage morne le trahiſſoit. Il continua triſtement la route juſqu'à Londres. Chemin faiſant, Alfred, dont la vue s'étoit raſſurée, rencontroit des monumens élevés à ſa mémoire, paſſoit ſur des lieux témoins de ſes hauts faits. — Ici, diſoit-il, je terraſſai le Géant Livaux, là, je délivrai une belle Princeſſe —. On accouroit ſur ſon paſſage, Châtelains, Chevaliers, Damoiſels & Serfs; on ſe preſſoit pour le voir. Alfred éprouvoit, à chaque pas, qu'il eſt glorieux d'être plus vieux que ſa renommée, & d'avoir une renommée qui, par les liens de l'admiration, attache l'Univers à un ſeul homme. Il eſt bien vrai qu'un grand homme appartient au monde entier, & qu'un Roi ne le

dédaigne & ne le perſécute pas impunément. Ecbert revit avec joie le grand Alfred : ils étoient auſſi vieux l'un que l'autre ; & c'eſt une jouiſſance pour un vieux Roi d'avoir de vieux amis, de vieux Serviteurs : c'eſt preſque le ſeul bonheur qu'ils ſachent bien ſentir dans leur vieilleſſe. Auſſi ne voit-on point à la Cour d'un Roi vieilli, de jeunes Officiers, de jeunes Miniſtres, de jeunes Courtiſans ; ils ont tous blanchi dans les armes ou dans les affaires. Alfred avoit repris l'uſage de la parole. Il s'en ſervit d'abord pour l'amitié, & c'étoit l'ennoblir par un ſi bel uſage ; enſuite pour ſon fils, & puis pour le bon Griel. Admis à la Table-Ronde, il entendit le ſerment que prononcèrent tous les Chevaliers, de combattre à outrance Palmerin. Il avoit chargé le Damoiſel de ce ſoin terrible, & tous les Chevaliers avoient reçu ſa promeſſe. Le Damoiſel ne fit ce ſerment que d'une voix malaſſurée : ſon viſage étoit rouge, & ſes yeux laiſſoient tomber de groſſes larmes ; il trembloit en ſoulevant ſon épée. Cette

agitation étonna Alfred, qui voulut en ſavoir la cauſe. Auſſi-tôt qu'il fut ſeul avec Griel & ſon fils : — Damoiſel, lui dit-il, qu'avez donc ? vois couler vos pleurs ; aiſe point ne ſeriez donc d'avoir retrouvé votre père & de le venger ? — Chier père, dit le Damoiſel, n'ai couru le monde que pour vous venger ; point n'accuſez votre fils de félonie —. Il embraſſa ſes genoux : — Chier père, ce n'eſt point ma faute, ſi, en courant le monde, ai trouvé la belle Geneviève. — Quelle eſt cette Damoiſelle ? — Une merveille. — Adonc vous êtes affectionné à elle ? point n'y vois de mal. — Ah ! Sire, Geneviève eſt.... Ah ! Griel, dites le reſte ; moi, je n'oſe ; dites tout : vais me retirer. Mais, chier père, rien ne ſauroit m'empêcher de vous venger, comme d'être déſormais le plus à plaindre de tous les Damoiſels —. Il ſe retira ; Griel prit la parole : — Sire, eſt en effet bien à plaindre, le Damoiſel ; cette Damoiſelle, cette belle Geneviève, c'eſt la fille de Palmerin. — La fille de Palmerin ! l'enfant d'Onolorie ! — Oui, Sire. — Vit-elle encore,

cette Onolorie qu'ai tant affectionnée ? — Oui, Sire. — Eh bien, Griel, ſache que, malgré tous les maux qu'elle m'a cauſés dans ma longue priſon, n'ai pu ni l'oublier ni la haïr. Rien n'efface un premier ſouvenir. La première Beauté qu'on honore eſt toujours celle qui paroît la plus belle : envain s'attache-t-on à une autre ; ce n'eſt que la ſeconde Beauté qu'on a vue, & rien ne vaut dans un tendre attachement la primauté. Le Damoiſel eſt le Chevalier de Geneviève ! le plains : voudrois que poſſible fût qu'il vengeât ſon père, & ſervît ſa Dame..... Me venger ! moi, point ne le cherche beaucoup, à vrai dire ; qu'il ne me venge point.... — Mais, dit Griel, jamais ne pourra ſervir Geneviève. — Las ! le ſens bien, & en ſuis affligé pour le Damoiſel : que faire ! — Il eſt bien né, fera ſon devoir, dit Griel ; mais moi, ferai le mien : combattrai Palmerin, au défaut du Damoiſel. — Y conſens. Onolorie vit, dites-vous ? Onolorie ! Ah ! qu'elle vive. Griel, vous en ſouvenez ; Dieu ! qu'elle fut belle ! qu'elle étoit belle le premier mo-

ment que la vis fur le revêtement des foffés du château de Grimmer ! — Sire, m'en fouviens. — Tiens, mon cher Griel, vais te dire vrai : vengeance ne peut trouver place dans mon cœur ; eft jà tout plein du plaifir de revivre, de voir le Damoifel, de voir mon Roi, de te retrouver. Puifque mon bras ne peut plus foulever une épée, pourquoi conferverai-je dans mon fein le defir de m'en fervir ? Qui ne peut plus fe battre, ne doit plus haïr. Plus ne hais ; vive mon ennemi, pourvu que tous mes amis vivent. Griel, ne vas point combattre ; vas quérir mon fils —. Le Damoifel ne différa point de paroître ; il étoit fi confterné, que c'étoit pitié. — Sens, lui dit Alfred, la chofe qui vous poingt, chier Damoifel ; ferez ce que bon trouverez : ne vous demande point de vengeance ; d'autres Chevaliers s'en chargeront. — Chier père, connois mon devoir ; ferai ce que Nature, fang & Chevalerie me commandent —. En parlant ainfi, il fanglottoit. — Sais que ne puis davantage ici refter ; vais chercher Palmerin. O chier père ! le favez, Palmerin

eſt le père de Geneviève —. Il fondoit en larmes, & retomboit ſur ſon ſiége. Il n'étoit Chevalier qui ne le ſollicitât : Ecbert lui commandoit la vengeance ; toute la Cour le tourmentoit par des inſtances cruelles. Il ne rencontroit pas un ſeul viſage compatiſſant ; pas une voix qui deſcendît doucement dans ſon cœur, qui lui parlât un langage moins héroïque & moins farouche. Je me trompe : la Princeſſe Graſilinde l'attendoit ; elle ſeule alloit remuer ſon cœur avec des inſtrumens doux. La Princeſſe étoit plus que ſenſible ; elle devina toute la peine du Damoiſel ; & en la devinant, elle ne s'oublia point. Si l'épreuve du bain lui avoit fait prendre la réſolution de renoncer au Damoiſel, l'obſtacle qui devoit l'éloigner de Geneviève avoit rallumé ſon eſpérance ; elle ſe flattoit de l'amener inſenſiblement à l'oubli de cet objet, & de tourner vers elle toutes ſes affections. Qu'on lui pardonne cette touchante perſonnalité. Le Damoiſel vint à elle : — Conſolez-moi, dit-il, Princeſſe ; n'ai plus que des ennuis à eſpérer dans la vie. — Des ennuis ! vous tant jeune, tant

beau, & qui, le ſavez bien, êtes encore ſi chier à une Dame, que n'eſt pas néceſſaire que vous nomme! — Vous entends, chière Princeſſe; le ſavez ſi point ne vous ſuis affectionné : après ma Damoiſelle, ne vois, pour moi, que vous dans le monde; m'avez comblé de tant d'amitié. — Ah! ce n'eſt pas tout, vous porte tous les jours dans mon ſein; n'avez bougé de-là. — Que êtes bonne! — Quand vous vois triſte, jettez dans mon ame un noir affreux. — Que êtes bonne! — Comme vous ai plaint! — Ah! bien à plaindre ſuis. — Ah! oui, & moi, Damoiſel, le ſuis beaucoup. — Pourquoi, Princeſſe? — Pouvez-vous me le demander? vous vois tout entier occupé de Geneviève. Ai beau dire, ai beau vouloir, rien ne me donnez qu'un peu de reconnoiſſance; c'eſt bien chétive portion. — Ah! Princeſſe, vous donne cent fois plus. — Ne puis le croire. — Ne doutez de mes paroles. — Grand-merci. Ainſi donc ſerez moins triſte; ſi ne pouviez être à Geneviève, ne voudriez pas mourir? — Ah! que m'embarraſſez! — Voudriez donc

que

que meure auſſi ! — Non, Princeſſe ; ah ! non. Ne ſais quel parti prendre ; ſuis bien à plaindre — ! Grafilinde pleuroit. — Pleurez, Princeſſe ! — N'ai plus que des larmes à répandre. — Ah ! bien chagrin en ſuis. Adieu. Vais partir, vais venger mon très-honoré Seigneur & père. Que vais payer bien cher l'honneur de porter ſon glorieux nom ! N'ai jamais mieux ſenti qu'aujourd'hui que grande renommée s'acquiert par rudes entrepriſes ; en mourrai, en mourrai —.

Qu'étoient devenus Palmerin, Onolorie ? la triſte Geneviève, où étoit-elle ? que penſoit-elle ? Elle avoit ſuivi, en verſant des larmes, ceux qui avoient un empire abſolu & cruel ſur ſes deſtinées : elle avoit pris avec eux le chemin des Gaules. Palmerin n'étoit plus en ſûreté dans les Etats de la Grande-Bretagne ; malade, & preſque mourant, il étoit ſans défenſe : il ſeroit mort dans de honteux ſupplices. Onolorie veilloit ſur cette tête chérie ; Geneviève donnoit à ſon père tous les ſentimens que la Nature réclame : mais la Nature ne s'empa-

roit point de toutes les facultés de fon être, pour les donner à Palmerin. Elle l'avoit laiffée maitreffe de la plus importante de toutes, de celle qui lui préfentoit toujours le fouvenir du Damoifel. Elle détournoit en vain fes regards fur les bords du Séjount; elle n'y voyoit point cet objet chéri. Un vuide affreux s'offroit à elle; où le revoir, où le trouver! Ne le voir, ne le retrouver que les armes à la main, pourfuivant fon père!.... L'image étoit effrayante; elle fermoit les yeux, & fuccomboit. — Chier Damoifel! difoit-elle; chier ami! quelle deftinée fatale nous a réunis & nous a féparés! Las! de qui fuis-je la fille? las! de qui êtes-vous fils —? Elle n'étoit déja plus cette belle Damoifelle, qui, par fa beauté, avoit frappé le cœur du Damoifel: les rofes de fon teint avoient blanchi fous les pleurs qu'elles avoient recueillis; le chagrin, le défefpoir, avec un doigt de fer, avoient imprimé le fceau de la douleur fur fes joues, naguères fi fraîches & fi rondes. Un voile étoit jetté fur fes yeux; &, hormis les momens où elle ne pouvoit s'empêcher de

nommer le chier Damoifel, elle gardoit un morne filence. Quelquefois elle tournoit la tête, ou étendoit le bras pour le chercher. Hors ces mouvemens involontaires, on eût dit qu'elle avoit tout perdu, vue, fenfibilité, ouie. Elle fuivoit comme jadis ces Efclaves Grecques, qui fuivoient, fans parler, fans fe défendre, les Dames devenues leurs Maitreffes par le fort des combats. Ce fut ainfi qu'elle s'éloigna des limites de la Grande-Bretagne, paffa la mer, aborda à l'Ifle ancienne d'Aaldernay, & de-là defcendit dans les Gaules. Le Roi des Gaules tenoit alors Cour plénière dans la quatrième Province Lyonnoife, aux environs du Sénonois. Palmerin étoit confidéré dans cette Cour par fes hauts faits; il fut accueilli avec diftinction par Louis, qui rempliffoit le Trône de Charlemagne. Louis donnoit des fêtes à la Princeffe Alpaïde, femme de Bêgon, Comte de Paris. Tous les Chevaliers accouroient de tous les côtés de l'extrémité de la Gaule Narbonnoife & de la Belgique; plufieurs avoient franchi le Pas de Suze, & étoient entrés dans la aule

S 2

par le Briançonnois. Là, on voyoit les Amadis & leur nombreuſe famille; là, ces valeureux Comtes du Maine, ces antiques Polignac, qui, pour n'avoir pas une Couronne ſur la tête, n'en étoient pas moins glorieux. Là, brilloit la fleur de Chevalerie: là, la Princeſſe Faſtrade, Abbeſſe un peu trop accorte d'Argenteuil, paroiſſoit engager les Chevaliers à galans combats. Palmerin ne put offrir que les reſtes de ſa valeur paſſée; on le diſpenſa de ſe meſurer dans le pas d'armes: il fut nommé un des Juges du camp. Les Chevaliers Gaulois, qui avoient connu la belle Geneviève de Cornouailles dans la Grande-Bretagne, ne déſeſpérèrent point d'éclaircir le nuage épais qui couvroit ſes yeux, naguères ſi beaux. De tous les temps, l'eſpoir & l'audace furent le lot des Chevaliers Gaulois. De tous les temps, ils ont ſu fixer & conſerver en Gaule *le je ne ſais quoi*, *le je ne ſais qu'eſt-ce*, qui toujours les a rendus ſi aimables envers les Dames. Un des fils de Galaor ſe chargea du ſoin de charmer les ennuis de Geneviève. On ſait que des deux enfans de Périon,

dont furent issus Amadis & Galaor, l'aîné transplanta sa postérité en Espagne, dans la Grande Bretagne, dans la Germanie. Galaor fixa la sienne en Gaule, & y fit cette souche brillante, & surchargée de rameaux, qui ombragèrent toute la Gaule. Il n'est aucun Chevalier Gaulois qui ne descende de cette tige commune, & nos Dames s'en apperçoivent bien. Mais tout en regrettant le fidèle Amadis, elles tirent parti des vifs & sémillans enfans de Galaor. La blonde Geneviève, toujours pleurante, toujours solitaire, auroit découragé des Chevaliers moins présomptueux. Elle ne réussit point à obtenir l'abandon & la solitude qu'elle demandoit; elle ne put se défendre de donner un ruban noir à un Chevalier qui voulut combattre pour elle. — Vois bien, lui avoit-elle dit, galant Chevalier Gaulois, que faut vous céder. Ici, savez vous faire un mérite d'une importunité qui, en-delà de l'Océan, seroit moult déplaisante. Tout en me tourmentant, ne puis que vous pardonner; n'ai qu'un ruban noir à vous donner: est la couleur que porter veulx. — En éclaircirai la couleur

ſombre, avoit dit le Chevalier Gaulois ; veulx qu'elle devienne du plus bel incarnat. — Ainſi ſoit comme le dites : mais point n'irai à l'amphithéâtre —. Cette réſolution déconcerta le Chevalier, qui avoit bien plus d'amour-propre que d'attachement. — Faut vouloir ce que voulez. Adieu, cruelle Comteſſe —. L'apoſtrophe de *cruelle* étonna un peu Geneviève. Palmerin lui apprit qu'il ne falloit point s'y arrêter ; qu'elle n'avoit aucun ſens dans les Gaules, à force d'y être commune ; qu'on y trouvoit bien encore des hommes cruels, mais qu'on n'y voyoit plus de femmes cruelles ; & qu'en conſéquence on ſe permettoit un mot qui n'offroit plus un ſens déterminé.

Le Damoiſel s'étoit ſéparé de la Princeſſe Graſilinde, comme je l'ai dit ; il avoit vu couler ſes larmes : il en avoit répandu avec elle. Auſſi-tôt qu'il fut embarqué : — Ah ! Chapelle, dit-il à ſon Ecuyer, voudrois qu'une tempête affreuſe m'engloutît dans le fond de cet abyme d'eau. — Ai aſſez peur, Sire, d'y voguer ; pas n'eſt beſoin de m'épouvanter : faut arriver au plus vîte ; &

puis verrons ce que faire nous faut. Mais si mourir nous est une nécessité, mourons, Sire, sur la terre ; y serons moins tourmentés —. (Le brave Griel l'avoit devancé, & avoit déja vu les rives des Gaules).

Les vents mutinés parurent favoriser les vœux funestes du Damoisel ; les eaux battues s'élevoient, en grondant, à la hauteur des monts : le frêle navire, lancé sur ces pentes rapides, sembloit se précipiter dans le fond de l'Océan ; & des écueils, cachés sous ces vagues émues, présentoient la mort aux yeux des Bretons consternés. Le Damoisel, immobile, voyoit sans effroi le péril qui le menaçoit : il ne disoit que ces mots : — Que mort, tant affreuse soit-elle, est douce aux malheureux ! la fin la plus cruelle est toujours une fin —. Sur le même navire étoit un Chevalier Gaulois, qui présentoit le même calme à la mer courroucée. Le Damoisel, attiré vers lui par ce rapport d'intrépidité, osa lui demander pourquoi il méprisoit la mort. Le Chevalier Gaulois lui apprit qu'il avoit perdu sa Dame. — Ai perdu la mienne, reprit le Damoisel. —

Etes donc, Sire Damoisel, tant à plaindre que moi —. Ce rapport d'infortune rapprocha le Damoisel du Chevalier Gaulois. Ils abordèrent enfin à terre, & quittèrent le navire. Chapelle en sauta d'aise. Il n'y avoit pas deux jours que le Chevalier Gaulois étoit à Wismar, qu'il avoit retrouvé toute sa gaieté. Il suivoit une Dame de renom, s'en étoit fait écouter, & déja elle le nommoit du nom, du doux nom d'ami. Il avoit oublié ses douleurs & sa Dame perdue. Le Damoisel, étonné de cette métamorphose, la trouvoit justifiée par la beauté de la nouvelle Dame. Au départ, le Chevalier Gaulois retomba dans sa première tristesse. Le Damoisel imaginoit que le souvenir de sa première Dame étoit revenu dans sa pensée. Il se trompoit; le Gaulois n'étoit rempli que de la nouvelle, & s'écrioit: — Suis au désespoir; mieux vaut mourir —. Arrivés au Melda, le Gaulois rencontra la Comtesse de Boulogne, suivit ses pas, reprit son enjouement, & ne parla plus que de fêtes & de tournois. Il fallut partir, & le voilà

encore au désespoir. Le Damoisel, malgré ses ennuis, ne put s'empêcher de rire aux dépens du Gaulois. — Adonc, si est-ce ainsi qu'on sent dans les Gaules un amoureux désespoir, pas n'êtes à plaindre. Vos Dames ont tort de vous être affectionnées; & si se consoloient de même, que diriez donc? — Se consolent, les cruelles! plus aisément encore —. Au mot de cruelles, le Damoisel sourit, & reconnut le cachet de la Nation Gauloise; car il savoit que chaque Peuple a son expression & son attitude. Les Gaulois avoient deux signes caractéristiques, ce mot, & puis *le je ne sais quoi* qui plaît, qu'ils avoient dérobé comme autrefois la Toison d'or aux autres Peuples, & qu'ils se transmettoient de l'un à l'autre comme un héritage de famille. Il étoit curieux de posséder le *je ne sais quoi;* il avoit presque apperçu le *je ne sais qu'est-ce.* Par-tout où il passoit, soit dans les plaines Belgiques, soit dans les Villes, il entendoit qu'une Pastourelle disoit à l'autre, en le montrant au doigt : — Dommage est qu'il lui manque *le je ne sais quoi* — ! Il

les regardoit à son tour, & sans trouver des Beautés, il rencontroit des physionomies, des charmes, un jeu vif; il étoit ému, attiré par le *je ne sais qu'est-ce*, qu'il ne pouvoit encore définir. Son maintien froid, sa blonde chevelure, sa longue douleur, lui donnoient un caractère qui tranchoit parmi les Gaulois; on ne l'appelloit que le Damoisel Breton. — Montrez-moi, disoit-il au Gaulois, ce *je ne sais quoi* qu'on appelle par-tout, & ce *je ne sais qu'est-ce* dont tant on parle —. Le Gaulois lui en fit la promesse.

Ils étoient arrivés à Gratepance (ou Granviliers), dont la Comtesse du Bauvais étoit Souveraine. Cette Comtesse, aimable, vive & enjouée, avoit réuni à sa Cour les Dames Troyennes les plus renommées & les plus piquantes du Vexin. Il s'y tenoit une Cour d'Amour, & s'y donnoient les jeux de l'Ormel. Pour oser se mêler parmi cette Cour, & se présenter aux jeux, il falloit avoir obtenu de cinq Dames le prix du *je ne sais quoi*. Si vous me demandiez quel étoit ce prix, je vous répondrois : *Je ne sais*

qu'eſt-ce. Le Damoiſel croyoit que cette faveur étoit la choſe impoſſible : ſa curioſité le détermina à tenter l'épreuve. La belle Elizène, Dame de haut parage du Vexin, obtint la pomme. Elizène étoit au nombre de ſes Juges : il s'occupa à la gagner. Elizène, extrêmement enjouée, toujours ajuſtée ſous l'éclat des rubis & des franges d'or & d'argent, drapée avec art & tout-à-la-fois avec nonchalance, offroit tantôt les attraits du nud, tantôt les charmes de la draperie : c'étoit la tête la plus animée, la taille la plus fine, la plus ſouple, un ſein que la Beauté avoit modelé & animé de ſes mains divines, une jambe, un pied..... Elle n'étoit plus dans la fleur de la jeuneſſe ; elle n'en valoit que mieux : un peu d'expérience, un peu de sûreté, ne déparent point les charmes de la Beauté. Elizène parut recevoir l'hommage du Damoiſel : le Damoiſel ne ſentoit pour elle que des éclairs momentanés ; il cédoit à l'attrait de l'illuſion, à la révolte des ſens, il n'auroit pas pu jurer un conſtant ſervage. Elizène ne lui demandoit point de ſerment ; il étoit à ſon

aiſe, ſans s'en appercevoir (car on lui avoit dit qu'il falloit poſſéder l'art de plaire, & que ce n'étoit que dans cet art qu'on trouvoit le *je ne ſais quoi* qui plaît toujours). Il cherchoit les moyens de plaire, & les trouvoit. Elizène étoit vive; il étoit auſſi vif qu'elle. Elle mettoit une expreſſion attirante au jeu de ſon œil; il en donnoit au ſien. Elle ſoupiroit ingénieuſement; il mettoit de l'intention dans ſes ſoupirs. Elle parloit beaucoup; il parloit auſſi. L'eſprit étinceloit, la galanterie embelliſſoit tout ce que diſoit Elizène : le Damoiſel eſſayoit de donner des graces à tous ſes diſcours. Il voyoit les Chevaliers Gaulois feindre le ſentiment, & avoir de l'audace; il feignoit, & oſoit à ſon tour. Enfin, on ne vit jamais une petite guerre plus ingénieuſe & plus charmante. Il étoit toujours ſur les pas d'Elizène : elle le trouvoit dans tous ſes défilés; il déroutoit toutes ſes contre-marches. Il s'apperçut qu'Elizène avoit trouvé dans lui le *je ne ſais quoi*, cet art de plaire enfin que poſſédoient les Gaulois. Elle lui en fit le modeſte aveu, à voix baſſe, dans un ſallon bien

bien obſcur. Un petit ruban, tiſſu tranſparent & léger, dont les Graces furent les premières ouvrières, qui ſert tout-à-la-fois de lien & de parure; un de ces petits tiſſus tomba aux pieds du Damoiſel; & comme Elizène défendoit ſon ruban, il en regarda la poſſeſſion comme un joli larcin, & ce larcin prit le nom de *faveur;* nom qui, depuis, eſt reſté au ruban. Le Damoiſel en forma une eſpèce de roſe, qu'il voulut, par galanterie, porter à ſa boutonnière. Dame Elizène trouva cette galanterie ingénieuſe, & voulut être l'inventrice, à ſon tour, d'un nouvel ornement dans la parure des Dames. Elle demanda un ruban *faveur* au Damoiſel, qui le lui accorda. Elizène, dans la vivacité de ſa joie, s'écria: — Me donnez, beau Damoiſel, *le parfait contentement* —. Elle plaça au milieu de ſon ſein ce ruban noué; & c'eſt depuis ce tems que nos Dames Gauloiſes achèvent leur parure par un *parfait contentement*. C'eſt ainſi qu'on trouveroit la plupart des plus ingénieuſes modes. Il faudroit que l'Antiquaire fût Gaulois, homme ſenſible, homme rempli de

cette aimable expérience, que l'Amour & les Dames ne manquent jamais de nous donner.

Elizène parut devant la Comteſſe du Bauvais avec *ſon parfait contentement.* Auſſi-tôt qu'elle en eut éclairci l'origine, il n'y eut pas une des Dames de la Cour de *Gratepance* qui ne demandât un parfait contentement. On imagine bien qu'il ne devoit y avoir que le Damoiſel aſſez habile pour en préſenter d'accomplis, & noués avec plus de grace. C'eſt à lui qu'elles s'adreſſoient pour obtenir le *parfait contentement.* Il paſſa ainſi pluſieurs journées à obliger, à parer les plus belles Dames de *Gratepance.* Depuis qu'il avoit trouvé le je ne ſais quoi des Gaulois, il ne ſavoit plus rien refuſer aux Dames. Il les reſpectoit; leur deſir étoit un ordre ſacré pour lui. Il avoit ſenti qu'elles étoient ſur la terre pour la parure du monde, comme les fleurs le ſont d'un parterre. Faut, ſe diſoit-il, une culture plus ſoignée pour elles; faut des égards infinis. Il les ménageoit toutes; & une Dame de la Cour, qui n'étoit plus jeune, lui ayant demandé, avec

une obſtination encore aimable, un *parfait contentement*, il céda à ſes inſtances ſans paroître céder. Toutes les voix ſe réunirent en ſa faveur : toutes les Dames affirmèrent qu'il poſſédoit le je ne ſais quoi, qui ſeul pouvoit rendre un Damoiſel capable de figurer avec avantage à la Cour d'Amour, aux jeux de l'Ormel & dans un cercle de Dames. Aimables Gaulois, prenez le beau Damoiſel pour modèle, & ne perdez jamais ſon ſouvenir, quand vous ſerez auprès des Dames. Il les aima, ſentit leur empire, les reſpecta, rendit hommage à toutes, & n'en ſervit qu'une.

Il attira les regards de toutes les Dames, pendant toute la durée des Jeux. Il n'avoit pas oublié les Hameaux, ni les Paſtoureaux, il y revenoit dans les momens où les fêtes de la Cour étoient ſuſpendues. Les Hameaux Gaulois préſentoient un autre ſpectacle, différent de celui des Bretons. Ici, Paſtoureaux & Paſtourelles n'avoient que deux objets : le travail & l'amour. L'amour donnoit du courage pour le travail, & le travail aſſuroit des reſſources à l'amour. Ici,

on y ſentoit doublement le prix des fleurs. Ici, la roſe trouvoit ſon trône, non point ſur ſa tige épineuſe, mais ſur le ſein de toutes les Paſtourelles. Ici, l'art de plaire multiplioit, ſous les doigts des Paſtourelles, ces rézeaux clairs & brodés qui cachent tout & ne cachent rien, que la pudeur avoit inventés, que la coquetterie amincit, perça à jour, & transforma par degrés en légers filets. Ici, les métiers des plus fines étoffes étoient employés, de préférence, à la parure des Paſtourelles; il ſembloit qu'on avoit voulu fixer ſur les draperies le moëlleux, la forme & les couleurs de toutes les fleurs. Ici, les ombrages étoient nombreux. Ici, mille petites forêts, mille pelouſes, mille ruiſſeaux; des vignes par-tout : oui, des vignes! car ce n'eſt pas dans les pays les plus froids de l'Irlande & de l'Ecoſſe que l'Amour à plus de ſujettes. Je dirai bientôt la révolution que les vignes opérèrent dans les Gaules. Le Damoiſel parcouroit ces Hameaux avec joie. Le travail y paroiſſoit, non point une peine, mais l'intermède court d'une fête; & la fête commençoit avec le

crépuſcule, pour ne finir qu'au lever de l'aurore. Les Paſtourelles conſervoient leur propreté dans les champs, & y paroiſſoient auſſi belles en poſant un échalas, que le ſoir, ſur le gazon, en effeuillant des roſes. Des chants d'amour ſe faiſoient entendre de tous côtés, & de tous côtés le Damoiſel appercevoit ou un Paſtoureau aux genoux d'une Paſtourelle ; ou un autre laiſſant échapper ſa ſerpette pour ſoupirer, & pour regarder ſa douce Bergère ; ou un autre eſſuyant, avec le mouchoir de ſon cou, le front baigné de ſa rouge amie. On chantoit preſque autant qu'on parloit. Les plus vieux, qui ne pouvoient plus chanter, enfloient un ſyrinx, ou ſiffloient. D'autres penchés ſur la terre ſembloient inhabiles, & l'étoient par trop d'ivreſſe. Le Damoiſel apperçut le bon Chapelle dans un de ces Hameaux, qui couroit après une Paſtourelle, qui avoit l'air de fuir de toutes ſes forces ; le Damoiſel accourut, & l'arrêta : — Raſſurez-vous, lui dit-il; & toi malheureux, tu oſes pourſuivre de la ſorte une ſi gentille Paſtourelle — ! La Bergère

T 3

ſe mit à rire, & lui dit : — Ne courois pas, beau Sire, pour le ſuir tout-à-fait ; voulois arriver dans ce bois : fuyois, eſt bien vrai, mais voulois être vue —. Le Damoiſel rit lui-même de ſa bonhommie, & lui dit : — Adonc courez, gentille Paſtourelle ; mais gardez-vous de cheoir —.

Le Damoiſel trouvoit des phénomènes à chaque pas. Les Gaules ne reſſembloient point à la grande & froide Bretagne. — Heureux le Roi, diſoit-il, qui règne ſur ce beau pays ! par-tout l'image du bonheur, par-tout la beauté, par-tout la ſoumiſſion ; jamais tant de Chevaliers, jamais tant de Dames, jamais tant de gaieté ! Quels ennuis, ſe diſoit-il, ce lieu charmant n'éclairciroit-il point ? Un charme univerſel y ſuſpend le ſentiment des peines. Ah ! non, il n'eſt point dans les Gaules de longues douleurs : tout concourt à les diſſiper. O Geneviève ! ô ma Damoiſelle, pardonnez..... point ne vous ai oubliée ! Las ! ai ſeulement oublié qu'étois condamné à devenir le plus malheureux des Chevaliers. Vous affectionne toujours de la même tendreſſe.

Las! même guerdon plus ne dois eſpérer. Mon père, vais vous venger! Vengeance! m'allez coûter des larmes bien amères. Conſentirois, ô Palmerin, à recevoir de vous la mort que vais vous donner —.

— Qui parle de mort, s'écria une jeune Paſtourelle qui ſortoit d'un taillis? C'eſt vous, beau Damoiſel! de quelle mort voulez-vous donc mourir —? Le Damoiſel ſe remit de ſon trouble; & à la manière des Chevaliers Gaulois, qui ne diſent pas toujours ainſi qu'ils penſent aux Dames, il compoſa ſon maintien, & choiſit ſes penſées: — Mourir, dit-il, eſt une envie qui fait place à une plus douce, quand ſe voit minois comme le vôtre: comment vous nommez-vous? — Roſaliette. — Le joli nom! — Le crois bien; Lucas me l'a donné, & Lucas m'a dit que c'étoit un nom parlant, & que quand on m'avoit vue on trouvoit auſſi-tôt l'origine de ce mot: roſe & violette, m'a-t-il dit, ſont ſur ton minois; faut en compoſer ton nom. — Vous entends; vois comment vous nommez Roſaliette. A raiſon Lucas, & le défie d'en trouver une

autre à qui ce nom aille auſſi bien qu'à vous. — Etes bien aimable, beau Damoiſel! — L'êtes bien davantage : avez un bouquet là ; fané eſt preſque ; puis moitié effeuillées en ſont les roſes. — C'eſt Lucas qui me l'avoit baillé ; c'eſt lui qui gâté l'a. — L'avez permis ? — Ah ! beau Damoiſel, Lucas a bien des permiſſions. — Qui les lui a données ? — Ne ſais : un beau jour Lucas s'émancipa ; fâcher me voulus ; n'en tint crainte : ne ſais comment s'y prit ; tant y a, que n'ai quoi qui ne ſoit permis à Lucas. — Où alliez-vous ainſi ? — Pas bien loin de la chauſſée que voyez d'ici. — Quoi chercher ? — Dame ! Lucas. — Et là, qu'y faites-vous ? — Rien : y rêve. — A quoi ? — Dame ! à Lucas. — Le ſoir ! — Reviens. — Sans doute avec. — Ah ! oui, avec Lucas. — N'y a pas long-temps qu'avez connu Lucas ? — N'a guères ; car, Damoiſel, ai quinze ans. — Ah ! Roſaliette, quinze ans ! — Oui, Sire. — Quinze ans ! Roſaliette, crains votre âge. — Pourquoi, Sire ? — Ah ! pourquoi ? venez, vous le dirai —. Roſaliette s'ap-

procha, le Damoiſel avoit déja pris des licences : Roſaliette n'étoit point effarouchée; il vint en penſée au Damoiſel, que Lucas ſeroit chagrin. Il s'éloigna, & lui dit : — Adieu, Roſaliette, crains trop vos quinze ans; allez retrouver Lucas. — Bonſoir, froid Damoiſel, bien ſe voit que n'avez *mordu à la grappe* —.

Ce reproche le fit remonter à ce proverbe, qu'il avoit déja entendu : il ſe promit bien de le connoître; &, dût-il s'en repentir, de mordre à la grappe comme les autres. Elizène lui conta ainſi la révolution que les vignes avoient faites dans les Gaules. — Bien en ça, lui dit-elle, que les Gaules jamais vaincues, quelquefois morcelées, euſſent vu les Romains dans quelques-unes de leurs Provinces, elles étoient ſilencieuſes, guerrières & froides. Le froment couvroit ſes plaines; des arbuſtes, ſes côteaux : ſur ſes rochers, une mouſſe légère tapiſſoit une ſurface inégale. On vieilliſſoit, on s'ennuyoit, on végétoit. Que ſont des jours mal employés! A quoi ſert une force qui demeure inactive ? ainſi étions-nous

dans les Gaules. Qu'il vous ſouvienne de Réatus. Avoit ce Roi galant paſſé les Monts ; avoit vu aux Pays ultramontains la vigne couvrir de ſes grappes parfumées les campagnes de Rome ; avoit vu dans les feſtins des raiſins ſucrés parer les tables des Epulons ; avoit goûté de ce fruit délicieux ; avoit ſenti au même inſtant doux ſommeil deſcendre ſur ſes paupières, membres s'amollir, nerfs s'aſſouplir, & ſon cœur devenir plus ſuſceptible. Avoit continué ; ſes jours ſe paſſoient de feſtins à ivreſſe, & de ivreſſe à ſommeil. Amour l'attendoit là. Amour, un jour, lui préſenta une grappe par les mains de la fille du Roi de Thuringe. Réatus mordit à la grappe enchantée. C'en étoit fait : ce n'étoit plus l'ivreſſe du vin ; c'en étoit une encore plus douce. Déſormais Réatus comptoit ſes momens par ſes ivreſſes. Il en étoit une qu'il préféroit à l'autre. Il retourna dans les Gaules avec Baſine. Les côteaux furent bientôt feſtonnés de pampres : bientôt les Dames Gauloiſes & les Chevaliers Gaulois eurent mordu à la grappe. Les Gaules de-

vinrent un des domaines d'Amour, de Chevalerie & de galanterie : bientôt se distinguèrent des autres, en amabilité, tous ceux & celles qui la grappe avoient mordu. Bien s'en apperçoit-on encore; car, voyez dans la Grande-Bretagne, en Germanie, ailleurs où point ne se rencontre douce vigne, ne trouvez là que gens bien froids, trop sages & bien ennuyeux. Dans les Gaules bien se voit la différence de celle qui encore n'a mordu à la grappe. Savez maintenant, beau Damoisel, ce que dire veut ce proverbe Gaulois qui, vous le jure, jamais ne vieillira; faites-en l'essai vous-même, & verrez si raison ai —.

Un beau rosier se trouvoit proche d'Elizène. Jetta sur l'arbuste fleuri d'amour, regard enamouré, se pencha mollement, & se laissa aller sur fraîche nape de violettes. Le Damoisel se sentit doucement surmonter à pareille langueur. — Dame, qu'avez donc? — Souvenance d'un doux passé m'a frappée au cœur. Si saviez à quel prodige ce gentil rosier doit naissance! Ah! ne savez pas tout ce que de-

vons à Amour. Oyez choſes merveilleuſes que vais vous raconter.

Ces barreaux de rouille couverts, jadis formoient l'iſſue d'un caveau qui nom a pris *ſoupirail*, en mémoire des ſoupirs que Blanche de Bourgogne y a pouſſés devers le Ciel. Un père méchant l'avoit précipitée dans ce ſouterrain affreux, parce que l'avoit ſurpriſe un jour.... nenni, c'étoit un ſoir, ſa main dans la main du Comte de Champagne. Ne voulut croire, ce félon Seigneur, que la peur de faillir avoit engagé Blanche à donner ſa main. — Ne laiſſe tenir ſa main, diſoit le Duc, Damoiſelle qui bien veut vivre, la poſe ſur le bras de ſon Ecuyer pour ſe ſoutenir, & onc ne la mit nue & voir chaude dans la main amoureuſe d'un Chevalier, à moins que ne ſoit ſon ſien ſerviteur. Damoiſelle dévergondée, vous empêcherai de laiſſer prendre autre plus rare & plus ſavoureuſe choſe —. Fit creuſer ce ſouterrain, en mit l'iſſue à fleur de terre, & ſa tyrannie leur permit de ſe voir & de s'entretenir piteuſement. Tant ſoit

ſoit ingénieuſe cruauté, Amour eſt encore plus ſubtil qu'elle. Venoit tous les ſoirs à l'entrée de la nuit, le malheureux Comte de Champagne; ne pouvant ſe tenir debout, ſe couchoit ſur le ventre par terre, pour deviſer avec ſa pitoyable amie. Dans telle contrainte où à peine ſe pouvoient voir, trouvoient voie à doucettes badineries, voire à voluptueuſe joyeuſeté. N'étoient épais les barreaux, bouche allongée paſſoit au travers, & puis en préſentant ce gentil organe de la parole, pas n'étoit difficile de ſe rencontrer. Bonté du Ciel! ou plutôt merveille d'amour! la bouche du Comte touchoit à celle de Blanche, & le ferment que ſa langue prononçoit venoit ſe repoſer ſur celle de Blanche. Oncques ſermens ne furent ſi bien reçus, & tant méritèrent d'être ſavourés. Les pauvrets étoient heureux! Pour un Empire, le Comte n'auroit failli au rendez-vous, & là, couché en terre, auroit abdiqué toutes les couronnes. De telle gêne, langage d'amour s'enrichit d'un mot charmant, & que jà connoiſſez par délicieuſes expériences. A

meſure que s'avançoit, s'écrioit le Comte, ô mienne amie! accours, vais vous voir. La pauvre Blanche lui crioit : Las ! ne puis vous regarder, faut vous baiſſer, & le Comte de ſe baiſſer. Demandoit, lui, ſi-tôt que le pouvoit, le prix de ſa peine, & quand leurs bouches ſe touchoient, il nommoit tel guerdon le prix du *baiſſer*. Des mal veuillans pouvoient ouïr ce mot, dont le ſon ſoutenu par une conſonne inutile, forçoit la langue à un ſifflement indiſcret. Le Comte, en prononçant *baiſſer*, baiſſoit la voix, mouilloit la ſyllabe trop ſifflante, & n'exprimoit en effet que *baiſer*. Tant parut doux, tant parut diſcret ce mot ainſi réduit, que Blanche n'en perdit la ſouvenance, & quand ſes lèvres ſe repoſoient ſur les lèvres amoureuſes du Comte, plus n'appella ce délicieux repos le prix du *baiſſer*, l'appella meshui *le baiſer*. Bientôt eurent appris à ſe ſervir du mot, & nommoient avec ivreſſe un *baiſer*, deux *baiſers*, trois *baiſers* ; épithètes gentilles vinrent à leur ſecours, & bientôt Amour attacha tant de ſouvenirs, tant de choſes & tant de

penſées au mot, que ne s'eſt vu dans langue moderne, mot tant utile & tant exploité. De quinze à quarante, n'y a dans les Gaules Dame de bien qui n'ait ſur la fin de ſa journée donné ou reçu au moins un baiſer. — Pourſuivez, reprit le Damoiſel; devez penſer quant & quant dois ſentir à l'explication *du baiſer*. Et ce roſier ? — Doit naiſſance au baiſer. — Le crois ſans peine, roſes ſont ſur vos lèvres, ô belles Dames! — Avez raiſon, mais avant ce temps n'en connoiſſions dans les Gaules que de pâles : le Comte, tous les ſoirs, en faiſoit un hommage à la pauvre Blanche. Tant étoient ſerrés les barreaux, que falloit défaire le bouquet, & paſſer la roſe une à une. S'effeuilloient... en s'effeuillant, tomboient à l'huis du ſoupirail, & quand ſe couchoit, le Comte, ſa chaleur faiſoit germer ſous terre, la graine qui, par fortune, s'échapa un jour d'un pépin mêlé parmi les fraîches roſes. Les larmes de Blanche arrouſèrent l'arbuſte.... Pardonnez, ſi un ſouvenir me contraint de ſoupirer... L'arbuſte qui devoit reconnoiſſance à l'Amour, puiſqu'il

étoit né du baiſer, naquit hériſſé de pointes. Le pauvre Comte de Champagne ne prit plus un *baiſer* qui ne fût touché d'une épine. Las ! c'eſt ſans doute depuis ce temps, que roſe d'amour a des épines. Epines point n'arrêtoient le Comte ; me les bâilliez, diſoit-il, purs & doux ; ores les achette, ne les trouve que plus ſavoureux, & m'en ſouviendrai plus long-temps. Son ſang couloit, & à la longue, la fleur, de blanche qu'elle étoit, devint rouge & emblématique, fut tout-à-la-fois hommage d'amour & fleur d'innocence —. Le beau pays, ſe diſoit le Damoiſel ou ſe voient tant de graces, tant d'eſprit & tant d'aimables inventions — ! Si penſez, ami Lecteur, que Damoiſelle prononce ſans danger le mot *baiſer*, vous trompez. Ce mot tant ſignifiant a toujours des ſuites. Elizène peut-être vouloit-elle... Non, ſerai diſcret, le Damoiſel voulut... Ah ! il connut toute la force & toute la ſaveur du mot. Mais vous, virginales Damoiſelles, gardez-vous de rêver *au baiſer*. Jà ſeriez à demi gagnées ; gardez-vous de badiner avec l'expreſſion. Quand telle ex-

preſſion commença à devenir familière, la pudeur la rejetta en rougiſſant, & c'eſt choſe vraie que Dames bien élevées rougiſſent au mot *baiſer*.

Enfin, le Damoiſel prit congé de la Comteſſe du Bauvais, s'éloigna de la Cour de Gratepance, & ſervit d'Ecuyer à Elizène qui retournoit dans le Pays Vexin. Dans ſa route, auſſi-tôt qu'il eut quitté les limites de Beaumont, il ſe trouva dans une vallée ſerrée & délicieuſe; le fleuve de la Seine bordoit un de ſes côtés; des côteaux couverts de groſeillers & de ceriſiers la reſſerroient au midi. Là, il trouva les vignobles d'Argenteuil, que Probus avoit voulu arracher, & ce Monaſtère dont une fille de Charlemagne étoit Abbeſſe.

Dans cette même vallée, mais plus près du côteau ſur lequel Céſar avoit placé les tavernes de ſon armée, étoit un logis modeſte, mais entouré des plus belles fleurs & des plus rares. Elizène (1) montra ce do-

(1) L'anachroniſme eſt ici très-conſidérable;

micile au Damoifel : — Là, lui dit-elle, vit & paffe fes dernières années parmi les fleurs, auprès des Graces, & fuivant de l'œil encore les Paftourelles, un vieux Chevalier, aimable encore, vif, gai, & qui confacre fes loifirs aux faftes des Amadis, & des Chevaliers de cette famille, dont il eût été le compagnon & l'ami ; fa plume va les rendre immortels. Nos arrière-neveux reliront ces archives galantes, qu'une main délicate & fleurie a ornées de portraits charmans, d'allufions fines & fenties ; & qui apprendront aux Romanciers à emprunter des Courtifans ces gazes légères dont ils fe fervent pour tout dire avec agrément, & fans jamais faire rougir. — Pas bien n'eft étonnant qu'un Chevalier fache célèbrer les prouefſes des Chevaliers, dit le Damoifel,

---

c'eft M. le Comte de Treffan qu'on a en vue, le Comte de Caylus ; avec eux le fieur de Herberay, M. le Marquis de P..., M. le Comte de Treflan vivoit alors. Il coopéroit avec M. de Mayer à la Bibl. des Romans.

& ſache écrire comme on parle à la Cour : la Cour eſt ſon pays natal. — Remarquez, dit la Fée Urgande, qui ſortoit dans ce moment du logis du Chevalier Hiſtorien, où elle avoit dépoſé ſa baguette enchantée, dont il ſe ſervoit ſouvent au lieu de plume ; Remarquez, dit la Fée, qui les avoit ouis, que les hauts faits de Charlemagne & de Roland ont été célébrés par l'Archevêque Turpin qui Chevalier étoit. En Eſpagne, un Chevalier avoit entrepris les faſtes des Amadis : en Gaule un autre Chevalier les avoit traduits ; une Damoiſelle avoit voulu les accourcir : un autre Chevalier y avoit employé d'heureux momens. Eſt enfin venu celui-ci, qui a mené à bien l'Amadis des Gaules. Sais, par divination, que la plume d'un jeune Chevalier conſacrera les hauts faits de Bliombéris ; un autre plus jeune Chevalier dira, beau Damoiſel, à la poſtérité vos proueſſes, vos épreuves, vos amours & vos douleurs ; dira auſſi vos amourettes. Point n'en ſoyez effrayé : ſaura, ce Chevalier, vous rendre intéreſſant ; eſt accoutumé à indulgence ; ſait ce que faire

ſe peut auprès des Dames ; n'a paſſé encore que ſix luſtres & un an ; connoît la gloire & l'amour ; écrira vos faſtes, pas bien loin de Damoiſelles accortes, qu'auriez affectionnées, ſi connues les euſſiez —. La Fée conduiſit le Damoiſel au logis du vieux Chevalier ; il retrouva dans ſes yeux tout le feu de la jeuneſſe : le vieillard écrivoit l'épreuve du palais d'Apollidon, entouré de vaſes garnis d'héliotropes, ayant devant lui ſa fille dont le portrait ſe retrouvoit dans les Amadis, & ſes chiens fidèles : ſon armure étoit appendue non loin de là ; & dans ſon parterre étoient des fleurs rares. — Aurez, dit-il au Damoiſel, un autre Hiſtorien ; le connois, & pas n'aurez ſujet d'être mécontent. Aurois voulu vous conſacrer une de mes plumes ; mais Roland & Zélie les ont priſes (1). Pas bien loin de moi rencontrerez dans un Château, & dans la plus aimable compagnie, le Chevalier qui doit

---

(1) C'étoit au Château de Franconville dans la belle vallée de Montmorenci.

faire aimer & honorer votre mémoire : vous conſeille de le voir; trouverez en lui courtoiſie, accointance, ſenſibilité & eſprit —.

Le Damoiſel baiſa la main du vieux Chevalier, continua ſa route avec Elizène, & arriva dans la Capitale du Vexin, dont le pont enferme l'Oiſe. Il y fit un ſéjour de courte durée. Bégon, Comte de Paris, ſe diſpoſoit à donner des fêtes : le Damoiſel ne pouvoit ſe diſpenſer d'y paroître. Elizène le pria de ſoutenir un pas d'armes pour elle ; il s'en défendit avec tout le ménagement poſſible : il lui fit entendre qu'il avoit donné à d'autres le droit de primauté dans ſon cœur. Elizène ſe contenta d'une lance ; le Damoiſel promit d'en rompre trois pour elle.

Il prit le chemin de Leucotéſie ; en approchant de cette ville, ſon étonnement s'accrut encore. Il n'avoit vu nulle part une Ville ſemblable, & un peuple pareil. Les Dames Gauloiſes ne reſſembloient point à celles des autres Royaumes ; elles différoient avec celles de Gratepance & du

Vexin. Elles n'étoient pas plus belles, mais étoient plus aimables; il falloit bien qu'elles obtinſſent ce dernier avantage. A Gratepance & dans le Vexin les Dames étoient belles dès l'aurore, & n'avoient garde de craindre le grand éclat du Soleil; le Soleil eſt l'ami de la beauté qui n'a point d'art. A Paris les Dames paroiſſoient bien plus belles, mais l'étoient plus tard; & cet emprunt leur coûtoit bien des heures: une glace, une Dariolette leſte & intelligente, un peu de poudre d'or, & la toilette des Dames Troyennes & Vexinoiſes étoit finie. A Leucotéſie c'étoit alors comme aujourd'hui: il y avoit le demi-jour; c'étoit pour le doux ami: le grand jour étoit pour le reſte du monde. Les journées parurent plus courtes au Damoiſel, & quelquefois bien vuides. Il fut cependant un peu dédommagé, ſi-tôt qu'il fut introduit dans les ſallons des Dames de Leucotéſie. Qu'elles étoient aimables! Que de graces! C'eſt là qu'il apprit encore ce qu'on a depuis nommé *ſavoir faire des riens*. Il avoit déja vu dans la Grande-Bretagne, qu'il étoit poſſible de ne rien faire;

il vit à Leucotéſie qu'on pouvoit *faire des riens*. Déja formé à la Cour de Gratepance, il entendit qu'on ſe diſoit tout bas, en le conſidérant : Il a enfin notre *je ne ſais quoi*, qui plaît dans tout pays. Il tiroit parti de ſon éducation ; & il y avoit peu de Chevaliers Gaulois qui puſſent l'emporter ſur lui. Il ne lui fut point mal aiſé de ſortir d'une épreuve à laquelle on ſoumettoit dans Leucotéſie tous les Chevaliers étrangers, & ſurtout les Bretons.

Il y avoit, non loin de cette Ville, ſur l'une des éminences qui regardoit l'Orient, le Palais national, toujours environné d'un épais brouillard, d'où s'exhaloient des vapeurs ſalines qui répandoient dans l'air des miaſmes de ſel qu'on reſpiroit, qui ſe mêloient à nos organes & imprégnoient de ſel tous les diſcours, toutes les penſées des Leucotéſiens. Ceux-ci ſe diſtinguoient entre eux par le plus ou moins de ſel dont ils chargeoient leurs phraſes ; de-là étoit né le proverbe : *Il met du ſel par-tout* ; & de-là eſt venu dans la ſuite l'uſage établi chez les Gaulois de mettre du ſel avec abondance

dans leurs repas, & d'en employer tant, qu'il eſt devenu une denrée ſujette à impôt. Il y avoit pluſieurs ſortes de ſels : l'un ſe décompoſoit dans la tête de ceux qui le reſpiroient ; il avoit plus de mordant, & celui-là on l'a nommé enſuite ſel épigrammatique, qui eſt réputé le plus piquant : un autre perdoit de ſa vivacité, ſe délayoit ; celui-là ſe nommoit ſel attique, ou gaulois ; & en dégénérant, il a pris le nom d'urbanité, d'aménité : il étoit le meilleur, mais il étoit bien rare ; cependant on en trouvoit aſſez dans les Gaules pour contrebalancer l'effet des ſels trop nitreux dont j'ai parlé. On y trouvoit encore le ſel comique ; celui-là étoit le plus gai, & il paroiſſoit le plus commun : toutes les têtes Gauloiſes en avoient avec plus ou moins d'abondance, mais toutes en étoient imprégnées ; & ce ſel a formé de tout temps le ſel national & caractériſtique. Il y avoit encore tous ces alkalis ſi volatils, ſi fluors ; ceux-là prirent le nom d'eſprit, & l'eſprit fut ſous-diviſé en bel-eſprit, en ſaillie & en mille claſſes qui ne ſe confondoient point dans un foyer unique, qu'on

qu'on nomme chez les autres Nations ſens commun. Ce dernier ſel eſt bien rare dans les Gaules, & il paroît qu'on s'en paſſe volontiers. Le laboratoire où tous ces ſels étoient travaillés, décompoſés, alkaliſés, étoit dans le Palais magique ; l'Oiſiveté en étoit la Fée ouvrière. La Fée Oiſiveté prit le Damoiſel par la main ; & après lui avoir donné un ſiége, elle lui montra la fabrication de ces ſels. Les ouvriers en ſous-ordre étoient innombrables. Le Damoiſel en vit de toutes les conditions : tous étoient aſſis ; leur bras étoient inhabiles, mais leurs langues ſembloient avoir réuni le jeu de tous leurs organes ; les mouvemens précipités d'une aiguille toujours active ne donneroient qu'une idée imparfaite de l'agilité des oſcillations des langues Gauloiſes : de leur bouche s'évaporoient ſans interruption tous ces ſels qui compoſoient la ſubſtance ſaline de toute la Nation ; le Palais ſe nommoit le Palais du Caquet. La tâche du Génie Caquet étoit d'écrire & de répéter tout ce qu'il entendoit. Mais malheureuſement, les Dieux lui avoient refuſé la faculté de pouvoir répéter ſans

altération tout ce qu'on difoit. Il retournoit tous les difcours, les noirciffoit ou les éclairciffoit. Il avoit eu de fanglantes querelles avec la Fée Vérité, qui, n'ayant pu le corriger, avoit juré de ne jamais fe trouver dans fa compagnie, & tenoit parole. Le Génie Caquet, avoit, auffi-tôt après cette déconvenue, époufé la Fée Oifiveté; & par cette Fée qui avoit un empire fi abfolu fur les Dames Gauloifes, lefquelles à leur tour règnent fi defpotiquement fur les Gaulois, il avoit confervé fon pouvoir fur ce vafte & charmant Royaume. Par un malheur inconcevable, la Fée Réputation devint formellement amoureufe du Génie Caquet, & lui promit de lui confier tous les jugemens que le fort lui avoit ordonné de rendre fur les Gaulois : fidelle à fa promeffe, elle s'abandonne au Génie Caquet, & les Gaulois ne fe font point apperçus encore que ce fot Génie, pouffé par l'Oifiveté, proftitue, défigure & gâte la Réputation: de-là tant de Chevaliers mal-jugés dans les Gaules, tant de belles actions diffimulées, tant de découragement & tant d'incertitudes ! Ce fot Génie prend

plaisir à répandre l'inquiétude dans les Gaules : il tient dans ses mains les hochets immortels de la Nature humaine, le *blanc* & le *noir ;* les lance au gré de son caprice, & les substitue l'un à l'autre quand il lui plaît : de-là vient que tant de gens qui décident du sort des autres, voient blanc le soir, & noir le matin. Le Damoisel ne put s'empêcher de rire, & se garantit du charme des Caquets : car vous le savez, Mesdames, les Caquets ont aussi leur charme, & il est rare de ne pas être tenté de parler avec ceux qui parlent tant. Le Damoisel se tut : le Génie Caquet épuisa toutes ses ressources ; il s'éloigna confus, & bien fâché de ne pas trouver auprès du Damoisel la Fée Oisiveté : si cette Fée n'eût pas abandonné le Damoisel, c'en étoit fait, le charme opéroit ; car il est mal aisé à celui qui est carressé par la Fée Oisiveté, de ne pas aimer le Génie Caquet. — Je vous plains, dit le Damoisel en sortant du Palais national, ô Chevaliers Gaulois ! ô bons Guerriers ! car ici, plus que par-tout ailleurs, la foule des Héros est grande ; je vous plains d'être ainsi livrés au Génie Ca-

quet, & ſuis ſur-tout fâché que votre Fée Réputation ſoit devenue la Maitreſſe de ce Génie ! Faut-il que les Etrangers ſachent mieux vous apprécier que vos Concitoyens, que vos amis, que vos ſupérieurs —. Il n'en dit pas davantage ! il ſentit qu'il eſt inutile de déclamer quand la réforme eſt impoſſible. L'homme ſage ſe prête du mieux qu'il peut aux abus reçus ; il conſentit à écouter les caquets. De retour à Leucotéſie, il en entendit d'intariſſables : mais il trouva tant d'eſprit, tant de graces ; qu'il fut forcé de convenir que dans les Gaules, ſi le caquet eſt un défaut très-familier, c'eſt du moins un bien joli défaut. Souvent il fut ſur le point de deſirer que la Grande-Bretagne s'y livrât avec moins de réſerve ; elle pouvoit y gagner de l'agrément, de l'urbanité & plus de vivacité. D'ailleurs l'eſprit, devenu plus circulant par le caquet, pouvoit ſe naturaliſer bien vîte ; & on pouvoit, en ſuivant d'un œil attentif la marche du Génie, l'arrêter ſur les limites où l'abus commence.

Le Damoiſel avoit encore une inſpection

à faire dans Leucotéſie, pour connoître parfaitement le génie Leucotéſien. Il accourut, invité par toutes les Dames, dans le Temple du Jour. Ce Temple portoit ſur une large pierre de marbre noir cette bien courte inſcription : *A la mode*.. Il demanda l'explication de ce mot, qui de tout temps n'a pas eu une grande ſignification dans la Grande-Bretagne, & alors bien moins qu'aujourd'hui. — Entrez, lui dit une Dame, & verrez ce que dire veut ce mot qui tant vous inquiète —. Une femme étoit la Divinité du lieu. Le Damoiſel la prit pour une Fée folle : elle n'étoit point laide ; rien d'auſſi joli que ſes doigts, rien d'auſſi léger que ſes doigts, rien de plus vif que ſes doigts. D'un clin-d'œil le Damoiſel la vit prendre l'aiguille, broder, peindre, deſſiner, découper, ajuſter, déchirer, dédaigner, reprendre ſon ouvrage, le décompoſer, le retourner, varier à l'infini. Ce qui étonna davantage le Damoiſel, c'étoit la foule qui rempliſſoit le Temple ; la ſoumiſſion que les Leucotéſiens avoient pour les oracles de la Fée folle. Il les voyoit ſe dépouiller, s'habiller ſe

parer, ſe déparer, retourner leurs parures, paſſer de l'hermine aux zibelines, du jonquille au violet; ce qu'il y avoit de plus plaiſant, c'eſt que dans tous ces changemens chacun croyoit avoir trouvé le mieux ou le bien. Le Damoiſel rioit à gorge déployée : c'étoit la première fois qu'il avoit ri; car un Breton, comme on ſait, ne rit guères. — Dame, dit-il à la Fée Mode, croyez-vous que votre puiſſance puiſſe durer encore quelque temps? — Toujours, beau Sire, reprit la Fée. — Toujours! ne le puis croire. — Tout comme il vous plaira; mais vous le prédis, ſerai toujours la Fée des Leucotéſiens, — Tant pis, dit-il. — Tant mieux, dit-elle; un jour viendra, vous le prédis encore, que vos Bretons m'invoqueront. Point ne voudrai me naturaliſer dans leur froid Pays : viendront prendre & payer cher ces rognures, ces découpures, ces deſſins manqués que voyez ſous mes tables. Rendrai un jout, puiſque vous faut tout conter, rendrai toute l'Europe tributaire par la mode des aimables Leucotéſiens; mes gazes, mes rubans & mes pom-

pons iront plus loin que vos draps, votre plomb & votre étain. Ah ! regardez ces minois ; ce sont mes ouvrières. — Dame ! que jolies sont ! — Et puis allez croire, beau Sire, que des minois aussi gentils ne puissent pas tout accréditer? — En conviens, Dame —. En effet, c'étoient les plus belles femmes qui s'empressoient auprès de la Mode, & qui prêtoient des graces à tout ce qu'elle faisoit. Le Damoisel fit une seconde question. — Pourquoi, Dame, changez-vous si souvent? — Suis asservie au caprice, qui me mène, & le mouvement est inhérent à ma puissance. Ne serois rien, si ne changeois ; & ne suis la Fée Mode que par mes variations infinies —. Jusques-là le Damoisel ne trouvoit rien que de singulier & il continuoit à rire. Mais avancé dans les cellules qui entouroient les parvis du Temple, il vit avec indignation la Mode donner des loix à l'Alchymiste, au Guérisseur, au Juge ; il vit prôner les nouveautés, déprimer les vieux moyens, déranger l'opinion, renverser les têtes, & fouler dans les tenailles des innovations un Peuple en-

tier. — Dame, dit-il, chofes que penfées on aura, que bonnes on aura crues, qui mille biens auront produit; tout cela à fon tour mauvais fera réputé, au gré de la Mode? ne le puis croire. — Ainfi en va, dit la Fée, ainfi en ira. Ferai rafer, alonger la barbe, accourcir ou élargir les chauffes, vendre du noir pour du blanc, & livrer à la difpute les Leucotéfiens, tout comme il me plaira. Mais rien n'en appréhendez. Sont doués d'une facilité fi grande, que pafferont fans peine du blanc au noir, & que n'en feront ne moins gais, ne moins heureux. A la lenteur près, beau Sire, les Bretons reffembleront aux Leucotéfiens de ce côté-là, changeront comme eux, & pas fi bien ne réuffiront qu'eux. — Adonc plus ne me dois étonner. Adieu vous dis, Fée charmante —. Il fortit du Temple. Le bon Chapelle l'attendoit avec fon deftrier. Il monta fur fon cheval, & prit le chemin du Sénonois.

Il eut bientôt apperçu les murs du Châtel de Montargis; il laiffa échapper un long foupir, en regardant les tourelles. — Là eft

donc ma Damoiselle ! malheureux, vais la perdre. La rencontrerai ; las ! plus rien ne puis lui dire. Plus rien ! ah ! faudroit que fusse sans chaleur & sans vie. O la bien aimée de moi ! ô ma douce amie ! ô mon père— ! Il avançoit, mais bien lentement. Il prit le gîte le moins connu, demanda un lit, & se jetta sur ce lit de douleur tout couvert de son armure. Point ne dormit. — Etes bien défait, lui dit Chapelle le lendemain matin ; avez donc oublié qu'êtes à la Cour de la belle Judith, de la Reine aimable des Leucotésiens ! le Prince Philippe, le Prince Louis, viennent d'y arriver. Souvienne-vous que devez soutenir le grand nom d'Alfred ; qu'êtes ici le représentant des Chevaliers de la Grande-Bretaigne. — Le sais, veulx remplir tous mes devoirs, & mourir après. Allez annoncer ma venue à la Reine ; me tiendrai prêt à paroître devant elle —.

Pendant que le bon Chapelle alloit remplir son message, le Damoisel s'étoit revêtu de son beau manteau de velours bleu, doublé d'hermine, avoit chaussé ses brodequins & mis ses éperons dorés, couvert son feutre

des plus belles plumes, & garni ſa caſaque des diamans dont la princeſſe Graſilinde lui avoit fait préſent. Depuis qu'il avoit retrouvé ſon père, il avoit changé ſa deviſe; c'étoit le nom d'Alfred, ſans autre explication. Malgré ſon abattement, il avoit un maintien noble & une mine fleurie; & puis, le feu du courage, qui brûloit dans ſon cœur, donnoit à ſon attitude un caractère que n'ont pas tous ceux qui ne ſont point des Héros.

La Reine Judith reçut le meſſage du Damoiſel avec bonté, & le fit mander au même inſtant. Le Damoiſel la trouva environnée des Dames de ſa Cour. Cour galante! Cour charmante! Le Damoiſel n'entendoit que des acclamations: la Reine venoit de donner un Héritier au Trône de Charlemagne, & en étoit devenue plus chère aux Leucotéſiens. Qu'elle méritoit bien cet intérêt touchant! qu'elle avoit de graces & d'amabilité! Le Damoiſel arriva dans le moment qu'un Barde Leucotéſien chantoit à la Reine les couplets ſuivans, & qui étoient applaudis avec vivacité.

Couplets à la belle Reine Judith (1)

Ah ! quelle eſt belle !
Se montre-t-elle,
Tous les Sujets
Sont ſatisfaits :
On ſuit ſes traces.
Toutes les Graces
Ont pris plaiſir,
Plaiſir à l'embellir.
On s'écrie : ah ! voilà la Reine,
Qui ſeroit, dans la Royauté,
Par ſa beauté,
Bien Souveraine.
Ah ! voilà, la voilà la Reine ;
Bien Souveraine
Par ſa beauté.



(1) On doit nous ſavoir gré d'avoir mis ces couplets ſur cet air connu : *Ah ! dans ces fêtes*.

Son cœur eſt noble & tendre ;
J'ai vu de ſes beaux yeux
Des larmes ſe répandre :
On lui faiſoit entendre
Les cris des malheureux ;
C'eſt un préſent, un préſent de la bonté des Dieux.

Le Damoiſel applaudit comme les autres ; & mettant un genou en terre : — Aimable Souveraine, dit-il, ou Breton, ou Leucotéſien, ſens bien que tout l'Univers doit être à vos pieds : me comptez au nombre de vos Sujets —. L'aimable & enjoué Prince Philippe ſauta au cou du Damoiſel avec cette vivacité qui n'appartient qu'à lui ; — Et vous, beau Damoiſel, me comptez au nombre de vos amis —. Le Prince Louis, plus tranquille, ne fut pas moins affectueux. Une Ducheſſe, belle comme une Grace, qui nom Jules avoit, tenoit dans ſes mains l'enfant Royal. Cette Ducheſſe, accorte, bonne, ſpirituelle, étoit aimée de la Reine. La belle Judith connoiſſoit auſſi le prix de l'amitié ; amitié, don du Ciel, bien peu connu des Rois ! — Le choix, dit le Damoiſel,

moiſel, en conſidérant la Ducheſſe avec des yeux de plaiſir, eſt voirement bien fait; il appartenoit à une Grace de tenir l'Amour. O vous, ſi gentille Ducheſſe, qui aimée ſerez de tous les Chevaliers, bien juſte étoit que tinſſiez dans vos jolis bras & ſur votre beau giron l'Enfant chéri de tous les Gaulois—. La Ducheſſe baiſſa à demi ſes jolis yeux, & remercia, des yeux ſeulement, le Damoiſel, qui trouva ce compliment très-joli. Dans le même-temps, une aimable Berceuſe ſouleva l'enfant Royal, & le plaçant ſous un dais, lui chanta cette Romance, qui pouvoit être une leçon.

La Berceuse au Dauphin.

Romance.

Sous un dais de feſtons orné,
La douce main d'une Berceuſe
D'un royal enfant nouveau né
Balançoit la couche moëlleuſe.
Elle chantoit : Sujets & Rois
Futes bercés dès la naiſſance

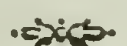
Et vous tous qu'ici j'apperçois,
L'êtes encor par l'eſpérance. . *bis.*

Comme chacun à votre tour,
Chier enfançon prendrez croiſſance,
Plairez aux Dames de la Cour
Vous le prédis en aſſurance.
Dans un jeune cœur chaque jour
Toutes voudront laiſſer des traces.
Lors, direz, qu'il eſt doux amour,
De ſe voir bercé par les Graces. . *bis.*

De Bonne heure juſques au cœur,
Prince chéri, pouvez m'en croire :
Un cri François, un cri d'honneur,
Portera le feu de la gloire.
Allez, préſentez aux combats
Votre adoleſcence aguerrie,
Et du moins ne vous bercez pas
Des ſonges de la flatterie. . . *bis.*

Rêve doux, ſouvenir ami
Viendront bercer votre jeuneſſe.

Ne ſoyez jamais endormi
Dans les langueurs de la molleſſe,
Gardez-vous aimable enfançon
De gâter votre enfance heureuſe,
Ne ſouffrez que l'ambition
Devienne un jour votre berceuſe. *bis.*



Ferez ſi bien qu'un Peuple heureux
Dans vous croira voir votre père
Et dans vos traits ſi gracieux
Les traits charmans de votre mère.
Si reſſembliez à tous les deux
(Car ſais comment on aime en France)
Seriez quand clorrez vos beaux yeux
Bercé par la reconnoiſſance. . *bis.*

Le Damoiſel avoit tout ce qui pouvoit réuſſir à la Cour. L'aſyle des jeux & de la gloire eſt la Patrie de tous les Chevaliers. A ce titre eſt-il une meilleure Patrie que Leucotéſie? Point n'en connois. Hélas! Le Damoiſel ne venoit que pour y verſer des pleurs. La Reine Judith l'avoit admis dans ſes petites fêtes, d'où la gêne de l'étiquette étoit bannie, où

l'agrément préfidoit. Eh bien, il foupiroit. La Reine favoit le motif du voyage du Damoifel. Griel, ce fidèle Ecuyer, étoit arrivé, & l'en avoit inftruite. L'infatigable Griel vouloit venger fon Maître, & mourir; il étoit venu reconforter le Damoifel.

La Reine crut qu'en mettant le Damoifel en préfence de la belle Geneviève de Cornouailles, fon courroux s'adouciroit, & qu'il n'auroit jamais le courage de s'armer contre Palmerin. Elle les invita tous deux à un bal qu'elle donna dans fes petits-appartemens. Le Hafard & l'Amour pouvoient amener de grandes chofes; le Damoifel n'ofa refufer la Reine, & puis, le bal étoit encore une de ces jolies inventions dont Leucotéfie fourmille. Geneviève fut plus difficile à perfuader; enfin la Reine voulut, il fallut bien fe rendre. Vous dire quelle étoit fa couleur; c'étoit le noir; celle du Chevalier étoit noire auffi. Or fus, violons & cymbales, grelots & tambourins, faites retentir les voûtes feftonnées de rubans, & où vingt cryftaux fufpendus multiplient la clarté des flambeaux. Momus, Dieu des

Gaulois, Dieu de la gaieté, conduisez les Leucotésiens; serpentez, agitez, repliez, alongez cette bande joyeuse : ils ne pensent plus, ils ne voient plus, ils ne songent plus : s'il leur reste une faculté, c'est le *trop sentir ;* s'ils ont quelques desirs, c'est de s'amuser. O Momus, protège-les; ils sont si courts ces gais momens ! ils sont si courts, les momens de la folie ! Déjà les tourbillons s'étoient formés : un mouvement attractif attiroit l'un vers l'autre ; déjà on se grouppoit. Plus de solo ; le Dieu Caquet agitoit toutes les langues, & tous se disoient, en faussets argentins, les choses les plus folles ou les plus tendres. Ici, l'Amour mettoit quelques épines aux roses qu'il présentoit. Là, il faisoit des méprises charmantes ; là, mais un peu loin, ce Dieu... Ah! ...il parloit avec cette liberté dont il est si affamé, & qu'il n'a pas toujours. l'Amour... Ah ! Mesdames ; il aime bien à se trouver dans le Palais de la Folie...

Le Damoisel y fut tourmenté par toutes les Dames. — Bon Dieu ! s'écrioit-il, où trouvez donc, belles Dames, tant d'esprit,

tant de gaieté, tant de coquetterie? Vrai Dieu! que de choſes ſavez! comme ſavez badiner! Vive Leucotéſie! vivent les Dames Gauloiſes! Rien ne comprends à vos gaies agaceries; mais que m'amuſez! Ah! parlez: ſuis tout oreille; que voulez-vous de moi? Eſt-ce ſervage? ôtez ce bandeau qui vous couvre, & me voilà aux pieds de vous toutes! Qu'êtes charmantes ſous ce maſque! Las! ſi content étois, verriez, belles Dames, que fais rire auſſi. Las! plus ne rirai —! Ce lugubre ſoupir fit envoler la troupe des Dames; une ſeule ſe tint auprès de lui, & ne parloit point: c'étoit Geneviève, qui avoit reconnu le Damoiſel. Le Damoiſel ne l'avoit point reconnue; mais tout ſon être avoit frémi: ſon ſang avoit bouillonné; ſon cœur ſembloit être plus expanſif. C'étoit des impatiences d'effroi; il ne parloit pas: mais ſa tête, tournée vers Geneviève, ne la quittoit point, & n'avoit qu'un mouvement perpendiculaire, dont les deux extrémités étoient les pieds, & puis la tête de Geneviève. Le balancement lent d'un pendule n'eſt pas plus régulier. Il

ne l'avoit pas reconnue encore ; mais il ne l'auroit point quittée pour tout un Empire. Là, étoit sa place ; plus rien hors de-là. Dieux ! combien tout étoit noir & confus dans son sein ! Ah ! malheureux Damoisel, est-ce là vivre ! non, c'est aimer. Un hasard, une presse.... Enfin, il fut poussé sur Geneviève : elle ne s'éloigna point, comme auroit fait une autre ; ses formes parurent obéir avec complaisance sous la main du Damoisel. Cette main ne s'y méprit point ; cette main caressante sentit tout ce qu'elle avoit autrefois senti en se reposant sur sa bien-aimée. — Adonc c'est vous ? dit-il. — Oui, dit-elle. — Belle Damoiselle ! — Beau & chier Damoisel ! ce deuil que porte, le pouvez deviner ; las ! c'étoit le vôtre : vous ai perdu. — Voyez ma couleur, dit-il ; vous ai perdue. — Las ! s'écrièrent-ils tous deux ensemble ; las ! faut mourir — ! Leurs bras retombèrent languissans le long de leurs corps : le mur les soutenoit l'un & l'autre. Si on vouloit peindre l'abattement, cette douleur muette qui amollit, détend tous nos ressorts, il faudroit peindre le Damoisel

& la Damoiselle. Ils ne savoient que dire : — Las ! ce qu'est que de nous ! las ! faut mourir. — Adonc, dit Geneviève, venez, du fond de la Bretagne, attaquer, combattre mon honoré Seigneur & père ? — Las ! disoit le Damoisel, aime mieux mourir. — Aurez donc ce courage, cruel ? un Vieillard va être forcé de se défendre contre vous, jeune & vigoureux Damoisel ? — Ah ! non ; non —. Un Masque, qui les avoit entendus, & qui ne les avoit jamais quittés, à ce *non* du Damoisel, lui frappa rudement sur l'épaule. — Malheureux, indigne Chevalier, l'Amour te fait donc oublier ton père ? Méprisable ! — Moi, méprisable ! moi ! Qui ose me parler cet abominable langage ? — Un bon ami d'Alfred. — Qui ? — Moi. — Qui ? — Rougis, Damoisel : rougis. Est donc vrai qu'as besoin d'un Maître ; & dans quel chemin ? — Mille morts ! s'écria le Damoisel ; te connoîtrai, te punirai, te confondrai. — Me connoîtras, rougiras & te tairas —. Il tira son masque : — Tiens, regarde, c'est Griel ; rougissez. — O terre ! s'écria le Damoisel ;

ô mort ! que voulez-vous de moi ? — Plus rien ! — La voyez. Tenez, arrachez ces entrailles ; donnez-moi une ame de fer : ah ! quelle ame feroit impénétrable à fes larmes ! Que voulez-vous donc de moi? — Plus rien. — Barbare ! — Taifez vos cris ; demain le jour va fe lever : c'eft le jour de la vengeance. O Alfred ! ô mon Maître ! c'eft donc moi qu'aurai l'honneur de vous venger. — Non, non, tu ne l'auras pas : non —. A ce cri négatif, Geneviève jetta un cri ; ce cri parut le dernier de fes foupirs. — La voyez, cruel ! la voyez —. Il tomba auprès d'elle fans connoiffance.

Ainfi finit le bal : il ne pouvoit être terminé par une cataftrophe plus lugubre. Il falloit voir Griel auprès du lit du Damoifel, pleurant à chaudes larmes. C'étoit fon Elève ; il l'aimoit comme on aime fon fils. Griel, en voulant roidir fon ame, lui pardonnoit fa foibleffe. Il le réconfortoit fans lui parler du lendemain, fans lui parler de la belle Geneviève. Geneviève étoit dans les bras d'Onolorie : Onolorie s'accufoit d'être la caufe de tous ces malheurs.

Cependant Griel avoit demandé une audience à Louis. Le brave Ecuyer du grand Alfred, l'Inſtituteur du Damoiſel, avoit des droits à la conſidération publique; Louis lui avoit octroyé ſa demande. Il s'étoit préſenté, non point revêtu de la blanche hermine des Chevaliers, non point avec des éperons dorés : la vertu n'a ni hermine, ni éperons, ni diſtinctions; elle eſt toute nue, toute par elle, ſans parure, ſans orgueil. Un manteau gris, des brodequins jaunes, une caſaque brune, un caſque de fer bruni; par-tout du fer : tel étoit l'accoûtrement du brave Ecuyer. Son bouclier boſſelé, ſes courroies rapiècetées, ſes mailles rompues, ſes gantelets percés à jour, annonçoient le courage, & montroient l'honorable caractère de la valeur; ces débris furent toujours reſpectés à la Cour de Louis. Louis accueillit Griel : — Que voulez-vous de moi, Ecuyer généreux? — Viens, Sire, vous demander le combat à outrance contre Palmerin. — L'aurez, ce combat terrible, puiſque le voulez. — Etes juſte, Sire; n'ai de titres que dans votre juſtice. — Sais tout; Re-

nommée m'a tout appris : Palmerin, respectable dans les Gaules, fut coupable dans la Grande-Bretagne ; équité veut le combat, le demandez, l'aurez. — A demain donc, Sire. — A demain, généreux Ecuyer —.

Palmerin fut prévenu par le Roi de ce combat ; il étoit dévoré d'une maladie de langueur. Son antique valeur n'étoit plus : tant d'ennuis avoient frappé sur sa tête ! il n'étoit plus que le sarcophage de lui-même. Il avoit accepté le combat ; c'étoit un adoucissement encore pour Geneviève, de savoir que ce n'étoit point le Damoisel qui avoit sollité cet honneur cruel. Ce n'étoit qu'un demi-mal pour elle. Qu'est-ce donc que l'Amour ! Quoi ! les jours d'un père ! la mort ! le sang ! tout cela n'est presque rien !... Quoi ! dans le fond de son cœur, la fille vertueuse retrouve un vœu pour son ami, en même-temps que son œil verse une larme pour son père !... Quoi ! des craintes pour l'un & pour l'autre ! Pour l'un & pour l'autre de l'amour !... Point de haîne... Qu'est-ce donc que l'Amour ? qu'est ce donc qu'un Amant ? c'est tout, me répond une femme

égarée. Qu'eſt-ce donc qu'un père ? c'eſt tout, me répond-elle encore.... Ah ! qui décidera la queſtion ?

On a vu ce qu'avoit oſé Griel. Ne me demandez point ce que faiſoit le Damoiſel ; il pleuroit ſur ſon lit. Il pleuroit..... Les Héros ſavent donc verſer des larmes !

Le jour fatal avoit lui ! non, il ne luiſoit point. Il ſemble quelquefois que le Ciel veut être de moitié dans nos vengeances ; quelquefois il ſemble prendre la couleur de nos ames. Il étoit noir. Le Soleil ne s'étoit point promené ſur l'horiſon. En vain l'aurore avoit annoncé ſon approche ; en vain avoit-elle éclairé de ſa lueur paſſagère la voûte des Cieux ; en vain leur avoit-elle demandé le père du jour : des nuages rebelles & rembrunis s'étoient emparés de la céleſte voûte, & dans le char des Heures avoient roulé ſans bruit leurs ombres épaiſſies. Un orage ſe préparoit & s'avançoit derrière ces ténèbres. Le fluide igné, comprimé dans un globe trop étroit, ſe mutinoit dans ſa priſon. Une flèche de feu devoit partir ; un Dieu devoit la lancer :

ſans doute c'étoit le Dieu qui protège la juſtice & la valeur.

En vain les Hérauts d'armes avoient proclamé le combat; en vain les premiers Officiers de la Couronne étoient au nombre des Juges du camp. Perſonne n'oſa s'aſſeoir ſur ces draperies noires, qui décoroient l'amphithéâtre; perſonne ne voulut recevoir la clarté des flambeaux à travers les crêpes qui les entouroient. La lice étoit un déſert ou plutôt un cimetière; aux deux bouts une croix, & au pied une foſſe, les torches funéraires, & le cercueil. Quelle Dame de la Cour de l'aimable Reine auroit pu ſoutenir ce trop lamentable attirail? Louis, Juge, Père, Protecteur de ſes Sujets, avoit refuſé d'aſſiſter à ce ſpectacle horrible. Il eſt des châtimens que la Loi commande, & qu'on frémit d'ordonner: on dévoue la victime, & on craint d'être témoin de ſon ſupplice. Tel étoit Louis; telle étoit la Reine, dont l'ame ſenſible ne vouloit point connoître ce terrible degré de la Toute-puiſſance.

Ah! ſi Virgile a ſu répandre dans ſon

Poëme immortel un charme religieux, en préſentant aux Nations Enée, ami des Dieux, Enée, fils reſpectueux ; ſi on ne peut s'empêcher de treſſaillir toutes les fois que le Héros Troyen dit avec modeſtie *Sum pius Æneas*, croit-on que Griel ſoit, & puiſſe être bien moins intéreſſant? *Je ſuis le Valet de mon Maître, & je viens le venger*, diſoit-il. On frémiſſoit, mais on l'admiroit.

Ces crêpes, ces apprêts, ne l'épouvantoient point. Son pied ne craignoit point de fouler ce drap mortuaire, que la vengeance alloit bientôt enſanglanter. Lui-même il avoit couvert ſon deſtrier du lugubre caparaçon ; lui-même, dans un âtre rougi, avoit bruni le fer, la lance, l'épée & le cimier dont il alloit ſe couvrir. Les plumes du Geai ombrageoient ſa tête, autrefois ſurmontée des plumes de l'Autruche : il attendoit à l'un des bouts de la lice ſon Adverſaire. Il avoit pour parrain le grand Référendaire ; un Evêque avoit reçu l'examen de ſa vie paſſée, & la main du Prélat avoit béni ſon front & ſes armes. Il avoit reçu le baiſer de paix. Les Hérauts

d'armes avoient fait les proclamations usitées.

Le Ciel se noircissoit de moment en moment : des nuages larges & noirs se balançoient dans les airs tranquilles, descendoient en embrassant l'espace, s'arrondissoient, & pesoient sur la lice. Palmerin s'avançoit à l'autre extrémité du camp. Onolorie & la belle Geneviève le suivoient, vêtues de noir, & faisoient entendre des sanglots & des cris. Palmerin avoit pour parrain le frère du Comte Bégon. Il jetta les yeux sur sa fosse qu'il vit ouverte. — Sens bien, dit-il au Comte, que voici le terme : mon ame, ma foiblesse.... Sus... du courage —! Il piqua son destrier. Au même instant des déchiremens se firent entendre dans les airs : un sifflement prolongé annonçoit la foudre ; les éclairs étinceloient, & par la rapidité de leurs oscillations, rejettoient dans la nuit les yeux qu'ils avoient éclairés. La foudre, dispersée en carreaux, éclatoit dans le même moment de tous côtés. Les destriers reculoient ; vainement Griel animoit le sien de l'éperon & de la voix.

Le Damoiſel arrivoit : les cris des Hérauts d'armes l'avoient tiré de ſon abattement. Il avoit rougi de ſe laiſſer ravir une vengeance qu'il devoit à ſon père. Le reſpect filial avoit, après le plus cruel combat, étouffé le cri de l'amour. — Arrêtez, crioit-il à Griel, arrêtez ; à moi ſeul appartient l'honneur horrible de venger mon père : arrêtez.... — Il alloit franchir les barrières ; Geneviève s'élance ſur ſon paſſage, ſaiſit le mors de ſon deſtrier : — Ah ! beau Damoiſel ; c'eſt moi, dit-elle : oſerez-vous paſſer ? Eh bien ! paſſez ſur mon corps. — O Dieu ! grand Dieu ! s'écrioit le Damoiſel, où ſuis-je ? Que devenir ? Damoiſelle, dit-il, en lui jettant ſon épée, prenez, frappez, veulx mourir : las ! le dois ; malheureux ! malheureux — !

Les deux Combattans ſe joignoient.... La foudre des Cieux étoit partie : l'éclair avoit brillé ſur leurs lances, & avoit ſerpenté, en rayon de feu, le long de l'épée de Palmerin. Il n'étoit plus. Le bruit qu'il fit en tombant avertit de ſa mort. La foudre avoit frappé & conſumé ſon cœur. — Le Dieu

des combats, le Dieu des juſtes, a vengé Alfred, s'écria Griel —. A ces mots Onolorie & Geneviève, ſaiſies d'un froid mortel, tombèrent dans les bras de leurs Suivantes. Tandis qu'on les emportoit, le Damoiſel, dévoré, accablé par toutes les angoiſſes, ſuivoit Geneviève qui ne l'entendoit plus. — Ce n'eſt pas moi, lui diſoit-il : n'ai point trempé mes mains dans le ſang de votre très-honoré père ; n'eſt pas moi. Ah ! ſuis moins malheureux que n'aurois cru —.

La Reine prodigua les plus tendres ſoins à Onolorie & à Geneviève ; mais que reſtoit-il à Onolorie ? Rien. L'eſpérance & le bonheur s'étoient éloignés d'elle. Les maux avoient deſſéché les ſources de la vie. Elle ceſſa de vivre. — Mourrois moins cruellement, dit-elle à ſa fille, en expirant, ſi pouvois eſpérer, ô Geneviève, qu'un jour ſeras plus contente que onc ne le fut ta triſte mère —. Geneviève eut une mort de plus à pleurer.

Le Damoiſel pleuroit à ſon tour. Le grand Alfred n'étoit plus ; il avoit ſuivi dans le tombeau le Roi Ecbert qui venoit de mourir.

Un Ecuyer lui apportoit le teſtament de ce Héros. Il en baiſa le ſeing religieuſement; ſes larmes véritables honorèrent ſon cœur & ſon père. Enfin, il put lire cet acte ſacré. Il étoit court. — N'ai point d'avis à vous donner pour la vaillance ; pour acquérir renommée, avez tout; ne vous manque que le bonheur, vous le ſouhaite : crois vous le procurer, en vous ordonnant de prendre à épouſe la Damoiſelle Geneviève. Vous le commande, chier fils : n'ai point de haîne contre ſon ſang. Ai prié le Roi Louis & la bonne Reine Judith de vous contraindre à m'obéir après ma mort : leur ai tranſmis l'autorité qu'ai ſur vous. Obéiſſez. Fâché ſuis de n'avoir point embraſſé le bon Griel —.

Le premier ſoin du Damoiſel fut d'envoyer ce teſtament à Geneviève, de prendre congé du Roi, & de retourner en Bretagne pour honorer par ſa préſence les funérailles de ſon père : elles furent pompeuſes & dignes du Héros & du Damoiſel. Geneviève ne fut pas auſſi heureuſe. Le teſtament de Palmerin lui défendoit de s'unir jamais au ſang d'Al-

fred ; cette défenſe s'étendoit juſqu'à la cinquième génération : juſques-là les deux familles devoient s'abreuver de ſang & ſe repaître de haine. Il conjuroit Louis & la Reine de garantir ces clauſes cruelles. Louis & la Reine, dont l'ame étoit aimante, trouvèrent cette condition inique. Un Roi, commander les inimitiés, les diſſentions inteſtines ! Il fut indigné de la confiance que Palmerin avoit eue en lui : il rejetta ce dépôt ſouillé, & rendit un Edit ſolemnel qui anulla ces horribles ſubſtitutions. Geneviève ne fut point la dernière à ſouſcrire à cet Edit de paix.

Le Damoiſel revenoit ; rien ne l'arrêtoit plus en Bretagne. La Princeſſe Graſilinde avoit quitté cette Cour depuis la mort du Roi Ecbert. L'exercice de la faveur fait des ennemis ; la Princeſſe, malgré ſa bonté, en avoit trouvé de nombreux : à la Cour il y a tant d'ingrats ! Elle s'étoit éloignée de ce ſéjour ; & pour être à l'abri des perſécutions, elle avoit mis entr'elle & ſes ennemis des diſtances que la haine avoit rapprochées. Le Damoiſel accourut vers ſa

demeure ; il étoit destiné à rencontrer partout les manes de ceux qu'il avoit chéris. Grasilinde expiroit, victime de la scélératesse des méchans ; il reçut son dernier soupir & le don de sa Principauté. Je dirai tout, il la regretta plus qu'il n'avoit regretté Alfred : il ne l'oublia jamais. Il avoit aussi-tôt fait modeler en cire son visage, qu'il conserva & honora toute sa vie. Il fit encore une autre perte. Griel lui demanda la permission de se retirer dans le Château d'Alfred, dans ce Château dont le pont-levis étoit toujours resté levé depuis le départ du Damoisel. Griel étoit haineux. — Au moins, dit-il au Damoisel, si donnez votre main à la fille de Palmerin, épargnez-moi sa vue. Laissez-moi pleurer mon Maître en paix : vous haïrois, si vous voyois heureux avec le sang de son ennemi —.

Le Damoisel ne lui répondit que par des pleurs : — Suis bien à plaindre ! ô quand finira ce long supplice — ! Il arrive à la Cour de Leucotésie. La Reine fut la première à lui rappeller le testament d'Alfred. — Réponds de moi, auguste Reine ; ah !

puiſſiez - vous répondre ainſi de la belle Geneviève —! Il avoit rencontré ſa Damoiſelle. Un enfançon intimidé par ſa Bonne, n'eſt pas ſi tremblottant que lui ; à peine levoit-il ſur elle piteuſement un œil qui requéroit merci : la Damoiſelle ainſi étoit. Epineuſement ils ſe voyoient. Gêne & contrainte étoit au milieu d'eux. Qu'avoient-ils fait ? Las ! n'avoient ceſſé de ſe bien aimer ; las ! avoient répandu bien des larmes l'un pour l'autre. Ces larmes devoient-elles être perdues ? L'Amour qui les fait verſer, aſſure que non ; autrement il en feroit plus ſobre. Geneviève & le Damoiſel pouvoient-ils oppoſer de longs refus à la Reine ? Ils auroient menti pendant trop long-temps ; & le cœur de Geneviève n'avoit jamais connu le menſonge. Les flambeaux de l'Hymen s'allumèrent pour eux : Théodulfe, Evêque d'Orléans, ſcella une union auſſi pure qu'elle fut durable.

FIN.





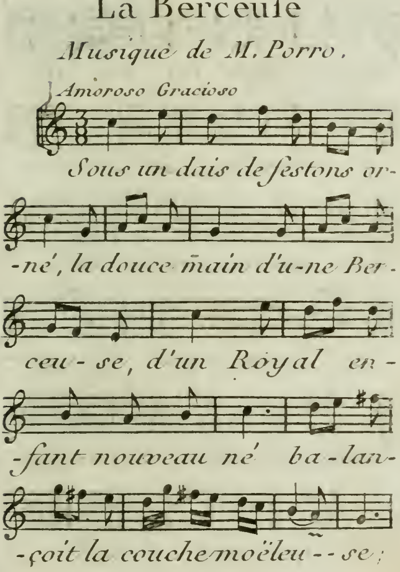


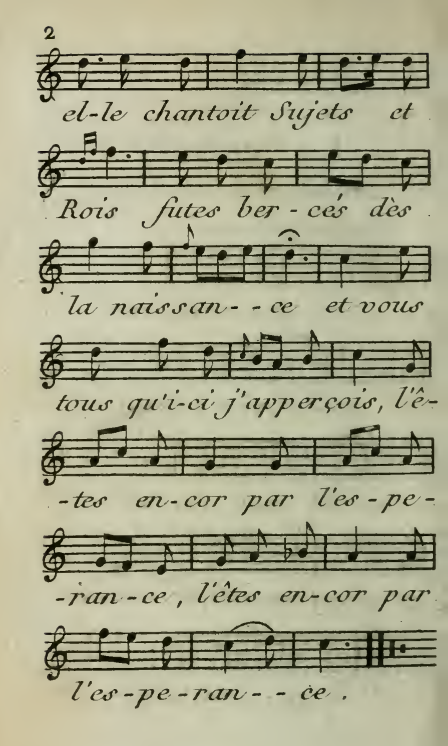
A V I S.

Le ſieur Cazin, Libraire de Rheims, qui fait imprimer la jolie Collection des petits formats, prévient le Public, qu'il donnera par la ſuite un choix de tous les bons Romans. Il a déja donné la Vie de Marianne, 4 vol. fig., Gil Blas, 4 vol. fig., Guſman, 2 vol. fig. Dans les ſix premiers mois de cette année, il donnera les Lettres de Clariſſe Harlowe, celles du Chevalier Grandiſſon, avec de très-jolies gravures, d'après la traduction de l'Abbé Prevoſt, ſans en rien retrancher.

ROMANCE

La Berceuſe




el-le chantoit Sujets et
Rois futes ber-cés dès
la naissan--ce et vous
tous qu'i-ci j'apperçois, l'ê-
-tes en-cor par l'es-pe-
-ran-ce, l'êtes en-cor par
l'es-pe-ran--ce.


14 –
A



